



Les Cahiers de FRONT NOIR

LES CAHIERS DE FRONT NOIR

Cahier n° 1 - Avril 1967

S O M M A I R E :

Introduction	3
Les intellectuels publicitaires et le socialisme	8
Travail et Loisirs	55
La légende de Lénine	57
En marge d'une légende	67
Survie de Georg Lukacs	71
Portrait d'un fonctionnaire de la liberté	74
Matériaux pour une théorie de la dérive politique	75

Correspondance : FRONT NOIR

B. P. N° 9. PARIS XII°

Abonnement (4 numéros) : 10 F.

C.C.P. 2980 - 03 PARIS

L. JANOVER

Directeur de la publication : L. Janover

Le numéro : 4 F.

INTRODUCTION AUX CAHIERS DE FRONT NOIR.

Que ce soit à l'occasion de la présentation de Marxisme et Philosophie par K. Axelos (Les retards de la pensée planétaire), de l'entreprise commerciale organisée autour de l'oeuvre et de la mort du poète J. P. Duprey (Mourez, nous ferons le reste), des manifestations les plus marquantes de cette césure entre l'oeuvre et la vie qui, pour quelques auteurs révolutionnaires, s'est avérée indéfiniment extensible (De la théorie à la pratique); ou encore à l'occasion des scandales publicitaires et des divagations sur la paresse et le repos des idéologues de la civilisation du loisir (L'Etat au service de la Révolution), notre critique du milieu artistique ou anti-artistique s'est invariablement attachée à démontrer le caractère interchangeable des thèmes directeurs de la pensée de gauche et l'homogénéité profonde du milieu intellectuel. L'historicisme hégélien fondu dans le moule du marxisme-léninisme ou d'un marxisme ouvert et destalinisé, l'avant-gardisme publicitaire militant, le culte du loisir et de la jouissance immédiate, recouvrent une communauté d'intérêts et une identité de fonctions qu'aucune divergence - d'avant-garde, de groupe ou de parti - ne peut mettre sérieusement en cause. A chaque événement d'importance, l'unité se reforme autour d'un programme minimum de revendications destiné à faciliter l'action des bureaucraties ouvrières. Les réactions provoquées par le Manifeste des 121, par la révolte des Noirs aux Etats-Unis ou des émeutiers d'Amsterdam, témoignent de la même volonté de poser les problèmes de l'émancipation sociale non en termes de classe directement intéressée au processus de production mais de déclassés sans influence directe sur ce processus. Mais il ne s'agit là que de manifestations mineures en regard du grand mouvement de ferveur patriotique qui rassembla pendant la dernière guerre mondiale tous les social-patriotes autour du programme de la Résistance nationale (Cf. Front Noir n° 6.).

C'est avec un acharnement exemplaire que, de génération en génération, les intellectuels ont su défendre leurs privilèges, la collusion des politiciens et de l'intelligentsia artistique n'ayant fait qu'apporter une gamme de justifications nouvelles à la morale de la caste lettrée. Quant aux petits-bourgeois et aux fils de famille que leurs faibles capacités intellectuelles, les malchances et les hasards de la naissance ou de l'arrivisme laissent sans emploi dans le mouvement intellectuel organisé, leur révolte s'alimente de leurs échecs répétés jusqu'à ce que la réussite les réconcilie avec l'objet de leur critique. Masse de manoeuvre des groupes et des revues d'avant-garde ou clientèle servile des artistes arrivés, c'est par cette entremise qu'ils espèrent obtenir le succès qui leur est dû. La hiérarchie des déclassés s'organise naturellement en fonction d'une conception non-conformiste de la réussite sociale, mais le point de convergence reste les galeries d'art, les trusts d'édition et les mécènes éclairés dont la clientèle comporte toujours le pourcentage anarchiste d'artistes-courtisans de rechange. Si nous avons pensé établir des demi-mesures dans la littérature et dans l'art, l'analyse des motivations profondes qui amènent les artistes à occuper une fonction sociale privilégiée dans le processus de production culturelle nous a permis de comprendre le sens de leurs préoccupations subversives et l'efficacité d'une critique sociale véhiculée par l'art-marchandise. La volonté de conserver bonne conscience face à la misère et à la corruption généralisées peut entraîner au sacrifice de bien des privilèges mais jamais à l'abandon de cette situation privilégiée : l'acceptation d'une misère dorée ne va jamais jusqu'au refus de la condition artistique en regard de laquelle cette misère retrouve

sa dimension privilégiée sans commune mesure avec la condition ouvrière la plus "aisée". La différenciation des artistes et des littérateurs d'avec les autres membres de la communauté les oblige à un exhibitionnisme publicitaire destiné à entretenir la confusion entre l'originalité créatrice, qui s'accommode difficilement de cette attitude, et la fonction sociale privilégiée qui repose sur cette supériorité factice. Le comportement non-conformiste reste dans la logique de cette valorisation publicitaire. Les Réflexions sur l'Art et le Travail sont explicites à cet égard et notre critique du mélodrame artistique concerne au même titre le demi-milieu des arrivistes débiles, désireux ou en voie d'arriver, que le plein milieu de l'arrivisme réalisé dans les salons d'avant-garde. Sans égard au degré, aux raisons, aux théories et aux antithéories possibles, c'est toujours, sous différentes formes, de l'industrie de la pensée et du dilettantisme artistique qu'il s'agit, et des moeurs et de la morale d'une catégorie d'intellectuels privilégiés imbus de la supériorité de leur fonction sociale et de leur mission d'éducateurs, défenseurs des valeurs hiérarchiques non-conformistes. De cet état d'esprit virtuel dans tous les mouvements littéraires, le surréalisme a fait la conscience spécifique d'un milieu, apportant la justification esthétique et morale à une évolution culturelle automatique et donnant ainsi un "nouveau visage à la beauté". Aussi n'y a-t-il aucun paradoxe à nos yeux à qualifier de "surréalistes" le comportement et l'oeuvre d'individus sans aucune attache apparente avec ce mouvement; et de retrouver cette mentalité exprimée par les illustrateurs occasionnels de Front Noir dans la mesure où nous-mêmes en avons été tributaires.

L'idée directrice de notre activité, c'est la recherche d'une communauté créatrice où l'amitié sera rendue à son plein sens humain et perdra son caractère d'échanges intellectuels intéressés dans le cadre d'une activité d'avant-garde. L'incapacité de fixer ses relations humaines en fonction de cette conception de l'amitié créatrice traduit aussi bien une incapacité d'élaboration théorique qu'une altération profonde de la sensibilité. C'est la vérification permanente de cette insuffisance, à l'échelle des engagements et des réalisations pratiques, qui nous a séparé de ceux qui prétendaient définir une activité indépendamment du caractère des relations individuelles et de l'existence quotidienne. Si l'intervention dans la vie intime des individus participe de l'enquête policière pure et simple, l'assimilation de la sphère des relations amicales à celle de la vie privée recouvre inévitablement le désir de placer un aspect essentiel de l'existence sociale "au-delà" des critères de jugement de l'éthique du comportement révolutionnaire. La vie privée est de l'ordre de la détermination intime de l'existence, l'amitié de l'ordre de la détermination sociale. Si une relation harmonieuse doit s'établir entre ces deux sphères interdépendantes, la première n'en échappe pas moins à toute tentative de réduction rationnelle de la part des individus non directement concernés; mais aucun motif ne saurait prévaloir pour justifier un comportement pervers dans l'un ou l'autre domaine. L'intégration d'un pseudo-révolté et son acceptation des normes bourgeoises de comportement peuvent s'expliquer de bien des manières, mais cette intégration sociale reste toujours le résultat d'un choix, l'expression de la volonté de l'individu d'échapper dans le conformisme social aux responsabilités que poserait la résolution de son problème - affectif ou intellectuel - dans le cadre de son activité révolutionnaire. S'il est incontestable, comme l'affirmait Breton, qu'un révolutionnaire peut aimer une contre-révolutionnaire, que les femmes les plus belles sont amenées à sous-estimer l'activité révolutionnaire qui entraînerait un nouveau mode de sélection et que "pour elles seul compte ce qui est entrepris pour leurs beaux yeux, et (que) même le

socialisme ne pourrait changer cela", on peut du moins s'interroger sur la nature du sentiment qui peut naître de cet accommodement des contraires. Dans l'ordre des exigences passionnelles, le sentiment amoureux ne peut s'opposer à la contestation de l'ordre social mais il ne reçoit sa pleine signification qu'en fonction de cette contestation; elle seule peut permettre une reconnaissance mutuelle totale en posant la totalité des besoins et des désirs d'un être face à ceux d'un autre être. Le reniement de ce sentiment d'absolu, de cette passion totale au profit des exigences de ces "beaux yeux" qui ne reflètent en général que les "laideurs de ce monde", n'entraîne pas même la sauvegarde d'un aspect limité du sentiment amoureux, mais la dégradation de l'amour au niveau de la sexualité animale. La résolution conforme de ces problèmes ou le reniement d'une passion idéale s'accompagne de l'altération des facultés intellectuelles, de l'adaptation générale des préoccupations de l'individu au conformisme intellectuel et moral le plus étroit : il s'agit moins d'une dissociation dans l'existence que d'une réduction de cette existence au comportement standard.

OK -

La condition ouvrière est irréversible. Elle enferme l'individu dans un cadre préexistant à sa naissance et dont la fonction consiste à le maintenir dans une situation qui l'empêche de transcender cet état : sa condition sociale s'identifie à son absence de toute libre détermination individuelle. Aussi, s'il est déjà risible de voir des intellectuels nantis des privilèges les plus apparents faire état de leur "misère" ou de leur intelligence présumée pour justifier leur mépris du militantisme révolutionnaire et du milieu ouvrier, il devient indécent de voir ces intellectuels vaniteusement pénétrés de l'importance de leur sacerdoce artistique critiquer d'une manière acerbe l'embourgeoisement de la classe ouvrière, vitupérer contre la spécialisation dont ils ne sont pas dépositaires sans s'apercevoir que leur condition même est le plus achevé des produits de l'aliénation moderne, la spécialisation fondamentale sur laquelle repose tout l'édifice hiérarchique de la société bourgeoise.

pas facile mais à essayer

Dans le domaine de la pensée, le scandale consiste à vivre sans participer à l'existence de cette caste, à refuser en toute conscience de séparer ses conditions de vie de celles des prolétaires sans conscience et sans vie, à renoncer aux privilèges que la société réserve à tous les intellectuels. Les mystiques et les saints réalisaient le vœu de pauvreté du christianisme primitif et sa morale à l'usage des mendiants en devenant eux-mêmes mendiants après avoir renoncé à la vie mondaine. L'éthique révolutionnaire exige le renoncement aux privilèges qui s'attachent à la fonction d'intellectuel dans la société moderne. Elle exige une existence de renoncement librement consenti, la misère de la condition ouvrière assumée et transcendée dans la plus haute conscience du devoir révolutionnaire. Si les travailleurs doivent élever le sentiment de leur servitude à la hauteur d'une conscience théorique de leur "mission" et accéder ainsi à la compréhension de la "culture", les intellectuels doivent effectuer le chemin inverse et renoncer à leur fonction privilégiée pour prendre pleinement conscience de l'inhumanité de la "condition ouvrière" et de leur propre situation privilégiée. Le communiste est cet individu qui a surmonté l'étroitesse de l'idéologie de classe, de la condition prolétarienne comme de celle d'intellectuel, de l'ouvriérisme et de l'intellectualisme, ces deux facteurs déterminants de l'esprit de masse et de celui de chef.

Si, dans les conditions de création culturelle moderne qu'il n'appartient ni à un individu ni à un groupe de "dépasser", nous reconnaissons à l'activité artistique une valeur de critique sociale et d'anticipation du travail créateur du producteur socialiste, le problème reste posé de découvrir les moyens de communication qui subsistent pour l'artiste, ceux que la société met à sa disposition étant destinés à la perversion de sa volonté subversive initiale en vue de renforcer la structure culturelle dominante et d'approfondir la séparation du travail intellectuel d'avec le travail manuel. Dans le domaine poétique, l'activité collective d'avant-garde aboutit à la cristallisation dogmatique, à l'intégration de l'individu dans un ensemble bureaucratisé destructeur de la spontanéité poétique. C'est la transformation de la mentalité et de l'attitude sociales de l'individu dans l'existence quotidienne qui doit orienter la recherche d'une communication lyrique. Quant à l'"individualisme révolutionnaire" remis en honneur par la dépolitisation du surréalisme, il recouvre un conformisme social réglé selon les normes classiques de la production littéraire. Toute expression qui vise à une reconnaissance publique - quelles que puissent être les motivations personnelles ou révolutionnaires de l'auteur, les techniques, les programmes ou les directions de pensée qu'il préconise - participe d'un arrivisme, pas forcément mesurable aux critères dominants de la réussite, mais spécifique d'une mentalité avant-gardiste dont l'intégration du surréalisme a démontré une fois pour toutes l'ambiguïté des virtualités subversives.

C'est au niveau de ce refus que doit s'exercer la vigilance révolutionnaire la plus rigoureuse et c'est de lui que dépend la recreation à l'échelle individuelle d'un climat passionnel humain. Cette rigueur, si elle ne tolère aucune défaillance, ne comporte aucune des sanctions et des obligations caricaturales exercées par les groupes d'avant-garde, aucun danger de cristallisation dogmatique ou de rupture avec la continuité artistique : l'autonomie individuelle se trouve intégralement préservée avec toutes ses possibilités d'épanouissement dans une direction déterminée.

Dans les "démocraties totalitaires" où la bureaucratisation de la vie sociale ne le cède en rien à celle des sociétés staliniennes, l'illusion de la liberté d'expression est le "secret" de l'intégration infaillible des intellectuels séduits par la facilité des justifications qu'elle permet; l'illégalité révolutionnaire et un ascétisme méthodiquement défini restent seuls en mesure de redonner un sens pratique au concept d'existence poétique.] 9
à venir

Le secret du conformisme idéologique de la production intellectuelle, c'est la publicité. La publicité est l'intention cachée des relations humaines, la loi inhérente à l'industrie de la pensée, la valeur morale moyenne des échanges culturels. Elle atteint son plein emploi de faux-semblant généralisé, sa valeur de loi d'accommodation des contraires dans une société où la marchandise ayant perdu toute valeur humaine est devenue la nature humaine de l'homme et la publicité l'incarnation du rapport de servitude entre l'homme et l'objet; la puissance de la réclame se substitue à la liberté de choix, à la libre détermination individuelle, et l'art-technique, faux-semblant de l'activité créatrice humaine et de la nature, interpose entre le désir et sa réalisation son univers de symboles publicitaires. Avec l'argent, la publicité change toute chose en son contraire et la vérité comme l'attitude humaine consentent à lui payer tribut.

La marchandise est marchandise-réclame, la critique sociale politique-propagande, la création artistique art-publicité, l'activité d'avant-garde nouveauté-slogan. C'est la phrase incarnée dans l'appareil de production de l'existence humaine, c'est la concurrence-publicité, expression pacifique et devenue consciente de l'anarchie de la production et de la perte par l'homme de sa réalité humaine. Dans ce concert publicitaire généralisé, les groupes d'avant-garde sont les prospecteurs des valeurs-réclames de l'avenir, les dépositaires de la culture publicitaire de demain. Que la prospection s'effectue par le canal d'informations et de productions culturelles traditionnelles ou qu'elle emprunte le détour de l'activité publicitaire d'opposition, "l'exploitation charlatanesque de la réclame" (F. E.) reste la même et identique la mentalité du matériel humain. A la Révolution Surréaliste - la revue la plus scandaleuse du monde - combien de revues ont opposé les vertus plus scandaleuses de leurs slogans tout en épousant la structure publicitaire du modèle concurrent.

La démagogie politique - le programme-publicité - vit également de cette surenchère qui envahit la sphère de la technique avec la découverte-publicité et de l'idéologie avec la théorie-publicité. La publicité est l'expression immédiate et vulgaire de la réification de tous les rapports sociaux. Partout, le délire phraséologique impose face à la réalité du verbe la puissance dominante des instruments publicitaires modernes qui désensibilisent la réalité pour les besoins de consommation passive des salariés. "La relation Capital-Travail exclut la parole qui ne ment pas." (F. P.).

Au prolétariat et au capital "sans phrase" fait pendant la culture publicitaire de "la phrase" qui alimente inlassablement l'opium du peuple, la grande mystification qui soutient toutes les sociétés d'exploitation de l'homme par l'homme, l'illusion du progrès.

Rendre la publicité à sa honte, c'est combattre inlassablement l'illusion du progrès et de la fatalité du bonheur humains. La simplicité du langage, l'affirmation de la puissance spontanée du Verbe contre toutes les recettes et les techniques de la création culturelle pour "les marmites de l'avenir", la volonté de rester fidèles à l'éthique impersonnelle du mouvement ouvrier, c'est le seul scandale que nous ayons jamais prétendu assumer.

Les Cahiers de Front Noir.

novembre 1966.

LES INTELLECTUELS PUBLICITAIRES ET LE SOCIALISME.

Situation de Front Noir.

1) Poésie et Révolution.

Les recherches sur la nature de la poésie, vérité pratique, activité générique autocréatrice de l'homme, définissent la tentative d'éclaircissement théorique poursuivie dans le cadre de Front Noir.

C'est à l'élucidation de problèmes d'ordre éthique que nous nous sommes attachés en essayant de délimiter la littérature de la poésie, de séparer le contenu révolutionnaire d'une oeuvre et son contenu académique et de rendre sa pleine signification au concept d'existence poétique du lyricien.

La poésie se manifeste directement "dans tout acte créateur humain - y compris dans l'acte d'écrire"; au même titre que les diverses spécialisations intellectuelles, elle doit disparaître "en tant que pratique particulière d'une caste de "techniciens" et de virtuoses littéraires". Cette prise de position initiale (Front Noir n°1) exprimait déjà la nature des préoccupations et des inquiétudes qui devaient orienter notre travail dans le sens de cette remise en question générale contenue dans les Réflexions sur l'art et le travail.

Aussi, participer de l'esprit de Front Noir implique l'abandon de toute volonté de prestige au profit de la recherche intérieure désintéressée et la réalisation dans l'existence des exigences éthiques éparses dans l'oeuvre et la vie des penseurs qui, par leur attitude exemplaire, ont su donner un contenu révolutionnaire à leur inquiétude poétique et à leur tourment de l'infini. Par cet effort s'effectue dans la pratique la conciliation entre le possible et l'idéal, entre le réel et l'imaginaire, entre le vécu et le pensé; il n'y a pas d'idéal existentiel irréalisable dans l'existence présente pour qui sait comprendre la réalité profonde de l'acte révolutionnaire conscient. C'est dans la lutte au sein de la communauté révolutionnaire que se réalise l'idéal de la cité humaine. En ce sens, le communisme a toujours possédé une existence historique; il a toujours été vécu dans les mouvements révolutionnaires spontanés et dans les révoltes sociales religieuses ou, plus simplement, dans les minorités héroïques en lutte pour briser le cadre des institutions et de l'existence dominantes.

La réussite sociale et la consécration académique des artistes se réclamant d'un désir de transformation révolutionnaire de l'art et de la société nous éclairent sur la psychologie du milieu artistique et sur le caractère du transfert dans l'art de la césure entre l'existence et la pensée. C'est le comportement dans la vie quotidienne, la situation sociale, et le rapport entre l'oeuvre et la vie qui permettent de mesurer la valeur révolutionnaire d'une oeuvre d'art et la puissance destructrice de son contenu critique.

Tous les critères utilisés par la caste pensante pour juger la valeur subversive ou poétique de la création artistique servent à accréditer l'opinion selon laquelle une oeuvre d'art peut comporter une valeur révolutionnaire en dépit des options réactionnaires de son créateur.

La séparation de la vie et de la pensée trouve ainsi, dans le domaine de la production artistique, sa formulation radicale : l'oeuvre d'art possède une réalité indépendante de l'existence, son pouvoir émotionnel de rayonnement, sa puissance poétique sont séparés des qualités sensibles et intellectuelles de son auteur.

Ce renversement du sujet et de l'objet dans la création artistique a acquis cette puissance de règle à usage universel en raison des possibilités qu'elle présente pour l'aristocratie littéraire d'accommoder sa morale aux exigences de son intégration et de sa soif de privilèges.

L'exceptionnelle réussite des "spécialistes de la révolte", professionnels de l'anti-littérature et de l'anti-art, nous a apporté la preuve textuelle et irréfutable de la fonction sociale conservatrice ou rétrograde qu'occupent dans la société moderne les spécialistes de la pensée non-conformiste, cette caste d'intellectuels qui n'est jamais constituée de penseurs mais de travailleurs de la pensée qui font profession de penser et en tirent profit.

"La reconnaissance par l'Etat capitaliste de l'appareil bureaucratique "ouvrier" et de ses ramifications culturelles a offert aux arrivistes et littérateurs sans emploi dans la droite traditionnelle la possibilité de se compromettre en dehors des pouvoirs établis sans pour autant renoncer aux privilèges officiels." La portée générale et universelle de cette situation s'est vérifiée, dans les milieux artistiques, par l'adoption par tous les groupes d'avant-garde de la conception surréaliste de l'unification de la ligne philosophique (politique) et poétique, de la poésie et de la révolution.

Sans abandonner pour autant les prérogatives de professionnels de la pensée, les théoriciens d'avant-garde ont ainsi découvert le moyen confortable de s'assurer par le scandale une audience dans les milieux ouvriers aussi bien que bourgeois. La division du travail entre la pensée et l'action est sauvegardée dans les formes et chaque groupe peut continuer à "éduquer" le prolétariat du haut de la chaire de la sacro-sainte culture révolutionnaire".

"L'adhésion du surréalisme à la conception matérialiste de l'histoire, c'est l'adhésion d'intellectuels bourgeois radicaux à la conception léninienne de la "vocation des élites" intellectuelles d'origine bourgeoise, détenteurs en vertu de leur culture de la conscience socialiste du mouvement ouvrier et destinés à diriger la révolution et à édifier la société socialiste dont elles seules peuvent déterminer la nature."

Ce n'est pas sans raison que les groupes d'avant-garde n'ont retenu du surréalisme que cette adhésion et tenté par une surenchère verbale infantile de le dépasser dans le radicalisme et l'outrance.

Cette "génération d'arrivistes avides de succès", dont les couches décadentes des classes capitalistes arborent aujourd'hui les idées les plus subversives, ne pouvait manquer d'obtenir la consécration recherchée: "la caste des intellectuels parvenus a évincé l'aristocratie littéraire dans le même temps que la plèbe bureaucratique évinçait la bourgeoisie de droit naturel".

"La révolte de Dada et son prolongement "surréaliste", c'est la révolte d'intellectuels typiquement bourgeois non contre l'organisation répressive de la société, mais contre la domination des coteries artistiques et littéraires bornées et rétrogrades qui leur fermaient toute possibilité d'avenir".

Fidèle à la "vocation des élites" et à leur messianisme, le surréalisme, et à sa suite les mouvements d'avant-garde qui en sont issus, ont fait leur conception jacobino blanquiste de la révolution sociale pour pouvoir s'agréger au parti à qui lui semblait appartenir l'avenir.

Que pouvait signifier une "activité révolutionnaire de classe" pour ces déclassés animés par "une concurrence jalouse, une mentalité féroce, un esprit d'intrigue exaspéré, une course affolée aux places" ? (H. L.)

Et que peut signifier un nihilisme frelaté à l'usage des salons littéraires sinon la réaction naturelle de déclassés sans débouché pour leurs capacités "à vendre" dans le cadre hiérarchique traditionnel et qui, par aigreur ou envie, se rallient au socialisme "parce qu'il représente l'avenir, la force

montante de demain, ce qu'ils n'ont pu trouver ailleurs" et la promesse d'une reconnaissance officielle à la faveur d'un mouvement révolutionnaire dont ils seraient les guides ou les dirigeants.

Les éléments de critique que nous avons dirigé contre une catégorie particulière de ces spécialistes de la pensée se retrouvent, dans un contexte plus large et dans une perspective plus générale, dans l'oeuvre des théoriciens du socialisme qui fondèrent leur espoir de libération sociale sur l'action autonome du prolétariat et non sur la capacité théorique d'intellectuels bourgeois ralliés à la classe ouvrière.

"Celui qui vient à nous, écrivait Kautsky reprenant une thèse d'Engels, poussé par ses intérêts personnels, celui qui vient à nous non pour prendre part à la lutte de classe du prolétariat, mais pour trouver dans le prolétariat le débouché et le succès que la bourgeoisie lui refuse, celui-là est une mauvaise acquisition et il peut dans certains cas, et surtout lorsqu'il sort de l'intelligentsia, devenir dangereux. Nous ne ferons jamais assez pour écarter de notre parti les génies méconnus, les bohèmes de la littérature, les faiseurs de projets, les inventeurs, ... les ambitieux et autres éléments semblables."

Devant le spectacle de l'adhésion tumultueuse de la presque totalité de l'intelligentsia contemporaine à l'idéologie progressiste et au programme minimum de revendications réformistes qui constituent le socialisme de la société capitaliste moderne, on peut saisir l'exacte portée de cette mise en garde. La décomposition du marxisme et la dissolution des valeurs morales traditionnelles de la démocratie bourgeoise sous l'influence des bureaucraties ouvrières et du socialisme d'Etat ont facilité le ralliement au socialisme de tous les éléments bourgeois menacés par le fascisme.

"Les considérations idéologiques et morales qui commandent la démarche de toute l'avant-garde, sans distinction de tendance, sont issues de la philosophie de l'histoire léguée au monde moderne par la bourgeoisie ascendante. Les deux composantes fondamentales de la pensée de la gauche contemporaine, le jacobinisme révolutionnaire et l'historicisme hégélien - fondus dans le moule du marxisme-léninisme - sont les produits achevés de la pensée bourgeoise à son plus haut stade de développement."

Les raisons de la collusion de cette intelligentsia déclassée avec le personnel du socialisme parlementaire ou du capitalisme d'Etat sont inscrites dans la logique de leurs positions sociales respectives.

Politiciens et littérateurs représentent la même catégorie de professionnels de l'idéologie, et la mentalité commune que leur a donné l'éducation bourgeoise, ils la mettent au service de la défense des valeurs hiérarchiques traditionnelles à l'intérieur du mouvement ouvrier organisé. Le cadre de cette "éducation des masses" ne sera pas une organisation de classe qui tend à la résorption des corps spécialisés dans la société, mais l'organisation ouvrière bureaucratique qui repose sur la division du travail entre la masse inconsciente des "manuels" et la minorité des chefs intellectuels, bourgeois ou ouvriers sortis du rang.

De la critique du surréalisme et de sa conception de l'unification de la ligne philosophique (politique) avec la ligne poétique, ou, plus exactement, de la critique de l'alliance d'un groupe détenteur de la conscience poétique-culturelle du mouvement révolutionnaire avec le Parti détenteur de la Raison, nous avons été amenés à la critique du rapport général entre les intellectuels et la société d'une part, les intellectuels et le socialisme d'autre part. L'analyse d'un cas particulier nous a conduit à la compréhension théorique du phénomène qui a permis au "surréalisme" de devenir l'esthétique de la gauche destalinisée et de réaliser un vœu de réussite sociale formulé dès l'origine. La destruction, par le scandale et l'humour, des cadres artistiques surannés est devenue le principe dynamique de la culture moderne, et le non-conformisme

de cette attitude critique limitée n'a pas résisté au processus d'assimilation intenté à l'art d'avant-garde par la bourgeoisie; pour préserver ses privilèges culturels, cette dernière n'a pas hésité à emprunter à la bureaucratie d'Etat son idéologie et sa table de valeurs. La mentalité d'opposition révolutionnaire qui animait l'avant-garde ouvrière tend à céder la place à l'im-moralisme le plus servile et le plus plat qui justifie son existence par une interprétation abusive de la pensée de Marx sur la morale et le droit. A la faveur de l'intégration des bureaucraties ouvrières, le phénomène de ralliement observé par Kautsky a pris une ampleur telle qu'il est devenu le ferment essentiel de la dissolution des structures bourgeoises traditionnelles. Aussi, nos analyses du milieu artistique doivent être replacées dans le contexte plus général d'une critique des instruments de domination intellectuels et moraux au service des sociétés industrielles modernes. Si l'art a idéalisé la société bourgeoise libérale et ses valeurs, l'anti-art et l'anti-poésie ne sont que les images motrices de l'esthétique du capitalisme d'Etat.

Le culte de la productivité et de l'industrialisation aboutit à la promesse de la société des loisirs par la grâce de l'automatisation. A cette mythologie du progrès se rattachent toutes les illusions idéologiques sur la disparition du travail dans la société socialiste et des obligations et des sanctions morales qui soutenaient les sociétés productrices.

Cette mythologie reflète l'organisation répressive des sociétés dites d'abondance et l'abandon de l'idée de révolution violente en tant que facteur déterminant dans l'histoire des sociétés. Ce n'est plus une classe possédant une fonction déterminante dans l'appareil de production qui détient la possibilité de transformation; c'est la caste des déclassés qui, en raison même de sa situation en marge de la production, devient le "moteur de l'histoire". Les récentes révoltes d'Amsterdam, ou du moins l'orientation particulière que la presse leur a donnée, expriment directement cet espoir de la bourgeoisie de voir l'idée de révolution de classe abandonnée au profit de conceptions avant-gardistes véhiculées par les déclassés. Les appels à un prolétariat mythique et l'invocation d'une théorie des Conseils vidée de sa substance révolutionnaire ne servent qu'à dissimuler une orientation commune à tous les groupes d'avant-garde.

Nous avons signalé et critiqué d'une manière fragmentaire ces phénomènes aussi bien dans Poésie et Révolution que dans les Réflexions sur l'art et le travail; de même, à partir de l'attitude fondamentale de toutes les "élites" culturelles face aux problèmes de l'Art, de l'Amour, de l'Amitié et de la Révolte, nous avons progressivement esquissé notre propre conception de l'existence poétique du lyricien et du contenu du lyrisme créateur.

L'esthétique de l'existence et l'éthique du comportement révolutionnaire unis dans une même conscience affective définissent la direction de l'"oeuvre d'art révolutionnaire" qui ne peut être qu'oeuvre d'art existante, la vie comme art d'exister, l'oeuvre et le créateur se confondant avec la totalité humaine existante.

Ce n'est plus la poésie, activité intellectuelle détachée de la vie pratique, qui s'est trouvée au centre de nos préoccupations, mais le retour de la poésie à la vie pratique, par la recherche de l'unité entre la pensée et la vie, par la conscience de l'identité entre l'art et la critique sociale radicale. Ainsi posé, le problème des rapports de la culture avec le travail producteur s'inscrit logiquement dans notre effort pour déterminer une ligne de conduite qui réconcilie le rôle de la poésie dans l'activité sociale avec ses caractères d'expression élémentaire et directe de la sensibilité humaine et de tentative de récréation des rapports humains déshumanisés. Le lyrisme naît de la tension qui dresse le créateur contre la réalité immédiate et de son combat en vue de surmonter les conflits entre l'objet de son désir, les tendances de son imagination et les données du présent. L'académisme se

caractérise par l'acceptation dans l'existence de la réalité immédiate et par la projection dans le domaine illusoire et gratuit de l'art de tous les éléments refoulés par le "principe de réalité" dominant. Si l'unité de la pensée et de la vie existe dans les deux cas, elle se manifeste d'une manière radicalement différente : le révolutionnaire lutte pour transformer la réalité sociale à partir de la critique de l'irrationalité de la société d'exploitation et pour apaiser le conflit. L'idée d'une contemplation créatrice de toutes les facultés de l'être peut nous aider à nous orienter vers une attitude créatrice de rapports humains; quant au littérateur, il s'accommode de la réalité immédiate et des normes sociales de comportement et préserve cette unité en transférant dans le domaine de la création artistique tous les éléments du conflit : il s'agit alors de la contemplation passive du consommateur urbain. Tout le milieu artistique moderne contribue plus ou moins consciemment à cette perversion de l'esprit. Sa manifestation la plus révélatrice réside dans l'acceptation par les artistes "révolutionnaires" d'une condition sociale déterminée : l'artiste fait de son oeuvre une marchandise et, en dépit de ses intentions radicales, accepte la transformation de son génie créateur en objet de plaisir et de confort destiné au renforcement de la culture qu'il déclare combattre. L'autre paradoxe n'est pas moins saisissant s'il n'est commun qu'aux groupes qui se réclament de l'anti-art et de l'anti-culture : des intellectuels révolutionnaires sollicitent l'audience de la bourgeoisie ou du public de gauche. En vain chercherait-on un autre mobile qu'une reconnaissance de cet ordre à tous les succès et les scandales, spectacles permanents de la gauche destalinisée. Toute forme d'expression, toute manifestation animée d'une volonté de consécration publique, conformiste ou non conformiste, traduit la mentalité du milieu artistique, quel que puisse être la phraséologie révolutionnaire destinée à dissimuler cette intention d'arrivisme.

Contre cette perversion de l'esprit, une éthique volontaire de transformation sociale doit opposer à l'idéal d'auto-jouissance des possédants une conception de l'enrichissement de l'existence quotidienne au détriment du monde de l'illusion et du confort matériel. L'épanouissement de la puissance humaine ne pourra pas davantage avoir lieu sur la base du travail aliéné que sur celle d'une société des loisirs, où le travail et les loisirs coexisteront. Mais elle s'effectuera à partir de la fusion dans une unité supérieure du travail manuel et du travail intellectuel. Le travail ne sera pas supprimé, bien au contraire, il subira une métamorphose et un épanouissement définitifs dans une société de producteurs ayant pleine conscience de la finalité du travail humain.

2) Réflexions sur l'Art et le travail.

Le cercle magique de la morale de la productivité sera brisé quand sera surmonté l'antagonisme entre le travail et les loisirs; non par la possibilité d'accéder à une société des loisirs ou par le retour à une société du travail servile, mais par l'apparition d'une forme d'activité supérieure, par le transfert de l'activité artistique à l'activité productrice et de l'activité productrice à l'activité artistique.

La possibilité d'une appropriation par l'homme des produits de son travail est aujourd'hui rendue hypothétique par l'hypertrophie de tout l'appareil productif : cristallisée dans un appareil de destruction qui échappe à tout contrôle, la volonté des maîtres domine le travail mort et détruit le travail vivant.

Une partie des maux dont souffre la société moderne est inhérente à la production industrielle, et la révolution ne pourra progresser qu'en ramenant tout l'appareil productif à une mesure humaine, en réduisant le bien-être matériel à une échelle qui l'empêche de devenir une nouvelle manière pour l'homme d'aliéner son existence. Apparemment, en regard du contenu du concept capitaliste de progrès, il s'agira d'une réaction, d'un retour en arrière qui pourra entraîner la disparition d'une partie des biens de consommation, autrement dit un appauvrissement, toujours selon les critères de jugement de la morale bourgeoise. Une nouvelle conception du travail productif ou improductif naîtra de ce renversement de valeurs. L'antagonisme entre la ville et la campagne sera surmonté, non par l'urbanisation et l'industrialisation des campagnes, mais par la destruction des cités-usines nées de la concentration industrielle et de la fusion entre les firmes capitalistes géantes. "Si, écrivait Tolstoï, l'organisation d'une société est mauvaise, comme l'est la nôtre, dans laquelle un petit nombre d'hommes domine et opprime la majorité, toute victoire sur la nature ne pourra inévitablement que renforcer ce pouvoir et cette oppression. Et c'est bien ce qui arrive." Pour être plus proche de la réalité que celle des progressistes modernes, la conception tolstoïenne de la nature du mal social et du progrès ne rend compte que d'un aspect du problème. Ce sont les victoires de l'homme sur la nature qui donnent naissance, au moins en partie, au mal social. Une forme de maîtrise de la nature est indissolublement liée à l'exploitation de l'homme par l'homme, et la destruction de l'une doit entraîner naturellement la destruction de l'autre. L'opposition permanente de l'homme à la nature définit l'essence fondamentale de l'activité du producteur capitaliste.

L'incompréhension de la nature est complémentaire de l'incompréhension des hommes entre eux, de l'insensibilité égoïste qui régit les relations humaines. Le rapport le plus direct avec la nature semble une obligation douloureuse génératrice d'un état dégradant. La mécanisation matérialise cet éloignement de l'homme de la nature, son mépris de l'union avec la nature qu'il ressent comme une contrainte. Dans les machines se cristallisent non seulement l'inhumanité des rapports sociaux et l'esprit de lucre, mais cette volonté de séparation complète de l'homme d'avec la nature, séparation qui doit aboutir à une humanité éloignée de la nature et à une nature étrangère à l'homme.

En apparence, la science a permis à l'homme de dominer la nature et la technique l'a doté d'un pouvoir illimité sur les éléments. En réalité, la domination de l'homme sur la nature se traduit par une destruction systématique de cette dernière en vue de lui ravir ses sources d'énergie naturelle. Les limites objectives du développement capitaliste coïncideront avec l'épuisement de ces ressources, et à ce stade l'homme se trouvera replacé dans son rapport direct, brutal et nu, avec une nature dévastée par ses oeuvres, incapable désormais d'alimenter en énergie l'ensemble technologique qu'il a interposé entre elle et lui. Dans la mesure où il n'exprime plus que la perte par l'homme de sa nature humaine et son détachement de la nature, cet ensemble se comporte à son égard en être indépendant et tend à le soumettre aux impératifs de son propre fonctionnement en échange du "temps de loisirs" qu'il dispense.

La libération de l'homme ne s'effectuera pas plus par la reconnaissance d'un nouveau principe de réalité fondé sur le plaisir que par la perpétuation de celui fondé sur le rendement; c'est par leur harmonisation et leur fusion en une unité supérieure que l'activité humaine retrouvera sa puissance créatrice, son développement aussi bien artistique que pratique et utilitaire.

Le premier pas sur cette voie serait d'envisager l'apanouissement du travail individuel au sein d'une unité de production qui assure l'équilibre entre le travail intellectuel et le travail manuel sur la base d'une communion étroite avec les forces naturelles. Une relation harmonieuse de l'homme avec la nature

nécessite un ensemble technologique simplifié qui, réduit à la mesure de la communauté productrice, lie l'être à la nature et la nature à l'être. Par cette communication directe, l'individu dominera ses moyens d'expression et de création et exprimera dans la vie quotidienne son humanité poétique (pouvoir artistique et pouvoir technique fondus en une seule faculté, la prédominance des seules facultés imaginatives reproduisant en les inversant les mêmes vices). Dans le processus du travail créateur, le repos et la paresse sont des moments indissolublement liés dans une unité vivante et agissante, le travailleur conscient déterminant la nature et le résultat de son effort; les conditions de l'accomplissement de ce travail, le rapport de ce travail personnalisé avec le travail collectif sont connus et librement acceptés par le travailleur.

L'utilisation de la technique au sein de l'unité de production industrielle et le travail collectif s'épanouissent dans des civilisations urbaines à partir d'une spécialisation rigoureuse et de la séparation complète de l'homme d'avec la nature et d'avec ses moyens de production.

L'accès à une vie naturelle et équilibrée, à une activité réunissant les différents aspects du travail intellectuel et du travail manuel, est impossible sans un acte de révolte créatrice. Mais celui-ci suppose une mentalité et une conception dyonisiaques de l'existence opposées par nature à l'existence présente des opprimés.

La vision planétaire du développement de la production, de l'industrialisation et de la prolétarianisation de l'humanité laisse dans l'ombre cette communion mystique de l'homme et de la terre qui a donné ce visage agreste à tous les rêves de retour au "paradis perdu" ou à la volonté d'édification d'une "cité humaine" libérée de l'argent.

La meilleure part du socialisme utopique et de l'oeuvre de Marx et d'Engels conserve la dimension de ce rêve dyonisiaque qui seul peut nous renseigner sur le contenu du socialisme, le sens du travail humain créateur.

Dans le domaine de la vie instinctive et de l'expression de la sensibilité, c'est l'art qui traduit ce déchirement, ce déracinement de l'homme par rapport à la nature et l'apparition d'une nouvelle forme de pensée spécifique de l'individu façonné par la vie des cités industrielles. Déjà apparent chez Baudelaire et Rimbaud, ce mouvement s'accroît avec les symbolistes pour devenir dominant et irréversible chez les surréalistes. Le romantisme allemand représente le dernier effort concerté pour restaurer l'harmonie de l'être et de la nature, l'unité des différentes facultés de l'esprit et l'unité de la communauté humaine. Une lecture attentive de Henri d'Otterdingen montre à quel degré la filiation romantisme allemand - surréalisme repose sur un malentendu. Pour Novalis, la poésie est inconcevable en dehors du travail productif, c'est le travail productif lui-même - humanisant la nature et "naturalisant" l'homme - effectué à différents niveaux par des individus sociaux, le poète ne représentant qu'un type humain différent. Quant au surréalisme, "automatisme psychique pur", "dictée de la pensée, en l'absence de tout contrôle exercé par la raison", "jeu désintéressé de la pensée", après s'être donné pour tâche de créer des "objets à fonctionnement symbolique" dépourvus de toute utilité sociale, il s'est reconnu dans les jeux imaginatifs stériles de tous les illusionnistes littéraires modernes. On conçoit de quelle manière les surréalistes, qui se voulaient les fossoyeurs de la culture occidentale, ont précisément incarné cette culture, n'empruntant à Hegel que les éléments nécessaires à la justification de leur propre démarche. La suprématie absolue qu'ils ont accordée aux spéculations artistiques intellectuelles, au monde "extra-humain" sur le monde des formes naturelles, au beau artificiel sur le beau naturel, est spécifique de la culture née du mode d'existence et du comportement urbains. Toute vision dyonisiaque est absente de leurs oeuvres; rien ne subsiste de cette communication

essentielle avec les formes de la nature, de ce dialogue de l'homme et du milieu naturel qui, selon le jeune Hegel, inspirateur de Hölderlin, commandent l'inspiration lyrique. Privé de cette source de méditation vivante, du travail de l'esprit dans et par l'étude de la nature, l'art devient activité ludique, activité pure de l'esprit.

C'est en assimilant l'art à l'activité ludique que les artistes modernes l'ont fait entrer dans la catégorie des loisirs, la sphère des divertissements opposée à la sphère du travail pratique vidé de tout contenu humain. Ils ont ainsi donné une idéalisation esthétique à la scission entre le travail manuel et le travail intellectuel qui devient progressivement scission entre le travail et les loisirs. Le développement des facultés artistiques est né de cette spécialisation. Il a nécessité le transfert du contenu humain du travail créateur dans le produit de l'activité d'une catégorie sociale déterminée; celle-ci transforme ce contenu et lui confère une valeur mystificatrice : aux objets inhumains créés par le développement de la technique, l'art oppose un monde d'objets antifonctionnels tout aussi inhumains.

La vie comporte toujours un élément idéal et utopique qui se confond au désir d'éternité. Elle est dans l'individu une synthèse d'infini et de fini, d'éternité et de temporel, poésie existentielle qui éternise l'éphémère et dissout l'éternité dans l'instant. Il ne peut donc exister de poésie de circonstance en soi. Tout dépend de la sensibilité individuelle, de la puissance de cristallisation qu'elle détient, de son pouvoir d'identification avec la nature. C'est la contemplation de la nature qui donne naissance au sentiment poétique; c'est en elle que l'expression artistique trouve sa source d'inspiration et c'est par identification à la vie éternelle du cosmos que nous pouvons échapper à l'impression d'éphémère et d'absurde qui se dégage de tous les spectacles de la cité. Le sentiment religieux épuré doit s'identifier au sentiment poétique et à l'amour de la nature; le lieu de célébration du nouveau culte sera la nature même. Une culture, pour rester vivante, doit bâtir ses séminaires à ciel ouvert, car l'étude et la contemplation de la nature sont indispensables au maintien de l'équilibre entre les facultés intellectuelles. La culture grecque n'a conservé son harmonie qu'en raison de cette ouverture sur la vie du cosmos. Tandis que l'absence d'une éducation poétique dans un climat naturel prépare l'homme à accepter les disciplines serviles de l'existence dans les cités modernes.

Le "spectacle complet", rêve de tous les artistes novateurs, ne peut être réalisé que dans l'espace scénique tracé par la nature. Le sort fait au "théâtre de la cruauté" qui, dans l'esprit d'Artaud, devait permettre une "concentration de la vie" de l'ordre de celle opérée par les religions avant leur dégénérescence, souligne la nécessité d'une révolution sociale pour renouveler la base affective et passionnelle de l'existence. Un tel spectacle doit être vécu; il réclame un climat humain favorable à l'épanouissement du sentiment du tragique.

Redonner à la poésie son caractère d'activité totale, c'est retrouver le secret d'une relation immédiate avec la nature, la voie d'une spontanéité naïve qui délivre l'individu de l'automatisme créé par l'existence de liens anormaux dans la société. Ici encore, la communauté humaine visible doit déterminer l'harmonie et la mesure.

Moyen élémentaire de communication entre les hommes, le langage spiritualise l'âme du monde, rend sensibles ses vertus et ses défauts, sa jeunesse ou sa sénescence; lien organique entre la nature et l'homme, il a réfléchi avec une exactitude rigoureuse l'évolution de la pensée occidentale, la séparation de l'esprit et de la forme, du cœur et de l'esprit par la spécialisation répressive de toutes les facultés créatrices humaines. La simplicité du langage et de l'inspiration résiste à cette perversion de l'esprit provoquée par la spécialisation et l'envahissement de la pensée discursive. Elle reflète la pureté de

l'esprit, le développement harmonieux des multiples facultés de l'individu, l'adhérence étroite de cet esprit et de l'existence, la communication-communion de l'être avec la nature. Rien ne peut empêcher la parole de constituer un "résidu" de l'existence. Mais la conscience de la valeur relative de toute expression humaine et de l'irréductible solitude qui accompagne toute expression, si elle constitue l'aliment de notre angoisse et de la peur, reste le plus sûr fondement de la liberté individuelle, la source intarissable de révolte contre les mécanismes d'asservissement sociaux.

Le poème doit permettre à l'homme d'apprendre à écouter la vie à travers ce silence, à réveiller l'âme vivante, nature spirituelle et esprit naturel, confondus dans la conscience humaine d'un pur instant d'unité. Nous ne faisons qu'obscurcir sa signification en perdant la simplicité du langage.

Les restes de la somme.

Le secret de l'opposition permanente entre les groupes dits d'avant-garde artistiques ou anti-artistiques c'est, à travers l'appartenance au milieu intellectuel, la nécessité de se partager les faveurs d'un même public. Et la filiation historique que chacun d'eux s'efforce d'établir à son profit témoigne à sa manière de la communauté qui les sépare et les unit.

Les seuls moyens susceptibles aujourd'hui d'attirer l'attention du public étant de l'ordre de la réclame publicitaire, nul ne se fera faute de les utiliser à tour de rôle tout en accusant l'autre d'employer des moyens incompatibles avec les fins révolutionnaires qu'il se propose. Il importe peu de juger ce qui est fait, l'essentiel est de connaître qui le fait. Pour permettre aux anti-artistes d'adapter leurs théories aux nouvelles conditions de la création culturelle, la perspective publicitaire sera repensée en accord avec le précepte jésuitique selon lequel la fin justifie les moyens.

Entre le plagiat nécessaire, la quête du "merveilleux quotidien", l'entrisme trotskiste et l'exploitation systématique de nouvelles techniques destinées à révolutionner cette création culturelle, sinon à transformer militairement la "nature humaine"; entre l'exaltation des anciennes passions et la création de nouvelles passions, il n'y a pas seulement le rapport laborieux entre le modèle convoité et son imitation caricaturale, mais adaptation à des impératifs publicitaires nouveaux à l'aide de procédés appropriés et du langage "créationniste" de la technocratie militante.

L'importance démesurée accordée au problème des loisirs dans une société où, sans rien perdre de son étendue, le travail accroît son caractère destructeur et inhumain, traduit uniquement la fonction parasitaire de la caste lettrée et constitue la justification théorique de cette scission de l'activité humaine en deux sphères antagoniques : la déshumanisation du travail s'approfondit proportionnellement à l'élargissement de cette scission. C'est la possibilité de modifier la nature et le sens du travail humain qui transformera d'une manière radicale le rapport entre le sujet et l'objet. L'utilisation abusive par les idéologues de la société des loisirs du concept d'aliénation et plus généralement du style "hégélianoïde" revu et corrigé par Lefèvre ou Goldmann correspond à cette séparation arbitraire entre la superstructure et l'infrastructure - le monde de la production matérielle et celui de la création intellectuelle. De même, les interminables variations académiques sur les loisirs, le jeu et la critique de la vie quotidienne sont des improvisations littéraires sur ce thème d'économie politique élémentaire : produire équivaut à produire les conditions et les moyens de son existence; pour la classe ouvrière, être aliénée signifie donc être séparée de ses instruments de travail; le socialisme sera la réappro-

priation par le producteur de ses instruments de production, partant de son existence. Quand, disciple de Marx, on ignore que l'oeil humain a été fait par la peinture, qu'il est oeil artistique avant tout et que modifier la peinture ou la manière de voir la peinture signifie modifier l'oeil et la manière de voir chaque chose, on peut évidemment se permettre de penser que ce qui modifie la manière de voir les spectacles quotidiens est plus important que ce qui change la manière de voir la peinture. Plus simplement, ne suffit-il pas que se transforme la manière de voir et, dans ce cas, la peinture aussi bien que la poésie écrite nous paraissent être d'un recours important, sinon essentiel.

Si le surréalisme participe, dans le domaine esthétique, de la perversion conventionnelle qui consiste à s'accommoder des besoins, des goûts et des compromis du siècle, tout en se réservant le privilège d'une critique verbale intransigeante, le processus d'assimilation culturelle de ses tics et de ses manières littéraires et scandaleuses peut s'accompagner d'une critique de ce mouvement, d'autant plus virulente qu'elle est éloignée de la compréhension de la signification de sa réussite sociale.

C'est l'analyse de la structure du milieu intellectuel qui nous livre la clef de ce phénomène de conservation culturelle, et non pas les rodomontades de l'avant-garde militante sur la réalisation d'un "art" dont on ne sait plus trop bien qui doit le réaliser, du prolétariat ou de l'avant-garde militante.

Tous les groupes artistiques ou anti-artistiques, en dépit de leurs dénégations parodiques autant que révélatrices, obéissent à la mode surréaliste, à sa conception de l'unification de la ligne philosophique (politique) et poétique, à son souci de s'agréger à la gauche politicienne, à sa dépendance de la "morale des loisirs" chère à la technocratie progressiste.

Dans la situation sociale actuelle qu'il n'appartient ni à un groupe, ni à un milieu, mais à une classe, de dépasser, toute manifestation subversive est reçue à titre d'excentricité spectaculaire sans pouvoir d'action sur la société. C'est ce phénomène qui transforme en articles publicitaires l'activité de l'avant-garde anti-littéraire; c'est cette volonté de reconnaissance publique, cette recherche du "succès", qui confèrent ce ton d'uniformité lassante à la mégalomanie plébéienne des arrivistes de la civilisation des loisirs d'avant-garde décidés à forcer le public d'entrer dans leur propre salle de spectacle.

Les exclusives draconiennes et les exclusions, un souci délirant d'orthodoxie, démontrent que l'intégration qui jadis s'effectuait à la mort des individus est aujourd'hui inscrite dans la logique même de l'activité avant-gardiste; de l'aveu des gardiens de l'orthodoxie de chacun des groupes en présence, la presque totalité des participants est uniquement sollicitée par la réussite artistique et littéraire et aucune conception de l'activité révolutionnaire, si rigoureuse soit-elle, n'est assez puissante pour entraîner un mouvement d'abnégation et de sacrifice de la part des individus intéressés.

Si ces mouvements ne sont que ce que sont leurs membres, curieuse activité révolutionnaire et anti-artistique que celle poursuivie par des arrivistes et des littérateurs corrompus, proie désignée des mécènes et des galeries d'art, dont leur critique même les rapproche.

Du reste, on peut imaginer quels peuvent être la nature et le caractère de l'activité de groupes dont l'ambition se limite à vouloir occuper une place de choix dans le concert culturel et dont le chemin recoupe invariablement celui des fripons destalinisés. Le va-et-vient d'un groupe à l'autre en dépit d'une

incompatibilité foncière présentée par chacun d'eux comme la marque distinctive de leur originalité et de leur force révolutionnaire souligne l'unité du milieu dans lequel se situe le débat. Dans le cadre de ce milieu intellectuel homogène, les programmes et les techniques révolutionnaires et nouveaux sont autant de chiffons de papier utilisés comme tels. L'itinéraire de A. Jorn est, à cet égard, spectaculairement convaincant : sorti "à gauche" d'un parti dans lequel il eût mieux valu s'abstenir d'entrer, devenu maître à penser d'un groupe rival du surréalisme, il n'en a pas moins été accueilli affectueusement par ce dernier.

L'art, c'est la vocation de l'intelligentsia intégrée; son dépassement ou sa mort l'affaire de la jeunesse intellectuelle déclassée ou en voie d'intégration et à qui il reste encore à conquérir ses privilèges. L'opposition permanente des Fils à la culture des Pères, dont fait aujourd'hui partie le surréalisme, s'inscrit dans le processus de rajeunissement nécessaire à la survie de la culture bourgeoise : c'est une révolte non contre l'organisation répressive de la société, mais contre la domination des coterie artistiques et littéraires bornées qui ferment à ces capacités juvéniles toute possibilité d'avenir, c'est le vieil art d'utiliser les institutions existantes aux fins subversives que l'on sait et de faire au besoin appel à un prolétariat mythique pour jouir de la faveur du vrai prolétariat.

La civilisation du loisir.

L'esthète qui réalise pour sa jouissance personnelle un musée miniature à l'échelle de son univers égoïste et le révolutionnaire professionnel qui sacrifie l'"art" aux revendications politiques immédiates représentent au même degré l'automutilation de la conscience humaine, et tous deux restent incapables de poser dans sa totalité le problème du travail créateur.

Dans le cadre de nos recherches et de nos préoccupations, le concept de travail créateur s'est substitué à celui de poésie créatrice; c'est du retour de l'art à l'industrie, de la fonction artistique du travail humain, que doit naître la poésie vivante, le travail libéré des contraintes et des servitudes imposées par les sociétés d'exploitation; de la même manière, par la critique du rôle et de la place du surréalisme dans la poésie moderne, nous avons été amenés à la critique du rôle et de la place des intellectuels dans le mouvement socialiste, du travail artistique dans le cadre du travail social.

Si l'histoire du mouvement ouvrier s'est, à nos yeux, identifié à la faillite de la "vocation des élites", du socialisme de parti, des professionnels de la politique et de la révolution, l'histoire du surréalisme nous a suggéré une faillite du même ordre quant à la conception de l'activité artistique qui ne trouverait pas de possibilité de réalisation directe dans la production. La poésie activité ludique, séparée de la réalité productrice et du travail humain, ne constitue à aucun titre une anticipation du travail libre de l'avenir, l'art-travail de l'utopie rationnelle, mais une métamorphose de l'art pour l'art ou, plus exactement, l'adaptation de cette scission de l'art et de la vie aux conditions d'existence économique dans la société de l'abondance et des loisirs.

La sympoésie ne signifie rien d'autre que le travail en communauté, l'activité pratique en vue de l'assimilation de la nature par l'homme et de l'épanouissement de l'homme complet, ayant surmonté dans l'univers transformé par le travail les tares du travail spécialisé. L'idée de technique et des qualités de technicien est aujourd'hui liée d'une manière trop étroite à l'éducation répressive et au travail aliéné pour offrir une image exaltante de cet épanouissement de la puissance humaine que doit permettre une civilisation du travail créateur. La civilisation du loisir préserve le contenu répressif et spécialisé du travail producteur au profit de loisirs qui s'enracinent dans la sphère toujours présen-

te du travail déshumanisé. La fusion en une unité supérieure du travail manuel et du travail intellectuel, présumé d'une libération des capacités créatrices - des dons de technicien - de l'homme, nous en trouvons la promesse collective aussi bien dans le travail artisanal du Moyen Age que dans la production d'objets utilitaires dans les sociétés archaïques.

En dépit de la conception de l'art pour l'art spécifique à toutes les aristocraties intellectuelles, en dépit du culte voué au travail aliéné ou à l'art loisir dans les sociétés d'exploitation modernes, et du mépris du travail producteur dans les sociétés esclavagistes, cette promesse s'est transmise, à l'échelle individuelle, par l'oeuvre des penseurs qui ne dissociaient pas les nécessités de la création artistique (et de la recherche scientifique) et la conscience de la nature et la finalité du travail humain. La culture universaliste et la curiosité insatiable de certains chercheurs du Moyen Age et de la Renaissance sont des manifestations de cette conscience qui guide encore les intuitions les plus fécondes de Rimbaud, abandonnant l'utopie poétique pour se tourner vers les réalisations du travail pratique (Le travail humain ! C'est l'explosion qui éclaire mon abîme de temps en temps) comme celle de Goethe du second Faust, de Novalis et de Büchner.

Le rejet par Marx des éléments irrationnels de l'oeuvre et de la pensée de ses prédécesseurs utopistes procède de la même volonté de ramener la critique sociale et les bases d'un droit et d'une morale que contiennent leurs oeuvres à la mesure de l'activité intellectuelle et pratique d'une classe de producteurs.

L'opposition permanente entre riches et pauvres qui s'est exprimée idéologiquement par l'antagonisme entre la morale des maîtres - la volonté de puissance - et la morale des esclaves - le ressentiment - peut trouver une solution positive avec la naissance d'une classe de producteurs en possession de tout l'appareil de production, et capables de promouvoir une morale indépendante de celle des maîtres et de celle des esclaves. Cette opposition et le sentiment d'envie qui s'y rattache ont contribué à l'apparition de la démagogie plébéienne, des institutions du socialisme parlementaire et de toutes les entreprises réformistes modernes.

Les conditions d'existence des classes possédantes, tous les appétits de domination et de convoitise, la jouissance et l'oisiveté bourgeoises, sont présentés comme buts du socialisme et résultats de la perfectibilité infinie de l'appareil de production à l'intérieur du système capitaliste.

La plèbe romaine et les masses de manoeuvre du fascisme, tous les déclassés et les hors classes, le lumpenprolétariat comme les bohèmes de la littérature offrent un terrain propice à l'éclosion de cette mentalité. Et sur cette dernière, sur la conception de l'existence qu'elle implique, se greffe invariablement cette "morale des loisirs", dégradation à l'échelle des masses urbaines de la morale des maîtres réduits à l'oisiveté et incapables de conserver la jouissance aristocratique de leurs privilèges.

Cette "nouvelle" morale des loisirs n'est que "l'affirmation au grand jour du comportement des castes aristocratiques et bourgeoises", la négation formelle, partant la réalisation effective de l'hypocrisie de la morale chrétienne.

Si la morale traditionnelle reste celle du travail aliéné, du surtravail brutal et raffiné, l'immoralisme actuel reflète l'état de décomposition des vieux liens en l'absence de toute perspective révolutionnaire.

Les Romains voyaient dans leurs esclaves des machines douées de parole; les guerres de conquête provoquèrent un tel afflux de ces machines que les paysans, libérés de l'obligation du travail, virent poindre l'aube de cette "civilisation

des loisirs" qu'ils appelaient de leurs vœux. L'appareil de production industriel au service de la société moderne semble annoncer avec l'automatisation la "civilisation des loisirs" pour l'homme délivré des servitudes imposées par le travail. Mais ce qui s'est matérialisé dans ces machines-outils, c'est, d'une part, l'esclavage et l'exploitation des millions de paysans expropriés de leur terre; et, d'autre part, la dégradation intellectuelle et morale d'une humanité habituée à penser que la misère et la souffrance des générations mortes étaient destinées à assurer son bonheur. Des "millénaires d'esclavage et d'exploitation pèsent ainsi sur les vivants en montrant combien demeure illusoire l'espoir d'une libération fondée sur le travail servile et le sacrifice des générations passées".

La conception pessimiste de l'existence et l'acceptation consciente d'une "nécessité du tragique" dans la vie des révoltés reposent sur la manière particulière dont on peut envisager ce que Engels a nommé "le saut du règne de la nécessité dans le règne de la liberté".

Lafargue qui, par son schématisme outrancier, a donné tant d'interprétations abusives de la pensée de Marx, concluait péremptoirement que "le règne de la nécessité sera(it) clos" avec le socialisme.

Marx, au contraire, était persuadé "de l'avenir perdurable du règne de la nécessité". Il concevait "au-delà du règne de la nécessité, une liberté qui, par sa promesse d'enrichissement illimité de l'intériorité humaine, tend(ra)it à précipiter l'individu au confin du tragique". "La vision tragique de l'existence enfin étendue à la conscience générique de l'humanité", voilà ce qu'impliquait le passage à une société socialiste, le "saut" dans le règne de la liberté.

Dans son introduction au Discours vrai de Celse, L. Rougier a souligné la fragilité de la métaphysique finaliste qui "partant du spectacle du progrès moral, augure la réalisation du bonheur dans la justice au terme de l'évolution humaine : "la simple opposition du passé au présent et à l'image présumée du futur, suffit à faire voir l'idée morale écrasée sous les termes mêmes dont on l'a construite, rien ne pouvant être imaginé qui soit plus contraire à la justice ni plus immoral que cet abîme qui irait s'élargissant sans cesse entre la misère des ancêtres et le bonheur croissant des descendants" (Jules de Gaultier).

La réappropriation du legs spirituel des siècles passés doit s'effectuer sur la base d'un élargissement progressif et continu de la mémoire, de la sensibilité et de l'intellect en vue de la compréhension affective de l'humanité passée. A chaque instant de son existence, l'homme devra être en mesure de se reconnaître dans chaque instant du passé : la conscience affective exige cette unité du déjà vécu et du vécu dans un présent qui comporte toujours un élément utopique et idéal, un "avenir" en voie de réalisation dans le présent. La révolte, pour être consciente, doit être conscience du fait que l'exploitation réside autant dans l'image du passé qu'imposent aux opprimés les oppresseurs que dans l'image de leur situation présente, que l'une est fonction de l'autre et que l'individu doit recomposer l'image réelle de l'histoire pour fonder sur une base humaine l'histoire vécue.

Pour dépasser le cadre limité des revendications immédiates qu'entraîne la vision de l'exploitation réduite au seul présent, la révolte spontanée des masses doit accéder à une conscience historique plus large et s'approprier le potentiel culturel et affectif des révoltes passées.

Les rêveries sur une "société des loisirs" sont caractéristiques des aberrations auxquelles peut conduire cette métaphysique "finaliste". A la transformation morale et intellectuelle qu'appelaient la transformation révolutionnaire de la société et l'apparition d'une classe de producteurs maîtrisant leurs conditions de travail et surmontant les déterminismes du processus

d'évolution économique de la bourgeoisie, s'est substituée l'attente de ce que Marcuse nomme une révolution à l'intérieur du capitalisme par la grâce du progrès scientifique et du développement technique - de l'automatisation.

Mais ce fatalisme optimiste en laissant à la science le soin de jeter les bases du socialisme justifie par avance l'accroissement des maux dont souffre actuellement la société : le développement de l'appareil de production réclame une organisation répressive du travail et l'automatisation, qui est un stade plus élevé de ce développement, une répression accrue, une division du travail plus poussée, une spécialisation plus grande.

Et c'est ainsi que, suivant le cheminement mystérieux de la Raison dans l'histoire, d'un mal surajouté à un mal doit naître le bonheur : en raison d'une nécessité historique qui doit conduire une minorité d'élus à la Terre promise, les révolutionnaires sont amenés à légitimer l'exploitation des générations passées et à renforcer les bases de la répression présente dans la mesure où le bonheur des générations futures dépend de la croissance continue de la productivité du travail humain. La prudence la plus élémentaire exige que l'on s'interroge sur le sens d'un "progrès" qui s'est accompagné d'un renforcement de la répression et d'une dégradation intellectuelle et morale proche de l'atrophie cérébrale.

Peut-on envisager l'utilisation à des fins opposées d'un appareil de production créé en vue de l'exploitation de l'homme et de la mutilation des facultés créatrices des individus par une spécialisation répressive ? Ces tares ne sont-elles pas inhérentes au fonctionnement de cet appareil ; et la mentalité de l'ouvrier moderne, la discipline et l'organisation du travail "socialisé" par ce système de production de la Grande industrie ne sont-ils pas des obstacles insurmontables à une organisation socialiste de la production ?

Même l'automatisation suppose la permanence d'un travail mécanique : la répression conservera donc toujours une base dans la société. Quel sera le rapport entre le règne de cette nécessité réduite et la sphère élargie des loisirs ? La réponse à ce faisceau d'interrogations implique la résolution préalable d'un problème central : "les éléments scientifiques et matériels d'une technique de production qui permettraient la révolution socialiste sont-ils effectivement prêts ?" (H. L.)

Le sentiment de la nature à partir duquel devait s'élaborer une nouvelle conception des rapports entre l'homme et la nature sur la base d'une technique progressive n'a plus aucune réalité sinon littéraire. De ce fait, le retour de l'art à l'industrie est devenu inconcevable et l'assimilation par le surréalisme et ses imitateurs de l'art à l'activité ludique a approfondi une scission virtuelle depuis des millénaires.

Tous les éléments de la réalité sociale qui devraient annoncer l'aube d'une société des loisirs et la disparition de la répression nous suggèrent au contraire l'image d'une société de déclin et de dissolution, une marche vers l'anarchie sociale et non vers l'épanouissement d'une organisation rationnelle de la production.

L'attente d'une révolution radicale des rapports humains par l'automatisation permet d'escamoter le véritable problème - la révolution sociale - et d'inverser le processus naturel : le phénomène évolutif rend inutile le saut révolutionnaire qui, en réalité, rend seule possible une évolution sociale positive.

Si le socialisme est avant tout l'organisation de la production par les producteurs eux-mêmes conscients de la nature de leurs besoins et de la finalité du travail humain, le problème déterminant n'est plus la base économique sur laquelle doit se greffer la prise de conscience, mais cette prise de conscience

elle-même. Tout au plus cette base peut-elle servir d'indice pour éclairer le processus de la prise de conscience. Les déterminismes économiques, dans la mesure où ils résultent du développement automatique de forces matérielles destinées à asservir l'homme, joueront toujours contre les opprimés. Mais dans l'hypothèse d'une prise de conscience, les opprimés pourront alors modifier les facteurs inconscients et surmonter la fatalité économique.

On comprend la nature du renversement que font subir, dans la dialectique de la prise de conscience, les théoriciens de l'"automation". Aucune fatalité mécanique n'intervient en faveur ou en défaveur de la révolution. C'est à la volonté libre de la classe ouvrière qu'appartient l'avenir, soit que son inertie laisse libre cours à la barbarie humaine, soit que son intervention consciente permette une restructuration révolutionnaire de la société. En ce sens, mais en ce sens seulement, l'infrastructure économique est la matière inerte sur laquelle se joue le drame des sociétés humaines. Ses déterminismes ne remplissent le rôle de facteurs fondamentaux qu'en raison de l'impuissance des hommes à maîtriser le cours de leur histoire. Si une éducation pratique parvient à modifier la mentalité des producteurs de la richesse sociale, ceux-ci transformeront en fonction de leurs fins poursuivies la technique et les forces productrices qui les ont toujours asservis. Et cette constatation vaut pour toute époque, tant il est vrai que l'état des forces productrices a toujours marqué un temps d'avance sur les besoins et les désirs économiques des individus et que, à ce compte, la technique et la production modernes ne permettent pas plus que par le passé la libération de l'espèce humaine.

Les réflexions de Marx sur la commune russe montrent à quel degré le fatalisme qu'on lui prête, et qui est devenu le credo théorique des marxistes contemporains, lui est toujours demeuré étranger. Erigé en loi de l'histoire, ce fatalisme n'est que la capitulation de l'esprit humain devant les "lois d'airain" de l'économie et de la morale capitalistes, la justification du culte de la jouissance immédiate. "La fatalité, écrivait Proudhon, ne gouverne pas la société, la géométrie et les proportions arithmétiques ne régissent pas ses mouvements, comme la minéralogie et la chimie. Il y a là une vie, une âme, une liberté qui échappent aux mesures précises fixes, gouvernant la matière. Le matérialisme en ce qui touche la société est absurde."

La morale des producteurs et la métaphysique des moeurs.

La subordination de la morale à l'économie, la théorie de la pensée-reflet et celle de la causalité linéaire entre le monde de la production matérielle et le monde des idées servent de support aux spéculations sur la morale, la religion et l'art. En harmonie avec l'optimisme économique de la bureaucratie, le marxisme devient ainsi la superstition idéologique dominante du siècle.

L'asservissement de l'homme par la technique et le machinisme, la dépersonnalisation de l'individu au cours du processus de production de son existence sont les manifestations élémentaires du primat de la matière économique sur la volonté consciente des hommes. La foi en un progrès indéfini de la puissance de domination de l'homme sur la nature coexiste avec la terreur qu'inspire le pressentiment d'une catastrophe prochaine. Les utopies optimistes sur la civilisation des loisirs et celles sur la déchéance finale de l'humanité témoignent de la même impuissance de la conscience humaine devant la fatalité du processus de croissance économique. Les idéologues des loisirs conjecturent la disparition du travail et la dissolution de la morale bourgeoise qu'ils identifient à la Morale. Ils voient dans les conséquences de la généralisation de la propriété privée et de la socialisation du travail à l'intérieur du capitalisme le

signe avant-coureur d'une émancipation des rapports humains au sein de la classe qui représente l'avenir socialiste. En réalité, cette émancipation affecte l'ensemble de la société capitaliste et non cette classe en particulier; elle n'a pas lieu dans le cadre d'une humanisation des rapports sociaux et d'un approfondissement de la conscience autonome des ouvriers mais dans une société où la lutte de classe ne trouve plus d'expression consciente et où la dissolution naturelle des moeurs résulte de l'adaptation de la classe ouvrière au système d'exploitation. Ici encore le marxisme et le freudisme et tous les mouvements politiques et littéraires qui s'en réclament ont été les agents de cette intégration; leur explication unilatérale du comportement humain et de l'évolution des sociétés reflète dans l'univers de la spécialisation intellectuelle l'évolution automatique du capitalisme. Si la mythologie sexuelle s'alimente de la vulgarisation des théories de Freud et de la réduction de la psychée à un nombre de tendances déterminées et autonomes, c'est à partir des sarcasmes de Marx contre les abus moralisateurs de ses prédécesseurs qu'ont été élaborées les théories sur la disparition de la morale dans la société de l'avenir. Des exagérations manifestes de Marx qui, dans son oeuvre, ressortissent plus de la satire que de l'analyse scientifique ont été érigées en un ensemble dogmatique destiné à légitimer au nom du socialisme l'immoralisme naturel de la bourgeoisie. Les théories sur la "disparition de la morale" offrent la justification historique de l'immoralisme honteux de toutes les castes aristocratiques qui, jusqu'à présent, n'avaient pas trouvé de théorie révolutionnaire adaptée à leurs moeurs corrompues. La dégradation des valeurs humaines du socialisme s'accomplit sous prétexte de leur réalisation; les idées de justice, de liberté, de fraternité, de vertu et de morale ne sont pas rendues à leur véritable signification humaine altérée dans les sociétés religieuses et laïques. Dans le procès que l'homme démystifié tente à la pré-histoire aliénée de l'humanité, elles sont purement et simplement rejetées comme reflet fantastique de l'imagination. La "disparition de la morale" dissimule une métaphysique immoraliste, projection dans le monde des idées de l'autosatisfaction du bourgeois moderne qui, sur la base des procédés d'exploitation scientifiques et raffinés, s'apprête à accomplir l'histoire. Le premier théoricien systématique des loisirs et de la paresse nous a laissé sur la morale quelques sophismes savoureux que sa vénération religieuse de la lettre des écrits de Marx lui a suggérés : "Comme, dans une société communiste, la morale qui encombre la cervelle des civilisés se sera évanouie ainsi qu'un affreux cauchemar, peut-être qu'une autre morale engagera les femmes à papillonner, selon le mot de Charles Fourier, au lieu de se condamner à être la propriété d'un mâle ..." (Paul Lafargue). La monogamie est née de la nécessité d'augmenter la productivité du travail humain en canalisant l'énergie sexuelle à des fins sociales; elle s'évanouira progressivement dans une société d'abondance et disparaîtra définitivement dans une "civilisation du loisir" où le papillonnage retrouvera ses droits primitifs. Les facéties de cet ordre, reprises dans l'"utopie des loisirs", ne sont qu'une contrefaçon caricaturale des plans et des projets des socialistes utopiques sur la société de l'avenir. Les hypothèses de ces derniers sur l'émancipation morale de l'humanité traduisaient l'impossibilité de définir une ligne de conduite révolutionnaire en l'absence d'un mouvement autonome de la classe détentrice des valeurs négatrices de la morale bourgeoise. Mais leurs idées paradoxales n'en étaient pas moins puisées dans la réalité sociale et dans la critique de la société en fonction de la lutte de classe embryonnaire et des tendances virtuelles d'un mouvement ouvrier dont ils interprétaient les aspirations révolutionnaires aussi bien que les illusions.

L'absence de mouvements révolutionnaires dans le monde contemporain a été marquée par la désagrégation de cette morale révolutionnaire en gestation et

c'est sur la base de la disparition de toute conscience morale que les illusionnistes modernes ont réussi à pervertir un aspect de l'oeuvre des utopistes pour l'adapter aux lois de développement de la société capitaliste. L'immoralisme caché de la bourgeoisie est devenu la morale affichée de la bureaucratie ouvrière et la négation de la morale bourgeoise la valorisation de l'immoralisme caché de la bourgeoisie.

La disparition du mouvement socialiste, seule force humaniste contemporaine, a provoqué l'effondrement des moeurs et donné naissance à la mythologie sexuelle des loisirs, adaptation, à l'aide d'une terminologie à peine rajeunie, des aberrations des premières utopies.

L'attitude de Marx est ambiguë face à la justice, la morale, le droit et tous les concepts idéaux dont abusaient ses prédécesseurs. D'une part, il n'a que sarcasmes quand leur utilisation rend moins apparente la brutalité de l'exploitation de classe, mais d'autre part, il ne nie pas leur valeur d'expressions idéologiques de l'activité d'une classe; de là découle l'insistance avec laquelle il a souligné les qualités morales du mouvement ouvrier et la finalité éthique du socialisme.

Chaque classe en s'émancipant apporte une table de valeurs fondée sur une nouvelle conception de l'existence et du comportement immédiats. Mais les analogies historiques ne servent de rien pour éclairer la situation dans le cas d'une révolution prolétarienne. Dans les révolutions précédentes, les formes de l'exploitation sont seules l'objet d'une critique; quand au fond, la nécessité de maintenir cette exploitation, il ne peut évidemment subir de critique de la part d'une classe qui s'apprête à prendre le pouvoir. Son idéologie masque le caractère égoïste de ses revendications : le droit, la justice et la fraternité n'ont de réalité que pour elle et ses vertus altruistes résultent d'un sentiment du devoir qu'elle veut bien se reconnaître envers les opprimés ou du besoin de dissimuler sa volonté de domination. De même, le prolétariat dans sa lutte proclame de nouvelles valeurs qui n'ont de réalité que pour lui. Ces valeurs n'acquiesceront une signification universelle que lorsque le prolétariat aura réussi à se constituer en classe dominante, à faire de ses vérités des vérités générales, de son droit le Droit, de son idéal la réalité sociale d'une société sans classes.

Nous avons esquissé notre conception de l'éthique du comportement révolutionnaire et de l'esthétique de l'existence à partir de la vision de l'opposition radicale entre la bourgeoisie et le prolétariat au cours des crises révolutionnaires. C'est Engels qui le premier a montré le contenu positif de l'ascétisme des minorités révolutionnaires : une volonté de refus inconditionnel entraîne ces dernières à un parti-pris d'ascétisme nécessaire pour "rejeter tout ce qui pouvait encore les réconcilier avec l'ordre social existant". Et Marx a défini la véritable nature de cet acte d'abnégation idéale, le seul qui puisse donner au prolétariat un sentiment de dignité personnelle assez puissant pour lui permettre de résister à l'"embourgeoisement" qui lui est consenti, et à l'intellectuel conscient de la condition du prolétariat la possibilité de transcender les privilèges dégradants de sa fonction sociale : "Et si MM. les bourgeois et leurs économistes (...) sont assez bons pour consentir à ajouter au salaire, c'est-à-dire au strict nécessaire, un peu de thé ou de rhum, de sucre et de viande, il doit, par contre, leur sembler aussi insolent qu'incompréhensible de voir les ouvriers prendre sur ce minimum une partie de leurs frais de guerre contre la bourgeoisie et faire de leur activité révolutionnaire la plus grande joie de leur vie." - "Le prolétariat (...) a besoin beaucoup plus de son courage, de son respect de soi, de sa fierté et de son goût de l'indépendance que de son pain."

De cette vision idéale résulte une conception de l'ascétisme révolutionnaire qui n'est pas seulement attitude subjective de l'individu face à la vie quotidienne, mais également nécessité objective née du déroulement de la lutte de classe. Pour le réformisme, qui fait appel au sentiment d'envie avec toute la phraséologie de la démagogie, les normes d'existence et les conditions de vie des exploités doivent servir de modèle pour orienter la révolte des masses, les éclairer sur le contenu du socialisme. Le révolutionnaire, au contraire, tend à dégager de l'opposition du prolétariat à la bourgeoisie des valeurs nouvelles opposées à la volonté de jouissance et de repos des privilégiés. La vie de ces derniers se circonscrit dans la sphère des appétits matériels régis par un déterminisme économique rigoureux; celle du révolutionnaire dans la sphère de la volonté libre, de la lutte et de l'effort créateurs pour surmonter cette sujétion avilissante. Lutte toujours recommencée, jamais couronnée de succès et qui engendre le sentiment de la force héroïque et du sublime, seuls critères de la génialité et de la poéticité.

C'est le refus du bien-être bourgeois qui donnera à un nouveau type de comportement, à une nouvelle conception de l'existence et des rapports humains la force de renverser le système des habitudes et des servitudes de l'exploitation.

Cette nouvelle mentalité doit être fortifiée dans toutes ses possibilités vitales d'extension et d'expérimentation d'un nouvel idéal de comportement humain. C'est dans cette critique au niveau de la vie quotidienne que la lutte sera acharnée avec l'ancien ordre du monde car si la transformation matérielle de la société est de l'ordre du déterminisme économique, sa transformation qualitative est de l'ordre de l'acte conscient de volonté, de l'affirmation de la volonté de puissance d'une classe déshéritée consciente de son droit à l'existence libre. Tant que les prolétaires penseront perdre dans la révolution autre chose que des chaînes, toute transformation de la condition humaine restera impossible et toute transformation économique donnera naissance à un nouvel appareil oppressif. L'ascétisme révolutionnaire n'est d'ailleurs pas systématiquement refus du confort et du bien-être, mais refus du confort et du bien-être au sein de ce système; et tandis que tous les réformistes appellent à la lutte pour la conservation ou le renforcement du niveau de vie de l'existence aliénée, c'est à sa destruction que doivent tendre les critiques. Contre ce confort matériel et moral des sociétés de l'abondance et des loisirs, toute critique partielle se montre dépourvue d'efficacité; tôt ou tard, elles sont utilisées pour affermir la structure idéologique de la culture dominante; et la conscience individuelle se libère de toute responsabilité morale par l'acceptation inconditionnelle de cette critique verbale sans effet sur la société. C'est ainsi que toutes les œuvres d'art qui veulent exprimer une révolte contre la déshumanisation et l'aliénation dans les sociétés modernes sont intégrées au circuit commercial à titre de valeurs non-conformistes chargées de rassurer les consciences sur la liberté d'expression et de critique qui règne dans le monde "libre". Cette seule distinction entre monde libre et régime totalitaire démontre à quel degré l'intelligentsia de gauche est tout à la fois dupe et complice des méthodes d'exploitation modernes. Aussi l'accent doit-il porter sur la propagande par l'exemple et par le renoncement: l'individu menacé dans sa liberté et dans son unité par les moyens d'expression dirigés doit, au nom des valeurs supérieures du socialisme, éviter la jouissance ou l'utilisation des valeurs bourgeoises.

À l'inverse de la propagande politique qui ne peut compter qu'en termes de masse et de succès numérique, l'interrogation éthique fait de la révolte l'affaire personnelle de chacun. L'exhortation à une transformation radicale de la conscience morale et du comportement dans la vie quotidienne s'adresse toujours à l'individu, à l'Unique.

En marge des systèmes historiques grandioses qui apportent une explication définitive et universelle de l'évolution générale de l'humanité, des peuples et des nations, mais qui ne donnent aucune directive à l'individu quant à l'existence présente, l'éthique ne prétend pas dégager une ligne de conduite valable pour tous à chaque instant. Elle permet simplement d'indiquer quels principes directeurs sont susceptibles de donner à l'individu la force de résister à la dégradation morale qu'entraîne l'adoption des moeurs et des normes d'existence de la société dans laquelle il vit; l'analyse du déroulement de la lutte de classe doit s'attacher à mettre au jour ces valeurs nouvelles et ces directions de pensée et d'action.

OK - C'est pourquoi, face aux rodomontades publicitaires sur les flammes inoubliables de la Révolution espagnole et l'héroïsme des anarchistes, nous avons opposé notre conception de la solidarité ouvrière militante, cette simple détermination humaine qui, sans grandiloquence mélodramatique, s'exprime dans le refus de contribuer aux côtés de la "canaille touristique" à la prospérité libérale et au relèvement de l'Espagne démocratique de Franco. C'est cet acte de non-participation à l'échelle individuelle qui constitue une critique radicale de l'aliénation moderne et non l'utilisation des moyens d'aliénation en vue de la critique de cette aliénation.

On ne trouvera jamais assez de sarcasmes pour dénoncer l'attitude du petit philistin "cultivé" par la presse de gauche, consommateur attiré de la souffrance et de l'art du passé et qui sait agrémenter son intelligence progressiste de l'imitation la plus servile des moeurs d'une bourgeoisie qu'il ne se fait pas faute de discréditer. Sa critique de la société se limite à la critique de l'art d'utiliser les produits de la technique moderne, le confort et les distractions que la société met à sa disposition. Celle-ci représente pour lui l'"avant-goût" du socialisme puisqu'il identifie le socialisme à l'épanouissement de cette faculté de jouissance immédiate qui commande sa soif de confort et de repos matériels. Cette histoire, avec son développement linéaire et sa progression indéfinie, son explication unilatérale du comportement de l'individu et des sociétés, n'est que la réalisation de sa raison devenue transparente dans l'univers de la consommation intensive. L'histoire a été faite pour lui, sur mesure, et le travail forcé de générations d'esclaves, l'élan créateur de tous les révolutionnaires deviennent les ornements d'une "existence consacrée au repos et à la paresse". Aucune époque n'a su créer une moralité, des institutions et une idéologie rationnelles, mais chacune d'elles a été le jouet de superstitions et d'erreurs grossières que seule la critique du spécialiste moderne peut démystifier. L'esclave qu'on n'abrutit pas assez bien et avec tout le tact désirable, qui paie pour se tenir au courant de l'actualité mais à qui on n'offre pas de spectacles assez divertissants, que la télévision satisfèrait n'était les insuffisances de son programme, que la politique des syndicats comblerait n'était ses trahisons ou ses erreurs, telles sont les caractéristiques de cette plèbe intellectuelle, consommatrice de la culture et des loisirs "prémastiqués" et qui ajoute un confort supplémentaire à son existence en consacrant ses loisirs à la critique d'une société dans laquelle elle se trouve installée le plus confortablement du monde. L'accommodement de la morale de ces intellectuels "socialistes" aux règles de la vie bourgeoise ne se distingue guère de l'accommodement de la morale chrétienne avec les règles de la vie profane. Un noyau de parfaits est chargé de maintenir vivant l'idéal primitif tandis que le reste des fidèles s'adapte aux conditions de la vie sociale pour ne plus songer qu'à sa jouissance personnelle. Parmi les parfaits et selon les nécessités de cette adaptation, certains sont persécutés en raison de leurs opinions hérétiques, d'autres rendus inoffensifs par une canonisation post-mortem. C'est ainsi que nos socialistes littéraires pourraient répondre, à l'instar des chrétiens apostrophés par Saint-Augustin : Nous sommes socialistes à cause de la Cité future, et bourgeois pour les agréments de l'existence de ce monde.

Dans une société dominée par l'argent, la recherche de l'argent sera le principe générateur de cette adaptation. La critique sociale de ces intellectuels ne visera donc pas les conditions d'existence modernes déterminées par la possession de l'argent, mais une certaine forme d'utilisation de cet argent; elle ne s'attaquera pas aux objets fétiches qui constituent le symbole et la base de la sujétion de l'individu à l'Etat, mais à certains modes d'utilisation de ces objets fétiches. Finalement, les pauvres seuls seront aliénés qui sont soumis d'une manière rigoureuse à une seule catégorie de loisirs et la lutte pour le socialisme se réduira à revendiquer pour l'ensemble de la société le statut de l'existence aliénée qui est celui de la richesse. Le choix du mode d'aliénation, la faculté de jouir simultanément et en quantité différente du théâtre, de l'art, de la lecture, se confondent ainsi avec la liberté sociale et l'épanouissement de l'individu. Le plus haut degré de l'aliénation des besoins et des désirs équivaut à la libération des besoins et des désirs.

L'aliénation ne réside pas dans les modalités d'utilisation de l'argent et des objets fétiches, mais dans leur existence même et dans leur possession. Cette possession est déjà une souillure indépendamment de toute utilisation. C'est par l'achat, par la prise de possession des moyens de divertissement que les organismes de la culture dirigée mettent à sa disposition que l'individu consent à sa sujétion et prend acte de sa solitude et de sa misère. La puissance de dégradation morale de l'argent se manifeste en ceci que les jouissances et les objets qu'il procure sont des facteurs de déshumanisation et s'interposent entre l'individu, ses désirs et son besoin de relations sociales humaines en tant qu'élément d'altération et de dégradation des rapports humains immédiats. De même que le maître d'esclaves se trouve enfermé dans une impasse existentielle par la simple présence de l'esclave qui nie son humanité, de même le possesseur de la richesse sociale nie sa réalité humaine en interposant entre les êtres et lui les produits inhumains de la société d'exploitation qu'il anime. Tout privilège matériel s'accompagne d'une dégradation morale et intellectuelle correspondante, d'une altération de la sensibilité, d'une capitulation devant les normes d'existence et les valeurs de la société, le confort qui résulte de ce privilège demandant à être justifié et vanté comme mode d'existence idéal face à la misère des exploités, à l'ascétisme librement consenti des révolutionnaires. La fatalité qui régit la société résulte de ce que le maître, par la limitation que lui impose l'existence d'un foyer permanent d'inhumanité, ne peut pas davantage que les êtres à qui il impose consciemment ou non cette limitation prendre conscience de la totalité de ses besoins. L'incapacité d'élaboration théorique et l'insensibilité poétique, la soif de confort et la haine de l'existence au sein de la nature traduisent à des niveaux différents de l'existence humaine la même stérilité morale, la même conception égoïste de l'existence et de l'activité humaines qui rétrécit et altère l'existence elle-même. C'est la recherche du bonheur immédiat, identifié à la satisfaction de besoins naturels, qui devient le mobile central de l'existence et ce mobile exige de s'accommoder de toutes les obligations et les sanctions de la société sous peine d'entrer en conflit avec elle et de devoir abandonner cette quête en faveur d'une recherche désintéressée fondée sur une conception héroïque de l'existence, sur l'élargissement méthodique de la conscience individuelle en vue de la préservation de l'avenir à l'aide des éléments puisés dans le passé.

La recherche scientifique et artistique s'est toujours accompagnée d'une certaine forme d'ascèse tendant à séparer l'artiste ou le savant des idées dominantes de son époque, toute découverte, par définition, dépassant le cadre de la réalité immédiate et représentant une anticipation de l'avenir prévisible.

C'est pourquoi la société actuelle, en lui prescrivant rigoureusement son champ de recherche, interdit au savant toute découverte qui ne soit pas destructrice et destinée à l'exploitation de l'homme : elle a fait de la science

un simple appendice de l'industrie, et de la nature la matière première de la grande industrie et du développement technique. Fondement de l'illusion du progrès, du fatalisme économique et de l'exaltation des loisirs, le progrès scientifique s'est identifié au système d'exploitation rationnelle et raffinée du travail humain.

Ce n'est pas sans raison que les mystiques et les hérétiques voyaient dans la pauvreté et le renoncement l'unique moyen d'élévation morale. Si leur économie idéaliste et leur fuite hors du réel n'a pas de commune mesure avec l'économie socialiste telle que nous pouvons la concevoir, la souffrance matérielle et la dégradation morale de la vie en société n'ont pas varié au cours des siècles; et dans toute société où la misère morale et la lutte pour l'existence restent des facteurs dominants, une attitude élémentaire de refus impose toujours la critique de la possession du bien-être matériel et du confort.

La valorisation des appétits matériels les plus vulgaires, du confort et de la jouissance économiques a fait du mode d'existence déterminé par la possession de la richesse le modèle de l'existence dans la société socialiste, la différence ne pouvant être que quantitative, une augmentation du nombre des bénéficiaires et de la quantité des besoins que la production peut satisfaire. Les idéologues des loisirs envisagent la libération des forces productrices à partir d'une extension démesurée de l'appareil de production actuel; la libération de l'individu du besoin devient alors un simple élargissement des attributs spécifiques à l'individu économique bourgeois; et la nécessité du papillonnage, élément de libération et de démystification sexuelles, complète naturellement cette vision utopique de l'émancipation humaine. Le socialisme politique a toujours fait porter l'accent sur la répartition des richesses et les modifications qui affecteront la sphère de la consommation; il a négligé la nature du changement radical que subira la sphère de la production et qui présentera le caractère d'une "révolution du travail". Sur la base de la nécessité s'épanouira la liberté; l'homme marquera librement du cachet de sa personnalité la plus intime un travail jusqu'ici destructeur de son individualité et l'art s'associant ainsi directement à la vie pratique, la réalisation d'un idéal poétique sera attaché à la production matérielle.

La pensée statisticienne qui ne mesure qu'en termes de masses et de pourcentage n'a jamais su compter avec cet élément individualiste du travail producteur; le travail créateur ne s'identifie pas obligatoirement à l'abondance et aux loisirs, au culte de la jouissance matérielle de la mentalité capitaliste du troupeau; il demande sans aucun doute le libre sacrifice de certains besoins immédiats au profit de la spiritualisation de la production et de l'établissement de rapports nouveaux entre l'homme et la nature. Dans une communauté humaine qui aura surmonté la fatalité du déterminisme économique, ce sacrifice sera la joie la plus intime de l'homme et non son tourment infini.

La libération de l'homme par la transformation du sens de l'activité productrice, le retour de l'art à l'industrie et du travail artisanal à la production en communauté sur la base d'une technique renouvelée par les découvertes modernes; la libération de l'homme du travail mécanique par la transformation du sens de la spécialisation ne pourront être atteints grâce au progrès répressif et unilatéral d'une faculté au détriment de l'ensemble des facultés créatrices d'un individu, mais par l'épanouissement de la spontanéité créatrice de l'individu à partir du développement, en harmonie avec ses autres facultés, de son talent particulier. Le travail producteur lié à une technique progressive exige l'activité de toutes les facultés, l'approfondissement méthodique des possibilités individuelles, et le travail en communauté libre affine tous les instincts de sociabilité et de responsabilité collective et implique la volonté instinctive de restaurer l'unité entre la ville et la campagne, le travail agricole et le travail industriel.

L'artisanat et l'art nous offrent, par analogie, l'image de ce que pourrait être ce travail futur. Ce n'est pas autour des loisirs, de la paresse et du confort que le mythe des temps modernes cristallisera l'affectivité et la passion des hommes, mais autour de l'image motrice d'un travail rendu à son plein sens humain, expression volontaire d'un individu prêt aux sacrifices et aux dévouements que commande le travail accompli en communauté. Tous nos efforts doivent tendre à l'exaltation de la puissance régénératrice de l'art-travail qui restituera à l'art et au travail manuel leur signification créatrice et apportera au monde cette table de valeurs nouvelles en retirant à la guerre et au travail intellectuel spécialisé leur prééminence en tant que générateurs des valeurs héroïques et sublimes.

La répétition mécanique de préceptes moraux ne pourra modifier le comportement des individus si l'activité sociale d'une classe ne donne à cette morale débarrassée des superstitions religieuses la puissance de concentration affective que détient la "morale en activité".

L'amour-passion.

La société de consommation qui produit pour les loisirs et la jouissance immédiates, qu'aucune volonté idéale ne peut animer, et qui fait de tout effort vers un idéal une mystification idéologique se devait de soumettre à une critique radicale le processus de sublimation qui a abouti à la conception de l'amour sublime.

L'hypocrisie des rapports qui unissaient la famille bourgeoise traditionnelle, où la monogamie n'avait de réalité que pour la femme, a trouvé sa contre-partie négatrice dans le couple émancipé moderne où chacun est libre de s'adonner à la polygamie avec le consentement de son partenaire; la monogamie subsiste à titre de fiction juridique, de cadre mort destiné à préserver les derniers intérêts d'une bourgeoisie de droit naturel supplantée par la bureaucratie politico-technicienne au service de l'économie planifiée. Si "l'exploitation, la sujétion et la dégradation de la femme considérée cyniquement comme objet de jouissance sexuelle et de reproduction constituent toujours à travers les métamorphoses du capitalisme le symbole et la base de l'édifice social des sociétés d'exploitation", sa situation de consommatrice type dans les sociétés d'abondance fait de la femme l'élément le plus actif du processus de dissolution matériel et moral. Objet de luxe et de jouissance immédiate, c'est elle qui consomme dans sa presque totalité le surproduit du travail familial et qui matérialise de la manière la plus brutale la soumission aux normes de vie bourgeoises. L'enfant n'est plus alors qu'un confort supplémentaire, légitimation d'une intégration définitive, objet d'élevage et de dressage financièrement organisé et non d'éducation par l'exemple et l'enseignement rationnellement dispensés. C'est à travers l'hypocrisie des relations familiales, de leurs "fausses apparences" de vertus et d'intimité, que l'enfant subit la première influence de ce dédoublement entre la pensée et la vie qui deviendra le fondement de son existence sociale. Cette éducation par l'exemple que le révolutionnaire se doit d'exercer à l'échelle de son entourage social doit également s'appliquer à l'enfant. Car c'est dans le confort matériel et moral qui s'établit dans le cercle familial que l'enfant fait l'expérience décisive de la nature de l'intégration et de la scission entre l'idéal et la vie et se persuade de l'impossibilité d'échapper à la condition sociale qui est celle de ses parents. Et c'est ainsi qu'en dépit - ou en raison - de la révolte contre le père se transmet l'idée d'un privilège ou d'une tare attaché à une condition sociale déterminée qui devient pour l'enfant l'essence de sa nature humaine.

La liberté acquise par le femme de se prostituer au même titre que l'homme réalise les rapports réels bien que dissimulés qui, dès l'origine, ont régné dans le couple bourgeois.

Loin d'être une libération effective, cette émancipation n'est qu'un aspect de la désublimation générale qui accompagne la décadence intellectuelle et morale de la classe bourgeoise. Les productions artistiques du passé, les plus hautes manifestations du génie producteur humain et des vertus créatrices des groupes révolutionnaires nous suggèrent une image de l'évolution des rapports amoureux diamétralement opposée à celle qui prédomine dans les milieux d' "avant-garde".

L'insatisfaction amoureuse résulte en premier lieu de l'impossibilité pour un individu de réconcilier dans son existence les deux termes dialectiquement complémentaires de l'amour : la fidélité sexuelle et l'érotisme.

Le papillonnage n'est que la recherche permanente de l'état de passion né d'un premier amour; comme l'attitude centrale qui détermine le papillonnage est la négation de cet état passionnel, elle entraîne l'échec perpétuel de toute tentative de fixation et rend plus désirable cet état de grâce qui naît d'une passion durable.

Pour assurer une satisfaction réelle et la permanence de l'intensité passionnelle, les vertus de la "papillonne" doivent être rendues au "premier amour" et étendues à l'ensemble de l'existence. L'affinement et l'approfondissement des relations humaines dans la société socialiste, en apportant la possibilité d'une détermination libre dans le choix amoureux, une connaissance des vertus intimes de chacun, permettront une fixation plus durable, un élargissement du sentiment amoureux et du sens de l'érotisme; la sûreté du choix, la disparition des interdits et des tabous sexuels liés à une organisation sociale répressive, limiteront la nécessité d'un papillonnage qui maintient le sentiment amoureux et la puissance affective dans un état d'indécision et de tourment.

Le renversement idéologique que les théoriciens du papillonnage font subir à la morale sexuelle bourgeoise équivaut à assimiler la libération sexuelle à l'affranchissement de la prostitution.

Dans un ordre social supérieur, la cellule sociale élémentaire de la société bourgeoise, la famille apparemment affranchie de la polygamie, cédera la place au couple réellement monogame.

Toute forme de réciprocité amoureuse, pour autant qu'elle s'éloigne des rapports sexuels fondés sur la satisfaction animale ou la nécessité de la reproduction, est indissociable de la fidélité sexuelle. Toute affinité intellectuelle, morale ou affective disparaît dans le cas d'infidélité car elle suppose que la confiance et l'amour mutuels n'ont pas acquis assez de force pour faire naître une fixation supérieure à l'instinct sexuel de l'animal.

La puissance de l'amour vécu par deux êtres liés par une affinité élective complète donne la clef des problèmes posés par l'existence de rapports sociaux inhumains. A la lumière de cette communion totale, qui rend la vie et la pensée d'un être transparentes à un autre être, tous les phénomènes de perversion, de double-pensée et de désublimation apparaissent essentiellement destructeurs de toute conscience humaine.

"Ils ont rejeté la sublimation nécessaire. Cependant la sublimation n'est pas toujours la négation d'un désir; elle ne se présente pas toujours comme une sublimation contre des instincts. Elle peut être une sublimation pour un idéal." (C. B.)

La sublimation contre des instincts est avant tout l'oeuvre des sociétés répressives; le système d'interdits religieux et moraux qui les soutient peut néanmoins s'accommoder d'une contre-partie exutoirienne, un immoralisme avoué.

Il est non moins évident que la sublimation pour un idéal est spécifique de l'attitude révolutionnaire qui comporte toujours un "coefficient d'éternité et d'infini" par l'exigence d'une réalisation d'un idéal dans le présent.

La vertu de régénérescence détenue par l'amour devient manifeste dans la sphère de l'éducation. La vision à travers la vie du couple d'une communion fondée sur la réciprocité amoureuse, la confiance mutuelle, la lutte et l'activité intellectuelle partagées, constituent pour l'enfant, sur le plan affectif immédiat, le plus précieux exemple de dévouement et de sacrifice, la première image de cette amitié créatrice qui doit devenir la base de rapports interindividuels. Aucune éducation culturelle ne peut prendre la place de cet exemple vivant qui guide l'enfant dès sa naissance. La présence permanente de ce climat de don total de soi l'habitue à ne pas avoir d'autre image de l'amitié et des rapports humains que celle d'une communauté de travail idéale, où la libre détermination de chacun se substituera aux sanctions et aux obligations disciplinaires, où l'effort mutuel de compréhension tendra à l'approfondissement du contenu de cette richesse totale : l'autre homme.

La même logique commande les rapports d'amitié qui ne peuvent s'épanouir que sur la base d'une activité créatrice. La réciprocité amicale exige des engagements affectifs et intellectuels librement contractés et tenus, la mise en commun des expériences personnelles et une spontanéité absolue dans l'ordre de la communication affective. Toute dissimulation, toute forme, même limitée, d'hypocrisie détruit la promesse initiale. A ce degré d'intensité, l'amitié réclame une parfaite conscience du phénomène qui a permis l'accord fondamental. Les êtres qui entendent entretenir des relations fondées sur la seule affinité sentimentale, à l'exclusion des liens intellectuels et moraux, ne font que reporter dans l'existence privée les liens unilatéraux qui régissent les relations du travail aliéné, intellectuel ou manuel : leur vie conserve son caractère fragmentaire et mutilé que l'amitié créatrice permet de surmonter; ne possédant plus rien à défendre en commun ou à partager, chacun s'accommode de tout, la justification de la compromission du prochain constituant la meilleure garantie de tranquillité morale. Restituer à l'amitié la vertu de la franchise et du don total de soi, c'est combattre la perversion essentielle des plus simples rapports humains dans l'hypocrisie qui dénature la communication humaine.

Le reniement des engagements contractés dans le cadre de la "première amitié" témoigne d'un mépris du don de soi et de la ferveur humaine qui ne peut manquer de laisser une marque indélébile sur la totalité de l'existence et altérer progressivement les facultés de jugement et de critique. Les raisonnements deviennent des justifications a posteriori de ce reniement fondamental et c'est sur cette apostasie en apparence sans gravité que se forme cette inversion du jugement qui commande toute l'existence humaine.

Cette conception des relations humaines à travers l'amitié créatrice exclut la camaraderie décidée par les relations de loisirs et entretenue par des discussions au jour le jour sur les événements et les spectacles à la mode. Le couple réellement monogame deviendra le foyer d'héroïsme et de vertu où l'humanité puisera les vertus sociales de l'avenir et un nouveau sens du sacrifice et du sublime; et la pratique quotidienne de l'amitié donnera un fondement à l'existence poétique. L'évolution des rapports amoureux répond à l'inquiétude métaphysique, au désir d'éternité et d'absolu qui est à la racine de l'être et qui portait G. Sorel à penser que : "le monde ne deviendra plus juste qu'à mesure qu'il deviendra plus chaste".

L'art et la morale.

1) La poésie s'insère d'une manière directe dans ce processus de sublimation. La puissance émotionnelle d'une oeuvre poétique dépend de l'intensité de la protestation lyrique qui dépend elle-même de l'adéquation entre la pensée et la vie du créateur. La démarche du lyricien est la manifestation vivante de cette critique destructrice des aspects formels de la réalité en vue de retrouver l'unité et la rationalité profondes de l'existence, la trame substantielle de la réalité. Si la poésie est "représentation du monde intérieur dans sa totalité" (Novalis), si le poète est objet et sujet à la fois, âme et univers, c'est l'affirmation dans l'existence quotidienne de cette unité de la pensée et de la vie qui permet au poète de "potentialiser la passion et de la porter à son plus haut point d'incandescence. La rupture entre le monde intérieur et sa représentation ou la représentation fragmentaire de ce monde intérieur caractérise l'acte non poétique par excellence. L'élargissement de la césure provoque une déperdition progressive d'un pouvoir émotionnel que seule la représentation complète de la totalité humaine exprimée maintient à son plus haut degré d'intensité. Etre vivant, liée par une communion affective à d'autres "oeuvres d'art existantes", la poésie se nie dans la représentation fragmentaire du monde intérieur; elle n'exprime plus la révolte contre la mutilation des facultés créatrices par une société répressive mais le divorce entre l'âme et l'univers, et les limitations de cette société qui vit de l'amointrissement de la vie intérieure au profit d'une existence sociale réduite à sa dimension animale.

La problème du don d'émotion et de la réceptivité poétiques est un problème d'ordre éthique car c'est de l'unité organique entre les différentes facultés de l'être que la sensibilité tire sa puissance de rayonnement. Qu'elle se résolve dans l'art pour l'art, par la création d'un univers purement imaginaire fondé sur les artifices techniques, ou dans l'imitation servile de la réalité de l'irrationalité dominante, la dissociation entre les principes moraux qui régissent la vie intérieure et les règles de la vie pratique suscite deux attitudes diamétralement symétriques, destructrices au même titre du lyrisme créateur.

La littérature a pour objet de dissenter sur la passion, la poésie de passionner l'existence. Entre le poète qui transfère toute la passion vécue dans un drame et le littérateur qui, sans éprouver la passion et son drame, analyse consciemment et méthodiquement un état passionnel, on constate la même différence qu'entre la poésie vécue, la poésie en activité, et la poésie activité de l'esprit, littérature détachée de la vie. Et de la même manière qu'on ne peut concevoir d'amour non vécu, on ne peut comprendre la poésie en dehors du comportement dans l'existence; l'amour et la poésie non vécus sont d'une autre nature que l'amour et la poésie : littérature quelquefois brillante certes, nous aurions garde d'en disconvenir, mais qui est à la poésie ce que l'illusion de la vie est à la vie, l'amour au libertinage, le cinéma à la réalité. Plus il y a de poésie plus il y a de vie, plus il y a de vie plus il y a de poésie. Inversement, plus il y a de talent sans vie plus il y a d'illusion de vie, de fausse sensibilité, de passion morte, d'apparence de vérité. De réalité absolue, la poésie devient mensonge absolu; perversion d'autant plus grave qu'elle confère à la fragmentation de l'existence une apparence d'unité, qu'elle permet de simuler la passion et la vie, de tromper la sensibilité des lecteurs. On ne peut isoler l'anecdote qui sert de support nécessaire à l'amour sans désincarner l'amour même; mais la poésie doit avoir pour objet l'essence de la passion et non l'anecdote et l'accident passionnel. Elle s'ouvre ainsi à la totalité des problèmes de l'existence des rapports entre la liberté sociale et la liberté individuelle, entre l'art et la société. S'interroger sur la compatibilité de cette conception de la poésie avec l'existence de régimes d'extermination totalitaires, c'est tout simplement

méconnaître cette passion de liberté et d'infini qui est à l'origine de l'interrogation poétique. Comment la poésie pourrait-elle subsister, sinon avec un caractère encore plus marqué d'opposition et de lutte, dans un milieu social qui s'efforce d'éliminer toute vie spontanée et sensible, toute expression libre ? Les normes académiques imposées dans les sociétés totalitaires reposent sur une conception de l'existence résolument hostile à celle que toute l'histoire de la poésie et de la pensée tend à promouvoir. L'art d'imitation, la vénération du parti, de l'Etat et de la hiérarchie disciplinaire, tel est le credo du réalisme socialiste et du national-socialisme. Le talent qui n'est pas embrigadé voit son champ limité à la littérature de circonstance et aux sujets circonstanciels sans intérêt. Comparer les conditions d'existence de l'artiste moderne à celles des artistes du passé pour en conclure qu'un intellectuel peut en même temps être poète et réactionnaire, c'est méconnaître le passé aussi bien que le présent. Aucun régime visant à une sujétion totale de l'individu ne peut tolérer l'existence de cette pensée non dogmatique sans laquelle la poésie ne peut prétendre exister. Le conditionnement de la vie quotidienne dans les régimes totalitaires modernes, au moyen de la corruption et de la perversion de la pensée dans le monde dit libre, de la terreur policière dans le monde dit socialiste, interdit tout parallèle avec les régimes despotiques antérieurs. Les "rares écrivains communistes dignes d'attention parmi les jeunes ... eussent bien mieux émergé et mûri sous le tsarisme"; cette réflexion pertinente de Souvarine vaut tout autant pour les démocraties du monde "libre" où la domestication de la pensée, pour s'être accomplie à un autre rythme, n'en a pas moins eu pour résultat la création d'une caste de littérateurs dont la bassesse et la corruption ne craignent aucun exemple historique. Dans le cadre de leur "liberté d'expression", ils n'ont reculé devant aucune subtilité dialectique pour justifier une terreur qu'ils n'avaient pas à subir et dont ils pouvaient analyser "objectivement" la nature et les effets. C'est à la destruction de cette infamie que doit s'attacher la critique révolutionnaire, la sélection des oeuvres artistiques du présent et du passé s'effectuant d'une manière naturelle en fonction des critères de l'éthique révolutionnaire.

2) Produit achevé de la spécialisation intellectuelle, antithèse de la vie pratique, l'oeuvre d'art académique ne possède aucun pouvoir de rayonnement, aucune possibilité de "vivre dans l'avenir". Reflet idéalisé de la société, elle défend les valeurs aristocratiques conformistes et flatte le sentiment esthétique des milieux intellectuels dominants; la variation de la mode, en transformant ce sentiment, la prive progressivement de ce pouvoir sensible qu'elle ne détenait qu'en raison d'une circonstance fortuite.

L'art non-conformiste d'avant-garde pose un problème d'une plus grande complexité et sa consécration s'est jusqu'ici effectuée à contre-temps car il exalte toutes les valeurs non-conformistes et identifie à un changement révolutionnaire de la société les modifications dans la structure de la société capitaliste elle-même. C'est ainsi que l'adoption par cette société d'une morale sexuelle émancipée et de critères esthétiques non-conformistes est interprétée par l'intelligentsia de gauche, cliente ou créatrice de cet art d'avant-garde, comme une libération réelle des canons de l'art académique bien qu'elle ne traduise qu'une adaptation de la mentalité des classes dominantes aux conditions nouvelles créées par l'apparition des bureaucraties ouvrières et de leur idéologie.

Dans la mesure où les artistes et les poètes, ou les anti-artistes et anti-poètes, de ce milieu prétendent tous exprimer une critique révolutionnaire de la société, la dissociation entre les principes de la morale révolutionnaire et les règles de la vie pratique dans la société bourgeoise resté le seul critère pour mesurer la valeur de leurs ambitions. La réussite sociale exception-

nelle de tous ces "spécialistes de la révolte" a démontré que les valeurs qu'ils défendent ne sont en rien incompatibles avec l'existence de la culture bourgeoise mais favorisent au contraire sa régénérescence périodique. La consécration des valeurs scandaleuses et non-conformistes et leur utilisation en tant que principe dynamique de la culture bourgeoise moderne n'ont pas suffi pour orienter les recherches et la création artistiques sur une voie antipublicitaire de refus et de "non-participation" absolus. En l'absence d'un mouvement ouvrier susceptible de recevoir leur message poétique, il incombait aux artistes révolutionnaires d'assurer leur séparation rigoureuse du monde de la production artistique, d'utiliser leurs oeuvres en vue d'influencer le climat humain de la communauté révolutionnaire visible. Ce qui s'est produit, c'est un accommodement délicat entre les prétendues valeurs révolutionnaires de leurs oeuvres et le monde omniprésent de l'art-marchandise. En définitive, leur critique de la société et de sa culture aident à renforcer les loisirs, décorés et anoblis par l'art des mécènes et des marchands du monde capitaliste.

La surenchère dans l'outrance et la volonté de scandale publicitaire qui animent à tous les échelons les membres et spectateurs de ce milieu font apparaître leur révolte comme un académisme non-conformiste, forme particulière de l'académisme traditionnel. Aussi les intellectuels dits socialistes incarnent-ils la même mentalité dans le mouvement "ouvrier" que les intellectuels bourgeois, nourris de la tradition aristocratique, dans la société capitaliste.

La seule possibilité d'expression adaptée aux conditions présentes de la création artistique semble résider dans une forme de clandestinité librement acceptée et méthodiquement définie. Les poètes maudits furent persécutés, souvent en dépit de leurs intentions, en raison de la valeur subversive de leur oeuvre. L'intégration systématique de ce potentiel subversif dans l'idéologie des loisirs impose aux artistes le refus de participer à toute vie culturelle qui ne soit pas l'expression immédiate de l'opposition d'une classe sociale au pouvoir politico-culturel de la bourgeoisie.

Le recours aux "critères terrestres de la morale et de la raison" doit s'accompagner de la valorisation des éléments traditionnels qui ont conservé une virtualité révolutionnaire infiniment plus "explosive" que le "non-conformisme" de la tradition scandaleuse du Romantisme français.

Ce n'est pas sans arrière-pensée que, face aux demi-dieux du panthéon surréaliste, nous avons magnifié la révolte et la faiblesse plus humaines du romantique allemand Büchner. L'oeuvre et l'effacement prémédités de Lautréamont contiennent plus de littérature que la simplicité de Büchner. Et le suicide de J. Vaché, qu'il prit tant de mal à maquiller en accident, révèle un sens du pathos dramatique plus littéraire que la mort naturelle et prosaïque de Büchner. L'unification de l'attitude esthétique traditionnelle et d'une critique sociale unilatérale ne peut conduire, en dépit des meilleures intentions avant-gardistes, à la réalisation de l'art. Ceux qui ne peuvent associer dans une même unité sensible et une même conscience vivante l'oeuvre des romantiques allemands et des réformateurs sociaux ignorent nécessairement qu'il n'y a pas de valeurs distinctes - poétique ou révolutionnaire - à rechercher dans les deux directions fondamentales d'un même mouvement et d'une même attitude.

3) La structure fondamentale d'un poème surréaliste repose sur la prééminence de l'image sur les autres éléments et la puissance émotive de l'image dépend "du rapprochement de deux réalités plus ou moins éloignées".

La valeur tonale des mots, la fluidité musicale et rythmique de l'image, le rapport entre la nécessité affective et le moyen d'expression utilisé sont tenus pour des éléments qualitativement négligeables de l'expression de la sensibilité.

"Jeu médiocre" écrivait Prévost "dont on fait un étrange abus ... Une oeuvre ne survit que par la proportion juste entre le sentiment et l'expression et non par les images".

La faculté de produire à satiété des "chaînes d'images" répondant à la définition de Reverdy, sans que ces dernières soient détentrices de la moindre puissance émotive, a démontré la vanité du surréalisme de résoudre le problème de l'inspiration poétique par la systématisation d'une expression fondée sur la porte du contrôle logique et moral de ses actes. L'abus du "stupéfiant image" a réduit l'automatisme à sa dimension naturelle de recette artistique et l'absence de pensée vivante et de sensibilité a été érigée en théorie de l'expression poétique.

La création d'une table de valeurs poétiques à partir de l'exploitation méthodique des ressources de l'inconscient devait aboutir à la création d'un académisme non-conformiste aussi stérilisant que les précédents. L'idéologie des loisirs de la société capitaliste a délibérément assimilé toutes les productions de l'"automatisme psychique pur" car elles lui apportaient la légitimation théorique de la séparation de l'art dominé par l'inconscient, détaché de la vie et fonction d'une aristocratie intellectuelle, d'avec le travail pratique, créateur de la réalité immédiate. L'effort de la poésie pour éclairer les zones les plus profondes de la réalité et du psychisme s'est ainsi effectué dans le sens d'un nouveau morcellement de la vie et des facultés créatrices. La tendance pratique du mouvement surréaliste s'est toujours manifestée dans le sens de cet éparpillement; en témoigne symboliquement l'attitude sociale de ses membres qui, tout en se réclamant directement ou indirectement de l'esprit surréaliste, se sont spécialisés dans une catégorie littéraire déterminée, le surréalisme, état d'esprit à l'origine, devenant lui-même une spécialisation littéraire supplémentaire.

Le problème de la nature de cette dégénérescence s'est posé d'une manière non équivoque à l'occasion des prises de position politique du surréalisme.

L'unification poésie-révolution "en présupposant complémentaires distincts deux éléments spirituels indissociablement solidaires dans l'activité des révolutionnaires devait fatalement aboutir à leur dissociation en deux modes d'activité indépendants", l'unification ayant conservé le caractère artificiel d'une théorie de l'activité poétique comportant des principes invariables et dogmatiques, greffée sur le jacobinisme "prolétarien" d'un parti politique incarnant la Raison dans l'Histoire.

Une aristocratie littéraire radicale, sans possibilité de consécration dans les cadres académiques traditionnels s'est agrégée à l'aristocratie intellectuelle des partis politiques, associant le destin du socialisme à celui des partis ou des groupes qu'elle soutenait.

L'absence de partis révolutionnaires équivaut ainsi à l'apparition d'un temps mort, à la disparition du mouvement ouvrier révolutionnaire; conclusion typique du petit bourgeois disciple de Sartre qui identifie la lutte et l'organisation de la classe ouvrière à sa présence et à sa lutte dans un parti.

L'activité du surréalisme devenue conforme à sa vocation littéraire initiale, la théorie "révolutionnaire" subsiste comme fausse conscience destinée à justifier a posteriori les capitulations les moins avouables et une activité littéraire qui n'ose s'avouer telle.

C'est sur cette base que se sont développées la confusion entre la critique politique et la critique sociale et les discussions byzantines sur l'aspect manifeste et latent de la révolte dans l'oeuvre d'art; la conséquence la plus

évidente de ces élucubrations ayant été de réintroduire la séparation régressive entre la forme et le contenu.

A la suite du surréalisme qui revendique l'honneur d'avoir unifié l'ambition de "transformer le monde" et celle de "changer la vie", les théoriciens d'avant-garde s'imaginent pouvoir instaurer par décret de leur propre autorité une prise de conscience de cet ordre sans comprendre que cette unité est le sens même de la spontanéité créatrice, que sa présence ou son absence a toujours délimité la poésie par rapport à la littérature, et que poser le problème de cette manière revient à reconnaître la séparation originelle de l'activité humaine en deux sphères irréductiblement opposées et irréconciliables.

La théorie sur la poésie activité de l'esprit, activité ludique, et les sophismes sur la nécessité d'une libération sexuelle, sont des adaptations empiriques à la situation créée par la dissolution de la morale bourgeoise. Les déclassés de la littérature ont ainsi trouvé le moyen de dissimuler l'absence complète de sensibilité que présente leur production artistique à l'aide de théories poétiques inspirées des exagérations les plus manifestes de l'oeuvre de Freud et de Marx. C'est le tribut que ces deux penseurs ont eu à payer à la spécialisation du travail et au fond de pensée commun à une époque qui est censé représenter leur contribution révolutionnaire à l'émancipation de l'esprit humain.

Le surréalisme a radicalisé et tiré les plus extrêmes conséquences de la tradition scandaleuse des mouvements littéraires passés. Son originalité s'est limitée à fournir une justification extra-littéraire à une activité littéraire en exploitant son adhésion à la conception matérialiste de l'histoire des aristocraties ouvrières. Sans dépasser les conceptions artistiques traditionnelles, il a su donner le maximum de puissance de destruction à tous les éléments artistiques opposés aux règles de l'académisme classique. Et c'est pourquoi dans l'ordre des découvertes artistiques ou anti-artistiques, les mouvements rivaux ne réussissent qu'à caricaturer sa pensée et à modeler leur structure sur la sienne: un dépassement du surréalisme équivaldrait à leur disparition en tant que mouvement structuré, défini par un programme et des mots d'ordre destinés à ruiner l'influence des autres minorités artistiques, et les mettrait dans l'impossibilité de prendre la relève du surréalisme. Dans tous les cas, la découverte d'un moyen d'expression poétique ou d'une théorie de l'activité poétique valable pour l'ensemble de la communauté laisse toujours intégralement ouvert le problème de la création individuelle et de l'inspiration.

L'identité de nature et de but de l'activité poétique et de l'activité révolutionnaire ne peut avoir que ce sens : le travail pratique libéré des contraintes disciplinaires, l'art-travail, manifestation intégrale de l'intériorité dans la vie sociale, devient, dans l'existence nouvelle, l'unique source de valeurs artistiques et de rapports humains.

Ainsi, par son effort permanent pour rendre à l'individu mutilé par une éducation et un travail répressifs, une unité dans l'épanouissement harmonieux de toutes ses facultés, l'artiste, à son plus haut degré de conscience, prépare le retour à l'individu de la puissance poétique artificiellement figée dans les catégories artistiques traditionnelles. En rendant l'art au travail créateur, en faisant passer l'art du domaine de l'illusion dans celui de la réalité et du travail pratique, il acquiert une mentalité radicalement différente de celle des intellectuels attachés aux privilèges de leur condition et de leur fonction sociale.

Il n'existe rien de plus dégradant que l'activité du dilettante de la culture, décorant les loisirs de son existence en serre-chaude à l'aide de ses capacités artistiques distinguées. Les rapports entre l'art artisanal et le travail de l'avenir peuvent nous guider sur la voie de la libération des capacités créatrices

de l'homme, mais la lutte pour briser les institutions coercitives de la société passe par la critique de toute la production des professionnels et des dilettantes de la pensée, par la ruine du prestige de la culture bourgeoise, de la superstition des grands noms et de la culture livresque.

S'il est exact que l'on trouve "dans l'art (pratiqué par ses meilleurs représentants et surtout aux meilleures époques) des analogies permettant de comprendre quelles seraient les qualités du travailleur de l'avenir" (G. Sorel), ce n'est que dans la mesure où cet art exprime le sentiment de révolte de l'humanité opprimée et non les valeurs esthétiques des classes dominantes. Car dans le cas contraire, loin d'apporter des éléments "susceptibles de fortifier l'autonomie du mouvement révolutionnaire, il ne peut servir qu'à corrompre sa substance originale et son indépendance en sa qualité de résidu que nous a laissé une société aristocratique, résidu qui a été encore fortement corrompu par la bourgeoisie". Cette volonté de conservation se traduit chez les artistes par leur adoption de la morale des castes aristocratiques en décomposition. C'est pourquoi l'infamie la plus caractéristique réside dans l'imitation servile du passé, dans l'adaptation aux exigences modernes de l'art-marchandise des éléments puisés dans les arts primitifs ou dans l'artisanat.

La critique s'efforce de présenter dans cette production intensive de marchandises cotées au point ou à l'exemplaire une échelle de valeurs révolutionnaires, et les artistes, tout en ravalant leurs facultés au rang de simples valeurs marchandes dominées par les impératifs de la concurrence publicitaire, prétendent nous persuader, par des arguments spécieux, de la possibilité de préserver la valeur subversive de leurs oeuvres en dépit de cette situation et du détournement opéré par la bourgeoisie.

La bureaucratie ouvrière identifie sa lutte politique pour s'emparer des privilèges de la bourgeoisie et les perpétuer à la lutte sociale du prolétariat pour la transformation des conditions d'existence; de même, le dilettante de gauche confond son activité intellectuelle gratuite avec une participation active à la lutte de classe. Dans les deux cas, la dissociation entre les principes d'action révolutionnaire et les exigences de la vie pratique va de pair avec l'acceptation résignée du confort matériel et de la lutte contre les "idéalistes" et les "anarchistes" incapables de savourer dans les conditions d'existence présentes l'avant-goût du bonheur futur : les réformistes assument la défense des intérêts des opprimés en prenant à charge le "scandale" de jouir des privilèges de l'existence des maîtres pour être à même de briser de l'intérieur la puissance de ces derniers. Sur ce point, la mentalité du personnel politique des bureaucraties ouvrières ne le cède en rien à celle de sa clientèle d'intellectuels fraternisant avec la classe ouvrière. Leur fonction commune consiste à utiliser la capacité revendicative de la classe ouvrière en vue de persuader la bourgeoisie de leur concéder une part de ses privilèges, ou de la placer dans l'obligation de leur céder la totalité du pouvoir.

La "morale des loisirs" a aggravé et étendu la dissolution morale de toutes les classes de la société. Le mirage d'un monde adonné à l'oisiveté et à la paresse s'est confondu à celui de l'"inévitabilité du communisme", et les éléments de rénovation morale contenus dans la révolution du sens du travail par le socialisme ont disparu sous l'effet dissolvant du mythe du progrès et de la promesse d'une abondance totale coïncidant avec la disparition du travail.

Il n'est pas d'école littéraire qui, par un détour quelconque, n'apporte sa caution à cette fantasmagorie des théoriciens de la productivité capitaliste découvrant ainsi l'inconsistance de leurs attaques contre la spécialisation scientifique. Si les serviteurs de la science revendiquent la découverte du moyen d'accéder au "socialisme" du loisir, toutes les castes de lettrés revendiquent celui de donner un contenu et une base à cet avenir paradisiaque. Et

chacune d'elles, en attendant la réalisation de son idéal, s'empresse d'apporter les recettes susceptibles de provoquer une adhésion publique et sa consécration.

Les grands utopistes mettaient leurs espoirs d'émancipation sociale dans la rationalisation de la production et la réappropriation par chaque individu de ses instruments de travail; les illusionnistes modernes, qui ne voient de salut que dans le retour aux fictions imaginatives de leurs prédécesseurs, misent sur la séparation totale entre l'homme et le processus de production. Loin de représenter le corps agrandi de l'humanité, l'instrument de sa volonté et de sa liberté, l'ensemble technologique devient un corps indépendant de l'homme, distinct de la nature et possédant sa propre finalité. Sur la base de la production moderne, la morale aristocratique des élites intellectuelles est ainsi investie de sa puissance maximum. La scission permanente entre le travail intellectuel et le travail manuel, tare des tares des sociétés d'exploitation, trouve sa légitimation historique, et les extravagances des castes d'intellectuels parvenus, imitateurs serviles des classes dominantes, font figure d'anticipation du comportement de l'individu libéré du travail mécanique.

L'illusion d'une extension à l'ensemble de l'humanité du bien-être matériel sanctionne la soif de confort, l'arrivisme et l'égoïsme calculé des serviteurs de la Phrase - artistique, politique ou scientifique. Et l'on peut imaginer avec quel acharnement ce corps privilégié s'ingénie à accréditer une théorie qui épouse si bien la conception aristocratique de la fonction dirigeante des élites dans la société.

Georges Sorel et le syndicalisme révolutionnaire.

À l'absence de préoccupations morales qui, dans le matérialisme historique, découle de la nécessité purement objective du socialisme répond l'idéalisme moral qui naît de la révolte du prolétariat contre la bourgeoisie; éthique vivante d'opposition à la morale des maîtres et qui doit aboutir à un renversement des valeurs annonçant la disparition de la société des consommateurs au profit d'une société de producteurs. Aussi l'accent doit-il porter sur la transformation morale par l'éducation et sur la nature des vertus héroïques que la lutte développe contre l'ordre bourgeois.

La situation dominante que le prolétariat occupe au sein du processus de production le met en mesure de formuler dans la pratique une critique radicale de la société existante; classe productrice séparée de ses instruments de production, elle peut, par un acte de volonté créatrice, s'opposer au matérialisme vulgaire des maîtres oisifs, agents du déterminisme économique qui meurt la société. La soif de confort et de jouissance immédiate devenue le mobile déterminant de la classe bourgeoise, la dissolution morale accompagne son retrait de l'activité productrice et c'est pourquoi Sorel a pu dire que le socialisme était une "question morale en ce sens qu'il apporte au monde une nouvelle manière de juger les actes humains ... Il se pose devant le monde bourgeois comme un adversaire irréconciliable, le menaçant d'une catastrophe morale plus encore que d'une catastrophe matérielle". Que le socialisme emprunte à ses maîtres leur mentalité d'autojouissance et n'élabore pas, dans sa lutte contre la bourgeoisie et à partir de ses capacités productrices, les éléments d'une éthique révolutionnaire, et la dissolution des mœurs entraînera la ruine du monde moderne. Notre conception de l'ascétisme révolutionnaire, expression directe de la nécessité objective de la lutte de classe, traduit au niveau de l'existence poétique du lyricien cet effort pour rompre avec toutes les habitudes intellectuelles et morales des idéologues de la bourgeoisie, de

la bureaucratie et des défenseurs des vertus morales de la civilisation du loisir. La vie des poètes et des révolutionnaires qui ont assumé cette "fatalité du tragique" née de la nécessité de défendre des règles de vie et une moralité différentes de celles de la bourgeoisie comporte une "leçon d'héroïsme" dont le rôle, dans le mouvement ouvrier, correspond à celui de la vie des saints et des martyrs dans le christianisme. Le syndicalisme révolutionnaire peut être considéré comme une première tentative du prolétariat de se "constituer en classe" en dehors de l'organisation des partis et avec une conscience autonome de la finalité de son mouvement. La théorie du syndicalisme révolutionnaire préfigure la théorie du socialisme des conseils développée lors des révolutions de 1905 et de 1917 en Russie, de 1920 en Allemagne, de 1936 en Espagne; et la critique de la thèse marxiste classique, pivot de tout le matérialisme historique, de la corrélation linéaire entre l'infrastructure matérielle et la superstructure idéologique représentent une première interprétation critique de la pensée de Marx au même titre que les études des syndicalistes révolutionnaires sur la morale, le droit et le socialisme utopique.

A la pensée mystique qui repose sur l'intuition de l'existence d'un niveau supérieur de la réalité se rattache la majeure partie des mouvements hérétiques ennemis de toutes les religions instituées soutenant la morale sociale des classes possédantes; le sentiment du divin s'identifie à la nécessité d'une communion affective totale des fidèles. Ce que les révoltés espèrent de l'avènement du "royaume céleste" c'est la réalisation de la communauté des biens, de l'égalité et de la justice; exécuteurs de la volonté divine, ils opposent leur droit au devoir de charité que l'Eglise impose aux classes dirigeantes dans l'intérêt général des maîtres, pour atténuer le scandale de l'opulence et de la richesse coexistant dans un monde de misère et de pénitence. La théorie de Sorel sur les mythes sociaux destinés à maintenir un état de scission irréversible entre les classes en provoquant une réaction complète de l'individu contre les institutions existantes et l'existence elle-même fait appel au même "coefficient d'éternité et d'infini", à la même attente messianique et au même tourment sentimental qui ont permis aux mouvements religieux non dogmatiques de cristalliser la vie intellectuelle et affective de tout un corps social. Cette attitude est à l'antipode de celle des intellectuels d'avant-garde pour qui la répression idéologique et morale des églises justifie leur accommodement à la morale bourgeoise émancipée et qui ne peuvent ni expliquer ni comprendre les virtualités révolutionnaires des guerres sociales de religion, la similitude partielle de leurs buts avec ceux du mouvement révolutionnaire, la nature de l'intransigeance radicale des masses révoltées en lutte contre la hiérarchie ecclésiastique.

Mais c'est surtout dans sa critique du "socialisme de parti", du socialisme d'Etat et de la bureaucratiation des organisations ouvrières que l'oeuvre de Sorel s'est révélée la plus féconde. Contre la dictature des intellectuels, politiciens et orateurs de club pour qui "la meilleure politique pour faire disparaître l'Etat consiste provisoirement à renforcer la machine gouvernementale", Sorel défend la nécessité de l'autonomie de conscience et d'action du mouvement ouvrier. Au sentiment d'envie des privilèges de la fortune, aux idées de jalousie et de vengeance que la démagogie des chefs prolétariens développe chez les masses, il oppose le sentiment du sublime et l'héroïsme désintéressé d'une classe destinée à dominer pour la première fois dans l'histoire le mécanisme aveugle du processus de production, d'une classe de producteurs "ayant acquis la capacité économique, l'intelligence du travail et le sens juridique sous l'influence même des conditions de la production". Les politiciens et l'aristocratie des lettrés "sont moins révoltés par l'existence des classes que par l'impossibilité où ils sont d'atteindre les positions acquises par leurs aînés ...". Ils se donnent "pour mission de penser à la place d'une

masse non pensante". L'éducation des partis politiques a pour but d'instaurer une "discipline subordonnant le prolétariat à leur commandement". C'est cette "séparation des dirigeants et des dirigés" qui est à l'origine de la vénération superstitieuse de l'Etat des socialistes de parti.

"Le renforcement de l'Etat est à la base de toutes leurs conceptions; dans leurs organisations actuelles les politiciens préparent déjà les cadres d'un pouvoir fort, centralisé, discipliné, qui ne sera pas troublé par les critiques d'une opposition, qui saura imposer le silence et qui décrètera ses mensonges."

L'Etat travaille à constituer une classe d'intellectuels ayant des intérêts séparés de ceux du prolétariat des producteurs" et qui, désireuse de "continuer la vie bourgeoise", maintient "les idéologies bourgeoises" tout en se donnant comme mandataire du prolétariat. Le marxisme, dit Sorel, le marxisme de Marx, "écarte la notion de parti ... pour revenir à la notion de classe. Le parti a pour objet, dans tous les pays et dans tous les temps, de conquérir l'Etat et de l'utiliser au mieux de ses intérêts et de ses alliés". Aussi la révolution prolétarienne comporte en premier lieu : "la disparition des fortes-resses des intellectuels, qui sont l'Etat et ses partis politiques". Le socialisme de parti (de conception blanquiste révolutionnaire ou parlementariste réformiste) implique la subordination de la volonté des masses aux décisions d'un "état-major de bourgeois révolutionnaires qui travaillent sur les idées et disent au peuple ce qu'il doit penser". Organiser les ouvriers socialistes en parti politique c'est canaliser la force révolutionnaire du prolétariat en vue du renforcement de l'Etat, au besoin par un renouvellement du personnel dirigeant. Car il est inconcevable que les prolétaires puissent "posséder la capacité nécessaire pour diriger l'industrie, s'ils sont obligés de se mettre sous la tutelle des politiciens pour s'organiser".

C'est ainsi que Gabriel Deville a pu anticiper dans son analyse du capital la critique radicale de l'expérience bolchévique : "C'est un mauvais système pour détruire quelque chose que de commencer par le fortifier. Et ce serait augmenter la force de résistance de l'Etat que de favoriser l'accaparement, par lui, des moyens de production, c'est-à-dire de domination."; et Sorel dévoiler l'inconsistance des sophismes de Lénine et de Trotski : "on admet aussi que la dictature du prolétariat devra s'atténuer à la longue et disparaître pour faire place finalement à une société anarchique, mais on oublie de nous expliquer comment cela pourra se produire". L'importance des analyses des syndicalistes révolutionnaires pour la compréhension des phénomènes contemporains tels que le bolchévisme, le fascisme et la démocratie parlementaire du monde libre ne saurait être sous-estimée. La lutte contre les professionnels de la politique était menée en vue de permettre à la classe ouvrière de s'engager dans une voie "où elle trouve les moyens, en s'organisant pour la lutte, de se mettre en état de se passer de maîtres". Aussi, les syndicalistes révolutionnaires en dénonçant la superstition des grands hommes propre à la culture bourgeoise ont-ils essayé de saisir "l'exacte portée historique des mouvements spontanés qui se produisent dans les masses". Puisque "de l'Inquisition ... aux tribunaux révolutionnaires il y a (vait) eu constamment progrès dans le sens de l'arbitraire des règles, de l'extension de la force et de l'amplification de l'autorité", puisque le culte superstitieux de l'Etat s'est conservé chez les socialistes parlementaires, il importe "de construire des institutions qui n'ont point de modèle dans l'histoire de la bourgeoisie" en s'appuyant sur "une organisation conçue suivant le principe de la lutte de classe entendue d'une manière stricte", c'est-à-dire fondée sur "une absolue séparation des classes et sur l'abandon de toute espérance d'une rénovation politique".

C'est ici qu'intervient "l'opposition d'intérêts et d'idées qui met aux prises le socialisme des partis politiques et le socialisme des institutions

ouvrières". Car si ces partis tendent à élargir le domaine des institutions gouvernementales et le rôle du pouvoir pour exploiter l'Etat à leurs propres fins, "la violence prolétarienne ... nie la force organisée par la bourgeoisie, et prétend supprimer l'Etat qui en forme le noyau central", et qui n'est que le patronat agrandi, concerté, porté à sa plus haute puissance. Si la grève générale politique tend à estomper l'opposition des classes en rassemblant "le peuple" autour de revendications démagogiques, la grève générale prolétarienne accentue la scission des classes qui est à la base du socialisme. Et de la même manière, la force bourgeoise "marche vers l'autorité et cherche à réaliser une obéissance automatique" tandis que la violence prolétarienne "veut briser cette autorité".

La force a pour objet d'imposer l'organisation d'un certain ordre social dans lequel une minorité gouverne, tandis que la violence tend à la destruction de cet ordre. De cette distinction résulte la différence que l'on est en droit d'établir entre le concept de minorité agissante et celui de minorité héroïque. La minorité héroïque agit au moyen de l'éducation morale, par l'exemple et le sacrifice à l'échelle individuelle; les minorités agissantes visent à l'efficacité, et pour obtenir l'appui des masses adoptent automatiquement des "meurs politiciennes"; leurs moyens sont ceux de la propagande politique, de la manipulation des masses, du sacrifice de l'individu au culte du parti, du chef ou de l'Etat-Moloch.

On peut mesurer la portée de cette distinction quand on sait à quelle interprétation abusive a prêté l'exaltation par Nietzsche de la volonté de puissance. La volonté de puissance c'est l'épanouissement au sein d'une minorité héroïque de l'individualité créatrice opprimée par l'ordre social; la volonté de domination sociale, c'est la vénération de la force au sein d'une minorité agissante. Leur assimilation abusive n'a pas cessé d'alimenter le délire héroïco-comique de tous les petits esprits qui confondent par la même occasion la discipline, "conduite régulière, fondée sur ces ardeurs de l'âme profonde" avec la contrainte extérieure des mouvements disciplinés.

La nécessité de réformer le système d'exploitation entraîne la constitution d'appareils politiques hiérarchiquement structurés destinés à servir d'intermédiaires entre la volonté des masses et celle du patronat matérialisée dans l'Etat. Ces appareils fonctionnent selon les règles de la démocratie parlementaire; les chefs sont censés exécuter la volonté de leurs mandants, mais en fait leur situation les met en mesure d'imposer leurs décisions tout en maintenant l'illusion d'une libre détermination chez les exécutants. Dans la mesure où c'est l'Etat qui est chargé de l'arbitrage et de l'application des compromis et des réformes, la politique réformiste entraîne automatiquement son renforcement et la foi en sa force magique et en ses capacités industrielles; le jacobinisme-blancisme aboutit au même résultat qui vise à l'utiliser à ses propres fins. Quant aux syndicats, ils constituent un appendice des partis ouvriers, car c'est à eux qu'il incombe de créer des "moyens d'arbitrage permettant ... d'exercer une action constante sur les salaires". La situation créée par l'entrée des anarchistes dans les syndicats a mis Sorel dans l'impossibilité de comprendre que l'organisation syndicale était destinée par sa nature même à remplir un rôle d'intermédiaire sur le marché du travail, à créer une aristocratie ouvrière dépendante de la bureaucratie politicienne, à faciliter l'agrégation du prolétariat à la bourgeoisie. Le syndicalisme ne pouvait être révolutionnaire que "fortuitement" et il a réussi à intégrer les anarchistes et à les enfermer dans le cercle réformiste. Le syndicat n'est pas le produit spontané d'une période d'action révolutionnaire, et la critique de Sorel sur sa double nature porte à faux.

L'organisation de classe n'est rien d'autre que l'organisation des producteurs dans les conseils de travail; forgés par le prolétariat au cours de sa lutte, ils représentent une forme supérieure de la lutte de classe et la négation des syndicats et des partis. Dans son expression la plus radicale, le syndicalisme révolutionnaire admet la séparation de la classe ouvrière en une masse organisée et disciplinée dans les syndicats et la masse inorganique des non-syndiqués. Aussi, logiquement, la gestion de la production échoit, au moins dans une période transitoire, à l'organisation syndicale. Il y a donc déjà en germe la justification théorique et historique des syndicats et de la différenciation entre l'appareil formé de militants conscients et la grande masse inconsciente des exploités. L'organisation des conseils rejette cette distinction entre syndiqués et non-syndiqués et tend à donner à la gestion collective son développement le plus large. Toutes les différenciations politiques et syndicales héritées du passé sont tenues pour secondaires dès lors qu'il s'agit de gérer la production et il n'est pas besoin, ce niveau atteint, d'imaginer une période transitoire où la grande masse des producteurs sera encore soumise à un plan de production élaboré par une élite politique ou une centrale syndicale.

Cette perspective ne préjuge d'ailleurs en rien de la valeur expérimentale et auto-éducatrice des luttes ouvrières menées par le passé à travers les organisations politiques ou syndicales. Bien au contraire, le mouvement des conseils recueille dans tous ces mouvements et dans les différentes conceptions du socialisme ce qui demeure vivant et compatible avec une forme supérieure de démocratie ouvrière : il admet l'existence de toutes ces nuances politiques et syndicales à l'intérieur d'une collectivité a-syndicale et a-politique. Comme tel, il n'est que l'aboutissant d'une tradition, un produit historique, un moment déterminé de la lutte de classe dans le mouvement qui doit conduire le prolétariat des formes d'organisation élémentaires et empreintes encore des tares spécifiques du capitalisme à une forme d'organisation libertaire de la vie sociale. Il n'est encore lui-même qu'un stade intermédiaire, une négation des formes organisationnelles copiées des organisations bourgeoises et demande à être dépassé dans une communauté positive. "Individualisé et individualisable", le conseil ouvrier porte la promesse d'une réalisation de l'individu dans le cadre de cette communauté positive qui aura définitivement surmonté l'opposition permanente "masse et chefs", destructrice de la spontanéité révolutionnaire. Cette dernière n'est pas spontanéité de masses mais spontanéité individuelle, soumise à des réactions passionnelles. C'est pourquoi nous avons pu affirmer que dans le conseil ouvrier l'individu qui symbolise et résume tout à la fois la structure de l'ensemble devient réellement individu social tandis que la société se trouve définitivement dominée par la logique des individualités conscientes; elle s'enrichit de la spontanéité individuelle, de l'infinie diversité des facultés artistiques et sa cohésion ne dépend plus de l'uniformité des réactions de masses et de la spécialisation répressive. L'individu total, c'est l'homme ayant pleinement assimilé la richesse de l'autre homme et devenu conscient du processus d'humanisation de la nature par le travail humain et de la "naturalisation" du travail par la connaissance progressive de la nature. C'est dire que l'approfondissement de cette connaissance est la principale richesse produite par le travail humain.

La grève générale prolétarienne telle que l'ont conçue les syndicalistes révolutionnaires au cours de leur lutte et qui enferme tout le socialisme dans une seule image indivisée prend dans le cadre historique actuel une extension qu'ils ne pouvaient eux-mêmes imaginer. Jamais la classe travailleuse industrielle n'a "connu un aussi grand pouvoir -potentiel- de dominer la société ... Elle peut détruire la société le plus simplement du monde en cessant de travailler" (P. Mattick). La même image de ce pouvoir absolu avait déjà été sug-

gérée par Ed. Berth : "La classe ouvrière démontre sa puissance par un acte formidable et simple, en se croisant les bras." Mais dans la mesure où cet acte, pour ne pas entraîner la mort du prolétariat lui-même, implique la mainmise immédiate par ce dernier sur tout le système productif, il importe que la classe ouvrière ait pu préalablement développer ses propres institutions morales, juridiques et organisationnelles. Cet acte de non-violence active et de "non-participation" destructrice à la vie d'une société déshumanisée confère aux travailleurs un pouvoir de vie et de mort sur l'humanité. Mais celui-ci ne peut devenir effectif que s'ils acceptent, au moins dans l'immédiat, le sacrifice de leur standard de vie habituel; au contraire, leur lutte pour sa préservation fait de ce pouvoir une arme dirigée contre eux-mêmes.

"La théorie marxiste de la révolution suppose" nous dit Sorel "que le capitalisme sera frappé au coeur, alors qu'il est encore en pleine vitalité, quand il achève d'accomplir sa mission historique avec sa complète capacité industrielle, quand l'économie est encore en voie de progrès. Marx ne semble pas s'être posé la question de savoir ce qui se passerait dans le cas d'une économie en voie de décadence." C'est cette idée de "haute prospérité que doit posséder l'industrie pour permettre la réalisation du socialisme" qui domine toute la pensée marxiste car c'est de la situation même de la classe ouvrière au sein du processus de production que dépend sa capacité d'organiser la production sur une base socialiste. Une révolution se greffant sur une période de décadence économique et de désagrégation sociale ne pourrait qu'accélérer le mouvement de dissolution et de décadence. Il est vrai que, dans la société actuelle, "quel que soit leur métier les salariés sont des prolétaires" et qu'en ce sens "fondamentalement, la société capitaliste est divisée en deux classes". Mais l'important réside dans le fait que les travailleurs engagés dans les industries non productives, s'ils conservent une position sociale inchangée vis-à-vis du capitalisme, occupent une position radicalement différente de celle des prolétaires. Cette position les met dans l'impossibilité d'acquérir une morale de producteurs et la conscience du rôle de la production et de la technologie dans l'organisation de la société socialiste. Leur cadre d'existence est celui "d'un consommateur urbain, qui regarde comme un grave ennui l'obligation de prêter la moindre attention aux conditions de la production". Sur cette base peut s'épanouir la morale des loisirs, une technologie vidée de tout contenu humain et portée à son plus haut point de puissance destructrice; l'exploitation urbaine achève la séparation de la ville et de la campagne, du producteur et de ses moyens de production, de l'homme et de la nature.

Culture et Civilisation.

"L'effort de la pensée humaine depuis quatre siècles, depuis la renaissance, c'est la conciliation, la synthèse des contraires et même des contradictoires." (J. Jaurès).

L'esprit de l'antiquité est dominé par le culte de la nature et l'esprit chrétien par la condamnation et la négation de la nature. "Les hommes pensants, au sortir du moyen-âge, se sont trouvés en face d'un héritage intellectuel contradictoire, d'un dualisme à concilier, à ramener à l'unité". Le développement de l'esprit scientifique et celui de la science expérimentale lié à la croissance de la grande industrie avaient fait perdre à la nature "ce prestige de beauté, cette apparence de vie intérieure et divine qu'elle avait eu pour les hommes antiques". Il fallait, "d'une part concilier la nature telle que l'avait conçue l'antiquité avec la conception chrétienne; il fallait, d'autre part, concilier la nature telle que la faisait la science nouvelle, la

nature simple enchaînement de phénomènes déterminés par des nécessités purement mécaniques, avec la libre aspiration de l'esprit humain" (J. Jaurès).

Autrement dit, il fallait concilier la liberté individuelle et la vie sociale, le sentiment de la nature et le progrès technique, le sentiment religieux et la critique rationaliste moderne, en permettant l'épanouissement harmonieux des multiples facultés individuelles et en faisant progressivement disparaître l'antagonisme entre la ville et la campagne.

Le développement des sociétés industrielles a rendu vaine la tentative de conciliation générale du romantisme allemand. Les artifices littéraires et artistiques, l'appel à la tradition chrétienne et à l'unité dans une foi perdue ne pouvaient être d'aucun recours face à la spécialisation répressive des facultés humaines, à la division rigoureuse du travail, à la réduction de la nature au rôle de matière première de la grande industrie, à l'urbanisation accélérée de la campagne, au triomphe du scientisme et à l'absorption de l'individu par l'Etat. L'unité du monde chrétien détruite, l'édification d'un monde réconcilié appartenait au socialisme, si la classe qui détenait les possibilités de sa réalisation se montrait capable de substituer une table de valeurs nouvelles, un droit nouveau, aux valeurs chrétiennes sur le point de disparaître.

Tous les socialistes faisaient dépendre du progrès constant et ininterrompu de l'industrie - fait social dominant de leur époque - la naissance d'une culture nouvelle et d'une morale débarrassée de toutes les superstitions religieuses. C'est le progrès technologique et la science qui devaient apporter les éléments fondamentaux d'une société nouvelle. En éliminant de la conscience humaine tous les résidus superstitieux légués par le Moyen-âge, l'éducation laïque permettrait une prise de conscience chez les exploités de leur véritable réalité humaine; la volonté de mettre fin à leur dégradation naîtrait ainsi d'une manière naturelle de ce processus vers la raison.

Sur bien des points, cette vision coïncidait avec l'optimisme économique de la bourgeoisie et le matérialisme de ses idéologues. Et c'est ce matérialisme mécaniste naïf que les marxistes russes et à leur suite les vulgarisateurs stalinien ont remis en honneur sous le couvert d'un retour à l'orthodoxie marxiste.

Leur pan-économisme et leur déterminisme fataliste sont des contrefaçons grossières de la pensée de Marx au même titre que leur explication passe-partout de l'histoire universelle à l'aide de la théorie de la pensée-reflet.

Les superstructures culturelles, le droit et la morale, la religion et l'art, ne peuvent être définis comme des effets dérivés d'une cause centrale - la réalité économique. Ils forment un tout organique dans le processus de production de l'existence et d'assimilation de la nature par l'homme, et l'on ne peut rien expliquer sans comprendre les relations profondes qui existent entre l'idéologie et l'économie.

En faisant abstraction de cette corrélation, les marxistes ont eu tôt fait d'assimiler l'ensemble du phénomène religieux, et les tendances profondes de l'homme qu'il exprime, à une simple aberration de l'esprit humain, une folie collective qui aurait dominé l'humanité pendant plusieurs millénaires.

De cette simplification résulte l'impossibilité de dégager le noyau rationnel de la religion et de recueillir dans le socialisme la mythologie dramatique et la communion passionnelle créées spontanément par les masses dans les mouvements religieux.

C'est dans cette mesure que la tradition orale, qui s'adapte si parfaitement aux réactions affectives et sentimentales d'espoir et de révolte de larges masses populaires et qui a jadis donné une unité culturelle à l'ensemble du monde

chrétien, s'est trouvée rejetée avec les attributs de la superstition cléricale au nom des lumières apportées par l'enseignement laïc. S'il semble aujourd'hui impossible de concevoir un enseignement différent, il est pourtant non moins évident qu'aucune culture ne peut trouver ses fondements dans le système d'éducation moderne; son action, limitée à la vulgarisation, a préparé l'individu à devenir la victime de mythes et de superstitions diffusés par les appareils de domination modernes.

Tous les hauts foyers de culture se sont élevés sur un sol nourri d'une tradition orale profonde. La civilisation celtique - dont l'enseignement reposait sur la transmission orale du savoir - nous a laissé des débris qui parlent d'une manière autrement convaincante que les exercices laborieux de rhétorique gréco-latine. Et le Moyen-âge n'exerce cette fascination que parce que sa culture fait corps avec un travail productif qui soutient tous les degrés de la création et reflète des mythes populaires empreints d'un sentiment de la nature vivace en dépit de l'enseignement cléricale.

Les éléments éducatifs apportés par la civilisation moderne sont incapables de faire naître une volonté de communion profonde et durable entre les individus, de jouer le rôle tenu pendant des siècles par le sentiment religieux. L'action révolutionnaire peut, dans certaines conditions d'idéalisme et d'abnégation, retrouver cette ferveur héroïque, mais elle n'a pas réussi à découvrir un mythe dont la puissance d'attraction sur les masses donne à une morale nouvelle le temps de se former : le réformisme agit immédiatement pour dissoudre les valeurs créées par le prolétariat dans sa lutte revendicatrice. Et c'est une chance pour le socialisme que les mythes réactionnaires n'aient pas possédé une capacité de concentration affective plus grande.

S'affirmant comme sentiment de l'éternel, tourment de l'infini, le sentiment religieux représente une révolte contre l'histoire et les déterminismes qui limitent l'activité humaine; et dans la mesure où les systèmes totalitaires ne peuvent s'appuyer sur ce sentiment et demandent un culte pour des dieux de chair et de sang que l'histoire découronne, ils ne peuvent ériger sur une base stable leur mythologie et donner un aliment satisfaisant à l'inquiétude humaine.

La force de dégradation de l'Etat trouve une limite dans ses exigences mêmes : l'Etat veut des serviteurs et ne veut pas d'esclaves. Les devoirs que l'Eglise assignait à chacun et spécialement aux puissants dans le cadre de la communauté des fidèles étendu à la totalité de la vie sociale, ont été assumés par l'Etat; l'homme libéré de ses attaches spirituelles avec ses semblables et ses relations économiques étant limitées, l'Etat doit prendre charge d'âme et assurer un minimum de "loisirs" à chaque individu. "Au fur et à mesure que grandit l'irresponsabilité sociale et que l'homme accepte la perte de son autonomie individuelle, la technique doit augmenter la force de pénétration des "loisirs dirigés" dans la sphère de la vie privée car l'homme ne pourrait supporter la présence dans sa vie d'un vide et d'une solitude complets. La télévision succède naturellement et nécessairement à la radio et au cinéma, non en tant que perfectionnement technique, mais en tant que compensation illusoire à l'appauvrissement de l'individu. La critique progressiste de l'utilisation de ces instruments néglige ce fait fondamental : ce n'est pas en cours de fonctionnement mais au moment de l'achat que s'accomplit l'acte de désistement de l'individu face aux organismes d'éducation dirigée. Par cette simple demande, l'individu admet que ses relations humaines, son existence privée, se sont appauvries à un tel degré qu'il doit s'en remettre à l'appareil culturel créé par l'Etat à cet effet du soin de lui apporter la part d'"activité libre" que lui laisse le travail mécanique. On ne peut certes attendre d'un Etat qui vit de l'atomisation des individus la création d'une nouvelle base de communion affective. Mais il rend la solitude supportable afin d'empêcher les individus

de se communiquer leur inquiétude. Les formes d'éducation traditionnelles, en dépit de la puissance de persuasion et d'envoûtement que leur prête la technique, se sont montrées incapables de devenir une force d'humanisation des relations humaines et de substituer à la ferveur collective dénaturée par les religions une communion affective consciente entre les hommes.

La destruction de la conscience peut s'accompagner d'une diffusion massive d'ouvrages, de la vulgarisation du legs culturel des générations précédentes, les interrogations de l'homme vivant restent sans réponse et sans remède son angoisse et sa peur. Les millénaires d'esclavage et d'exploitation pèsent ainsi sur la vie des générations vivantes en montrant combien demeure illusoire l'espoir d'une libération fondée sur le travail servile et le sacrifice des générations passées.

C'est ainsi que les loisirs, "véritable richesse de l'homme", deviennent sa véritable pauvreté et lui dévoilent sa solitude au sein de la communauté humaine séparée de la nature".

Avec la radio, la télévision, les journaux, tout ce que Karl Kraus a désigné sous le nom de "la Presse", la grande prostituée "empoisonneuse des sources vitales", on ne peut former qu'une génération d'esclaves dociles, obéissant aux seules variations de la mode - politique et culturelle. Si la télévision donne le ton du "vulgaire", c'est la presse de gauche qui commande les réactions des progressistes distingués. Un signe, et toutes les "marionnettes cultivées" en-censent ou critiquent la pièce ou l'homme du jour, fiers de faire preuve de personnalité et de goût, répétant en réalité le refrain du dernier air à la mode. Dans l'uniformité de ces conversations de salon entre gens du monde financièrement cultivés, et qui sont l'exact pendant des conversations sur les lieux de travail, dans ce commérage impersonnel sur les spectacles, la culture, la science et la vie, se manifeste la toute-puissance de ces instruments de dégradation culturelle. Pour qui se dit conscient et désire exercer cette conscience en dehors de ce caquetage de volière littéraire, une attitude critique ne peut suffire, mais de non recevoir absolu.

Au fur et à mesure de leur extension et à la faveur d'une misère spirituelle et matérielle grandissante, les révoltes prendront la valeur d'une protestation directe contre les instruments de la culture de masse, contre tous les objets-fétiches, symboles d'un pouvoir qui augmente l'inertie de l'homme et sa peur devant un ensemble technologique incontrôlable. On verra le refus de l'enseignement obligatoire devenir un acte revendicatif élémentaire de l'individu face à la destruction de la spontanéité individuelle par l'appareil d'Etat.

Les défenseurs de la culture païenne ne pouvaient comprendre quel torrent allait submerger leur culture moribonde. Ils ne pouvaient concevoir que les générations suivantes ne verraient plus que des idoles vides de sens dans des monuments et des écrits qui matérialisaient à leurs yeux la seule conception harmonieuse de l'univers et de la vie, un incomparable art d'exister.

Il en est de même aujourd'hui pour les défenseurs de la culture matérialiste bourgeoise et pour l'art d'exister que leurs écrits exaltent et renforcent. Mais si nous ne voulons pas échanger cette superstition contre une autre aussi féroce, nous devons distinguer dans l'héritage culturel tout ce qui peut fortifier notre idéal d'unité et de synthèse, de réconciliation de la pensée et de la vie, et non nous rendre à nouveau coupable des folies du siècle de Théodose. Les chrétiens crurent alors que l'histoire finissait avec eux, qu'une ère nouvelle allait naître. Une ère nouvelle naîtra avec le socialisme mais elle ne sera pas faite de la seule négation du passé et de l'histoire, mais de la conscience que le génie créateur de la révolte des opprimés s'est orienté d'une manière permanente dans le sens du socialisme, que l'univers n'est pas scindé en deux,

que s'il n'y a aucun purgatoire et aucun enfer dans l'histoire, il n'y a pas davantage de paradis et de bonheur parfait. Une évolution économique de deux siècles, un progrès matériel acquis au prix de l'asservissement de la quasi-totalité de l'espèce humaine, ne peuvent davantage suffire à modifier une mentalité façonnée par des millénaires d'exploitation grossière et brutale, que la clarté des "lumières" à dissiper la brume de superstition qui obscurcit tous les jugements. Il faut tout au plus envisager et espérer que l'organisation matérielle de la société sur une base plus équitable permettra une plus grande conscience de la tâche à accomplir.

Toutes les classes sociales soumises à l'idéologie des maîtres voient dans le progrès économique et le développement industriel des facteurs civilisateurs fondamentaux, les prémisses matérielles de la société socialiste. L'orientation donnée au machinisme est seule en cause, la technique et l'industrie restant, en eux-mêmes, le signe définitif de la viabilité des civilisations modernes, la seule base sur laquelle pourra se développer et prospérer une société humaine, elles seules détenant les moyens de libérer l'homme du travail servile et douloureux.

La critique la plus radicale de la société et du mode social de production et d'appropriation ne concerne jamais le caractère particulier qui se trouve imprimé au machinisme et à la technique. Il serait pourtant logique de s'interroger sur la possibilité pour un inventeur d'échapper à ce qui constitue le fond permanent d'une époque, dans lequel il doit obligatoirement puiser les éléments qui serviront à l'élaboration de sa "découverte" et détermineront le sens et la nature de son application - de sa finalité. Or, ce fond permanent d'idées qui est à l'origine de toutes les découvertes de la science et de la technique modernes reste celui légué par la Renaissance dans sa valorisation systématique des valeurs antichrétiennes. L'égoïsme bourgeois, le capitalisme et l'Etat centralisateur moderne sont issus des villes-libres de l'Europe de la Réforme; de même, les valeurs matérialistes de notre monde - l'exaltation de la volonté de puissance, de la domination de l'homme sur la nature et de l'homme sur l'homme - sont les surgeons de la "virtu" de Frédéric II et des papes de la Renaissance, héritiers de l'Empire romain. Et la science et la technique se sont développées sur cette même base. Le "savoir est d'abord une puissance" affirmait le père de la méthode expérimentale, F. Bacon.

L'épanouissement définitif de cette puissance, la dualité entre le travail et le loisir, le refoulement dans l'univers des superstitions religieuses de tous les éléments de connaissance a-rationnelle et de toutes les méthodes de transmission du savoir non écrites, la haine de la nature et du travail manuel sont matérialisés dans l'appareil technico-répressif moderne.

Selon les lois du fameux retournement dialectique destiné à justifier la rationalité de l'enfer présent, "la main qui fait la blessure peut aussi la fermer". On peut alors prétendre à l'utilisation qualitativement différente de l'ensemble productif et à l'apparition d'une humanité libérée des chaînes que la destination initiale de cet appareil aura contribué à forger.

L'organisation de la répression est liée à la croissance et au perfectionnement de la production; la répression n'est pas entretenue d'une manière permanente en dépit des possibilités virtuelles de libération offertes par cet appareil et la diminution progressive du travail ne diminuera pas la coercition. Car cet appareil ne s'entretient et ne se développe que par le travail humain : sa surveillance ou son perfectionnement demande un accroissement proportionnel de la spécialisation répressive, la déshumanisation des rapports

sociaux et la séparation des producteurs de leurs instruments de production. Au fur et à mesure que les masses libérées de la nécessité du travail besogneux seront livrées à une semi-oisiveté dégradante, la minorité bureau-technocratique, armature de la société d'exploitation, renforcera sa mainmise sur la production, partant sa domination exclusive sur la totalité de l'existence humaine. Tout dépendra finalement de la mentalité de cette caste et sa fonction actuelle indique clairement à quels buts particuliers cette mentalité la destine. L'émancipation de l'homme posée en termes d'automation et de rationalisation du travail ne peut s'effectuer en dehors du travail et des loisirs aliénés. Cette science de la révolution se limite à attendre de la pensée spécialisée la destruction de la spécialisation et à espérer de la séparation complète des travailleurs de leurs moyens de production leur mainmise sur la totalité de leur existence contrôlée par cette poignée de spécialistes.

La "civilisation du loisir" représente ainsi l'utopie capitaliste type : le développement de la science appliquée à l'industrie et celui des qualités intellectuelles correspondantes restent l'unique dimension de l'activité humaine sur la base inchangée du système d'exploitation; et tout l'édifice d'exploitation rationnelle et raffinée repose ainsi sur l'asservissement des générations mortes et condamnées dans leurs tentatives révolutionnaires avortées : la réalisation de leur liberté ne correspondait pas aux possibilités objectives de leur époque, et leur succès prématuré aurait inopportunément freiné la "marche de l'Histoire".

Par cette "identification mystique du développement de l'économie capitaliste avec la révolution sociale de la classe ouvrière", tous les systèmes d'exploitation antérieurs à une révolution toujours hypothétique et toutes les ruses tactiques se trouvent justifiées, et la nécessité historique devient non plus une ruse de l'histoire mais la raison de l'histoire.

Dans le cadre déterminé par les conditions naturelles et leur capacité de production, tous les peuples et toutes les sociétés possédaient des possibilités de réaliser le communisme. Leur technique était adaptée à leurs besoins et à leurs désirs au même titre que la nôtre et une classe occupait, au cours du processus de production de leur existence, un rôle équivalent à celui du prolétariat dans la production moderne. Les moyens et les conditions d'existence se modifient avec la conscience sociale, chaque société sécrétant un ensemble technique approprié à ses besoins; la technologie peut ainsi servir d'indice de ses capacités productives; mais une société d'hommes libres sécrètera sa technologie, sans mesure qualitative commune avec la technologie d'une société d'exploitation. Il est donc impossible de prétendre que la société capitaliste, à l'exclusion de toute autre, était habilitée à jeter les bases matérielles du socialisme. Les autres possibilités d'évolution sont conservées à titre de virtualités évolutives dans le cadre du système présent; si le problème s'est trouvé momentanément résolu, les conditions de production de l'existence de cette société étant devenues celles de l'humanité et tout développement parallèle ou indépendant étant exclu, une destruction fera apparaître de nouvelles possibilités d'évolution, imprévisibles à l'heure actuelle.

Aussi ne peut-il être question d'attaquer la technique en soi, pas plus que de confondre le sentiment de la nature avec l'abrutissement rural. Ce n'est que dans un mouvement révolutionnaire que le paysan peut devenir conscient du lien qui le rattache à l'ensemble de la communauté et à la nature. Nous pouvons également séparer la part qui, dans la technique, revient à la création spontanée de l'individu en vue de restaurer l'unité de l'homme et de la nature de celle destinée à assurer une rationalisation raffinée du travail dans le cadre des institutions capitalistes et qui interdit à l'homme la réappropriation des produits de la culture et des moyens de production en l'obligeant à considérer les loisirs aliénés comme la seule existence libre possible.

La technique doit s'adapter à la conscience individuelle pour permettre un élargissement du désir créateur de l'individu et augmenter son pouvoir sur la production et sur la nature humanisée; tout perfectionnement qui s'oppose à cette émancipation est un facteur de déshumanisation sociale et doit être rejeté comme tel. L'action de ces perfectionnements sur la situation du prolétariat dans la marche de la production reste le seul critère objectif pour opérer cette discrimination, le seul étalon de l' "économie politique du prolétariat" à l'exclusion de douteuses statistiques sur l'accroissement des forces productives. D'ores et déjà, une ligne sûre peut être tracée entre le développement technique qui a assuré aux prolétaires une place prépondérante au cœur de l'appareil de production, la pleine connaissance de son fonctionnement et la possibilité de l'utiliser à son profit, et le développement qui tend à l'éliminer de l'appareil de production et à lui accorder une fonction marginale d'employé non productif en échange de loisirs dégradants, l'automation couronnant cette évolution.

De cette situation économique (+) résulte ce déclassé progressif de la classe ouvrière. Elle s'accompagne de la résurgence de tous les sentiments d'envie qui caractérisent la morale des esclaves et l'opposition entre riches et pauvres. Dans la logique du rapport entre le maître et l'esclave, la culture et l'existence des maîtres sont pour l'esclave des objets de convoitise et d'imitation. La logique de la lutte de classe enseigne au contraire au prolétariat à construire un monde distinct de celui de la bourgeoisie, avec des réactions, des habitudes mentales, des normes de vie foncièrement différentes.

Les structures hiérarchiques et la logique des maîtres dominent aujourd'hui toute l'existence humaine : les classes inférieures imitent leurs maîtres et ces derniers adoptent à leur profit l'idéologie des prolétaires transformés en esclaves sans remettre en cause les rapports de servitude et de domination.

Nous devons examiner comment se modifient la mentalité du producteur et celle de l'artiste à la suite des changements dans l'art et dans la production.

La nouvelle conception du travail créateur ne peut s'élaborer que dans la pratique, dans la lutte d'une classe pour s'assurer non seulement la direction et la jouissance de l'appareil de production - ce que toute classe d'exploiteurs réalise - mais la pleine possession de la production elle-même. Produire, c'est avant tout produire son existence, et la domination de l'appareil de production s'identifie à l'appropriation de la vie humaine par le prolétaire devenu individualité consciente.

Le retour de l'art à l'industrie dépend directement de la révolution sociale. En son absence, et en dépit des transformations structurelles de la société, de l'élargissement de la sphère des loisirs par l'automation, l'art restera un "résidu aristocratique" et les intuitions géniales qui se font jour dans l'œuvre des artistes, la proie des mécènes et des imitateurs académiques. L'exploitation éhontée des chefs-d'œuvre du passé, du travail utilitaire des sociétés primitives et du travail artisanal montrent suffisamment à quelle contrefaçon du travail créateur peut aboutir une société qui ne voit en l'art qu'une branche particulière de l'industrie de luxe.

La réussite littéraire et artistique de toutes les recettes anti-artistiques et anti-littéraires destinées à briser cette évolution prouvent irréfutablement l'impossibilité de concevoir un comportement d'opposition efficace en dehors de l'activité concertée d'une classe. Si le prolétariat n'est pas révolutionnaire, si, par conséquent, il n'est rien, toute théorie destinée à orienter d'une manière différente cette évolution fera partie intégrante de cette évolution même et sera utilisée comme telle. Dans la culture présente,

+ Cf. P. Mattick. Les limites de l'intégration.

le détournement et la perversion de la pensée sont des aspects fondamentaux du processus de transmission du savoir, et les formes d'expression qui se situent dans le cadre de cet "univers de la culture" subissent la même réduction. Un sort identique est réservé aux découvertes techniques : la volonté de domination et de reconnaissance officielle de leurs auteurs se voit récompensée par la société qui en retour utilise leurs inventions pour renforcer son prestige et les illusions du progrès. Et l'on assiste à cette comédie aussi ridicule qu'éternelle : les inventeurs des moyens de destruction protestant contre l'usage parfaitement légitime - en fonction de la finalité de leur découverte - que, en dépit de leurs intentions honorables, l'on fait de ces moyens.

Intentions honorables au même titre que celles qui consistent à faire valoir et reconnaître sa sensibilité et ses talents artistiques ou sa critique de l'art et son mépris de la sensibilité "bourgeoise" dans le cadre des institutions visées par les critiques.

L'art, par sa valeur éducative et morale, peut permettre une concentration et une unité plus profondes de la vie intérieure des individus, et le déploiement de la sensibilité artistique la création de nouveaux symboles de valeur universelle susceptibles de restaurer, en dehors de la foi religieuse, l'harmonie intérieure de l'être et de la communauté dans la nature. Mais c'est par la pleine conscience des problèmes posés par la place réservée à son oeuvre dans la société que l'artiste devient cette "individualité héroïque", cette "oeuvre d'art existante", érigeant la totalité de son existence en protestation contre la spécialisation répressive des facultés créatrices de l'homme, que cette dernière s'exprime dans le travail spécialisé d'une catégorie sociale privilégiée - les artistes - ou dans le travail mécanique d'une majorité d'opprimés.

La "vérité pratique" du travail créateur, de l'art au sein du processus de production, c'est sa double fonction de destructeur des valeurs morales dominantes et de créateur d'un climat passionnel humain. Entre l'art, activité ludique, qui décore de ses oeuvres l'univers des loisirs, entre l'art-imitation servile de la réalité immédiate et le lyrisme créateur apparaît une différence identique à celle qui existe entre l'utopie irrationnelle avec ses combinaisons sociales imaginaires et l'utopie rationnelle qui est un effort de transformation idéale de la réalité à partir des données fournies par la pratique sociale immédiate.

La conscience affective du lyricien manifeste l'unité de la pensée et du vécu, de l'activité pratique et de l'imagination créatrice. C'est dans le travail pratique que l'artiste, à son plus haut degré de conscience, recherche les éléments susceptibles de réconcilier l'art et la vie, et non en s'enfermant dans le domaine de la création artistique, dans l'illusion de l'art pour l'art et de la poésie activité ludique. La mentalité de l'artiste décidé à rompre avec les habitudes de sa caste s'apparente alors à celle du prolétaire résolu à réaliser, en libérant la production de ses entraves capitalistes, un travail producteur analogue au travail de l'artiste et de l'artisan, mais débarrassé de ses limitations et enrichi de toute l'expérience technique moderne et d'un sens humain de la communauté et de la nature.

De la scission du travail manuel et du travail intellectuel sont nés les arts-techniques -cinéma, télévision, photographie- qui sont littéralement de l'"art pour l'art" en activité. Le phénomène de déréalisation atteint une intensité et une profondeur telles que ces moyens techniques destinés à domer une image vivante de la réalité n'ont réussi qu'à corriger la nature par le "faux semblant", à éloigner d'une manière définitive l'homme de la nature, à créer un monde d'un factice sans exemple, adapté à la vision concentrationnaire du consommateur urbain. Ainsi, au fur et à mesure que la technique élargit son cercle d'investigations et domine la sensibilité artistique par l'intermédiaire

de l'art, la spécialisation et le besoin d'artifice deviennent des nécessités internes, une adaptation de l'intelligence et de la sensibilité aux exigences d'un univers parcellaire et mécanisé.

L'existence tragique.

La détermination d'une ligne de conduite appelée à donner conscience aux individus du rôle de l'art dans la production socialisée s'impose à tous les penseurs qui ne se satisfont pas davantage de la littérature que du scandale de l'antilittérature. Face à l'univers de la culture publicitaire, il n'y a pas plus de honte à être un artiste tout court qu'un artiste qui met sa qualification entre les parenthèses d'une appellation contrôlée, déballe sous le camouflage non-conformiste d'usage le matériel académique d'usage, ou dissimule une mentalité artistique sous une révolte publicitaire taillée dans la livrée des scandales littéraires.

Une nouvelle conception de l'existence et du comportement individuel ne peut naître que du déroulement même de la lutte de classe, de la pratique révolutionnaire quotidienne d'une classe : à l'appétit de jouissance et de repos des privilégiés, au conformisme idéologique des intellectuels fraternisant avec la classe ouvrière, le prolétariat révolutionnaire oppose sa volonté de sacrifice et d'ascétisme, le refus de soumettre son existence aux "fatalismes économiques" qui dominent l'existence de la bourgeoisie et indirectement celle de l'humanité tout entière.

C'est cet effort quotidien vers la conscience en vue de briser le développement automatique de l'histoire qui définit la "mission historique" du prolétariat.

L'existence du révolutionnaire correspond alors à une nécessité de transformation sociale totale et s'insère dans le processus de renversement des valeurs qui affectera toute une classe et un climat social sur une période indéterminée et non à un moment privilégié de l'histoire : "tandis que l'effondrement du capitalisme repose sur une nécessité économique inhérente au système, la montée du socialisme se fonde sur un postulat éthique : l'auto-émancipation du prolétariat" (M. R.).

En l'absence d'un tel mouvement révolutionnaire ou d'un besoin profond de transformation à l'échelle de la société, une attitude subversive individuelle risque de rester sans prise sur la réalité et de se perdre dans un non-conformisme gratuit. Le nihilisme frelaté de tous les "déclassés" présente cette copie plébéienne du mode de vie de l'intelligentsia de gauche dont l'existence "révolutionnaire" se réduit à des recettes d'excentricité inoffensives ou à une intransigeance policière quant à la vie privée des individus. Aucune possibilité d'action révolutionnaire globale ne permettant de déterminer le contenu positif d'une telle existence, les militants les plus dévoués sont réduits à l'anonymat tandis que l'avant-scène reste occupée par les littérateurs et les orateurs de clubs.

C'est pourquoi toute activité qui, de quelque manière que ce soit, recherche une consécration publique, officielle ou officieuse, trahit chez leurs auteurs une mentalité de littérateur : le galimatias anti-artistique et la phraséologie révolutionnaire ne servent alors qu'à masquer les plus douteux marchandages.

Ce que les syndicalistes révolutionnaires ont défini par morale du producteur et qui recouvre ce que nous avons défini par éthique du comportement

révolutionnaire se distingue aussi bien du moralisme bourgeois que de l'im-moralisme mélodramatique de l'avant-garde culturelle et du confortable engage-ment du consommateur cultivé pour qui la prospérité économique reste le plus sûr témoignage d'un progrès dans la société.

L'existence tragique des révoltés et le pessimisme des poètes maudits té-moignent de la présence permanente dans les sociétés d'exploitation les plus raffinées de foyers d'héroïsme et de culture révolutionnaire; les minorités révolutionnaires de l'avenir, si elles veulent rompre radicalement avec la mentalité politicienne, ne pourront que retrouver la vertu de cette éducation par l'exemple seule assez puissante pour donner une existence au Verbe et s'op-poser au mensonge de la "phrase". C'est à l'individu que l'éthique révolution-naire s'adresse, la masse restant toujours l'objet et le jouet de la propagande et de la démagogie. Le socialisme réalisera la promesse du christianisme en apportant à chaque individu la possibilité de se comporter dans la vie d'une manière héroïque, de réaliser son individualité héroïque en parfaite harmonie avec la communauté. Cette fatalité du tragique assumée en toute conscience s'affirme dans un acte de rupture avec la vie culturelle d'une société qui transforme toute oeuvre en marchandise et dispose des moyens susceptibles d'en dénaturer la signification. Quant aux nouvelles valeurs marchandes - les valeurs scandaleuses et subversives exploitées par le jeu publicitaire des mi-norités d'avant-garde - elles servent de paravent esthétique à la dégradation naturelle des moeurs.

De la révolution surréaliste aux insurrections nouvelle vague, les moeurs et la mentalité des élites culturelles sont demeurées rigoureusement identiques et leur originalité rend toujours le même son. La critique de l'intégration se limite à la critique de la coterie rivale et l'édition et la pu-blicité conservent tous leurs charmes dans des mains bien intentionnées.

Dans un milieu déjà bénéficiaire des plus exaltants privilèges, la civilisa-tion des loisirs ne fait aucun doute et chacun s'emploie à en cultiver son avant-goût "capitaliste". Pour la conquête de la situation intellectuelle la plus confortable, le plus professionnel des révolutionnaires fait preuve d'une sensibilité à toute épreuve; la fin justifie encore les moyens en attendant une révolution que seuls les travailleurs manuels sont habilités à exécuter. Ce qui semblerait devoir être le comble de l'abjection - la compromission par besoin d'argent - devient, pour l'intellectuel, moyen d'excuse par excellence : la misère, ou la peur de la misère, justifie bien des bassesses et cette misè-re n'est pourtant que le résultat du refus de s'astreindre à un travail qui ne limite pas au même titre que le parasitisme les possibilités d'expression. Pour qui sait mesurer la valeur des compromis et des sacrifices, le travail peut n'être parfois qu'un moindre mal. Et pour préserver l'intensité subversive de son oeuvre, pour "potentialiser la passion et la porter à son plus haut degré" d'incandescence, l'essentiel est de refuser de devenir avec son oeuvre la mon-naie d'échange d'un milieu naturellement corrompu, les réticences et les mau-vaies grâces n'étant qu'une manière de se faire payer plus cher, d'attirer l'attention d'un public quelque peu désabusé, de valoriser aux yeux de la gau-che bien pensante les vertus fortement dépréciées de l'art révolutionnaire in-dépendant. La production sur une échelle sans commune mesure avec les capacités réelles d'un individu est une nécessité absolue dictée par la demande du marché artistique. C'est le travail pour les besoins de ce marché qui obli-ge l'artiste à un nombre croissant de compromis extérieurs et de restrictions personnelles qui altèrent insensiblement le contenu de l'expression lyrique. Pour pouvoir plaire et s'écouler, la marchandise doit s'adapter à la demande et répondre à un certain degré au goût de la clientèle. Finalement, l'artiste doit se résoudre à mettre à l'encan ses propres facultés ou à s'exclure d'une manière consciente du système d'exploitation de la pensée. C'est dans cette

perspective de destruction totale que l'artiste doit s'interroger sur la nature de l' "obligation au travail". S'il accepte de préserver son indépendance en soumettant son existence à la régularité destructrice d'un travail mécanique extérieur, en contrepartie, ce sacrifice peut lui permettre de continuer à exprimer dans son oeuvre toutes ses intentions révolutionnaires. La quantité de sa production s'en trouve seule réduite, sa confrontation avec l'existence de la classe dont il prétend assumer la défense ne pouvant que fortifier sa passion révolutionnaire et sa volonté d'échapper aux privilèges aristocratiques de sa caste. Il n'y a pas lieu d'accuser, suivant l'usage en vigueur dans ce milieu, un individu ou une minorité d'une corruption ou d'une vénalité exceptionnelle : le milieu ne peut avoir de sens qu'à travers ces dernières et n'a plus de sens en dehors. Aussi importe-t-il assez peu de connaître le mécanisme qui amène tous les participants de cette course au succès sous la dépendance du "mécénat", d'un public ou d'une bonne fortune particulière. Ce n'est pas la recherche des nuances entre les galeries d'art scandaleusement bourgeoises et celles qui ne le seraient pas qui permettra de déterminer le degré d'intégration de ce milieu. Toutes les prétentions d'indépendance individuelle fondée sur un compromis dans ce domaine se réduisent finalement à de piteuses capitulations et l'artiste doit renoncer à tous les privilèges que la société réserve à ses penseurs - y compris celui de trouver une audience même restreinte - s'il désire conserver un minimum d'efficacité révolutionnaire à son oeuvre au lieu de la voir servir à renforcer la structure culturelle de la société qu'il combat. Cette constatation ne vise pas la forme d'expression en elle-même qui conserve tout son pouvoir de libération individuelle. Les moyens de communication ne peuvent manquer d'exister en dehors du milieu culturel consacré par des siècles de servitude et de servilité. La volonté de se placer en dehors et non au-delà, de refuser la possibilité de consécration ou de reconnaissance dans le milieu social suffit pour indiquer une orientation nouvelle dans la manière de se comporter dans l'existence, de vivre et de penser poétiquement. Nous devons accepter volontairement et sans ce pathos mélodramatique qui dissimule un arrivisme dévorant qui ne trouve pas à se satisfaire, cette situation d'illégalité révolutionnaire dans laquelle la société enferme tous ceux qui n'acceptent pas de jouer le jeu du conformisme, de l'anticonformisme et du scandale.

La plus haute liberté d'expression et le plus haut degré de conscience artistique résident dans ce choix. La conscience de cette liberté se fait jour d'une manière progressive dans la conception tragique de l'existence qui a déterminé le sens et la nature de l'oeuvre et de la vie des "poètes maudits".

L'accomplissement de cette liberté ne peut consister que dans la prise de conscience de sa signification sociale et dans la nature des exigences éthiques qu'engendre pour l'individu la "fatalité du tragique" s'il accepte d'incarner cette volonté de "mal vivre". La critique de tous les modes de comportement qui trahissent une volonté d'intégration, une soif de confort intellectuel et matériel n'a cessé de commander toutes nos prises de position et le caractère particulier de nos exclusives contre ceux qui, dans le milieu intellectuel, défendent cette perversion.

Les "Cahiers de Front Noir" répondent à cette double nécessité d'éliminer les résidus artistiques qui, dans Front Noir, coexistaient avec les éléments d'une critique radicale de la place et de la fonction des intellectuels dans la société; et de prendre une distance définitive face aux idéologues du bien vivre et du vivre bien, profiteurs du siècle qui font de l'exploitation au jour le jour des oeuvres du passé et de leurs minuscules raisons de vivre la raison de la vie.

Dans une société où les capacités d'intégration d'un individu et sa volonté d'adapter sa vie aux exigences du confort matériel servent à mesurer le degré d'épanouissement de sa nature "humaine", la poésie, pour conserver ses virtualités subversives, doit s'identifier à un ascétisme révolutionnaire intransigeant et s'opposer aussi bien aux mystifications idéologiques du travail artistique et des "loisirs" qu'à celles du travail mécanique.

Les Cahiers de Front Noir.

septembre - novembre 1966.

TRAVAIL ET LOISIRS.

Tu travailleras à la sueur de ton front ! Cette malédiction, Adam la reçut de la bouche de Jéhova, et c'est bien ainsi qu'Adam Smith entend le travail; quant au "repos", il serait identique à la "liberté" et au "bonheur". C'est le moindre souci de Smith que, "dans son état normal de santé, de force, d'activité, d'habileté, de dextérité", l'individu ait également besoin d'une quantité normale de travail qui mette fin à son repos. Il est vrai que la mesure du travail semble venir de l'extérieur, dictée par les obstacles à surmonter en vue du but à atteindre. Il ne soupçonne pas non plus que le renversement de ces obstacles constitue en soi une affirmation de liberté, ni que les fins extérieures perdent leur apparence de nécessité naturelle, posées et imposées comme elles sont par l'individu lui-même; il ne voit aucunement la réalisation de soi, l'objectivation du sujet, donc sa liberté concrète, qui s'actualise précisément dans le travail. Sans doute, Smith a raison lorsqu'il dit que dans ses formes historiques : esclavage, corvée, salariat, le travail est toujours répulsif, qu'il apparaît toujours comme contrainte extérieure, et qu'en face de lui le non-travail est "liberté" et "bonheur". Cela est doublement vrai pour un travail plein de contradictions, un travail qui n'a pas encore su créer les conditions objectives et subjectives (qu'il a perdues en quittant l'état pastoral, etc.) qui le rendaient "attractif", propice à l'auto-réalisation de l'individu, ce qui ne signifie nullement qu'il ne serait qu'un "amusement" de grisettes, comme le conçoit naïvement Fourier. Les travaux vraiment libres, la composition musicale par exemple, c'est diablement sérieux, cela exige même l'effort le plus intense. Le travail de production matérielle ne peut revêtir ce caractère que 1° si son contenu social est assuré; 2° s'il prend une structure scientifique et devient en même temps du travail général; si, de force naturelle ayant subi un dressage déterminé, le labeur humain en fait le sujet du processus de la production, non plus sous un aspect brut et primitif, mais comme activité régulatrice des forces de la nature. D'ailleurs Adam Smith n'a en vue que les esclaves du capital; même l'ouvrier à demi-artiste du Moyen Age, par exemple, ne peut être rangé sous sa définition. Mais ce que nous voulons analyser ici en premier lieu, c'est non pas sa conception du travail ou ses idées philosophiques sur ce sujet, c'est leur côté économique. Considérer le travail simplement comme un sacrifice, donc comme source de valeur, comme prix payé par les choses et donnant du prix aux choses suivant qu'elles coûtent plus ou moins de travail, c'est s'en tenir à une définition purement négative. C'est pourquoi Senior, par exemple, a pu faire du capital, tout comme s'il s'agissait du travail, une source de production suu generis, une source de valeur, puisque le capitaliste lui aussi fait un sacrifice, le sacrifice de l' "abstinence", car, au lieu de consommer directement son produit, il s'enrichit. Une chose purement négative ne crée rien. Si, par exemple, le travail procurait du plaisir à l'ouvrier tout comme l' "abstinence" à l'avare de Senior, le produit ne perdrait rien de sa valeur. Seul le travail produit; lui seul est la substance des produits en tant que valeur.

.....En plus du sacrifice, il faut qu'il y ait autre chose. Ce que l'on nomme sacrifice du repos pourrait être appelé tout aussi bien sacrifice de la paresse, de la servitude, du malheur, autrement dit négation d'un état négatif. Adam Smith considère le travail du point de vue psychologique, en fonction du plaisir ou du déplaisir qu'il procure à l'individu. Mais, en plus d'être une fonction affective, l'activité du travail est encore autre

chose, en premier lieu par rapport à autrui, puisque le seul sacrifice de x, y, ou z ne servirait à rien. Il y faut, en outre, une certaine attitude personnelle vis-à-vis de l'objet qu'on façonne ainsi qu'envers ses propres facultés de travail. Le travail est une activité positive, créatrice. Bien entendu, la mesure du travail - le temps - ne dépend pas de sa productivité; sa mesure n'est rien d'autre qu'une unité dont les parties aliquotes expriment une certaine quantité.Economie de temps de travail signifie augmentation de loisirs pour le plein épanouissement de l'individu qui, puissance productive suprême, réagit d'autant plus sur la force productive du travail. Du point de vue du processus de la production immédiate, l'économie peut être considérée comme création de capital fixe, dont l'homme lui-même serait l'incarnation. Au demeurant, il tombe sous le sens que le temps de travail immédiat ne pourra pas toujours être opposé de manière abstraite au temps libre, comme c'est le cas dans le système économique bourgeois. Le travail ne peut pas devenir un jeu, comme le veut Fourier, qui eut le grand mérite d'avoir proclamé comme fin ultime le dépassement dans une forme supérieure, non point du mode de distribution, mais de production. Le temps libre - qui est à la fois loisir et activité supérieure - aura naturellement transformé son possesseur en un sujet différent, et c'est en tant que sujet nouveau qu'il entrera dans le processus de la production immédiate. Par rapport à l'homme en formation, ce processus est d'abord discipline, par rapport à l'homme formé, dont le cerveau est le réceptacle des connaissances socialement accumulées, il est exercice, science expérimentale, science matériellement créatrice et réalisatrice. Pour l'un et l'autre, il est en même temps effort, dans la mesure où, comme en agriculture, le travail exige la manipulation pratique et le libre mouvement.

K. MARX

LA LÉGENDE DE LÉNINE.

INTRODUCTION.

La légende de Lénine s'alimente au mythe de la Révolution d'Octobre, bond d'un pays économiquement arriéré, à peine débarrassé de ses entraves féodales, à une économie socialiste planifiée. La littérature la plus fantaisiste a contribué à accréditer cette monstruosité sociologique, un Etat ouvrier - dégénéré ou non - s'acheminant vers le socialisme en dépit ou en raison d'une économie capitaliste encore au stade de l'accumulation primitive. Ce que l'Etat centralisateur monarchique a mené à bien en Europe occidentale avec des moyens de coercition flétris par tous les socialistes utopiques, un parti d'Etat marxiste, prenant modèle sur le capitalisme le plus développé, l'a effectué en quelques années à l'admiration des théoriciens socialistes, greffant des éléments modernes sur une structure archaïque et combinant l'infinie variété des méthodes d'exploitation et d'organisation utilisés par ses rivaux. En fait, cette "économie de transition" à laquelle peu de théoriciens marxistes ont dénié le caractère "socialiste" avait pour but de créer un prolétariat industriel, d'industrialiser la Russie aux dépens de la paysannerie, d'organiser "à l'échelle nationale une exploitation systématique de la force vivante du travail suivant les méthodes évoquées par Marx à propos de l' "accumulation primitive", le machinisme et la grande industrie en tant que sources de la plus-value relative et de la plus-value absolue" (M.R.).

Rédigé en 1936, à une époque où la bureaucratie stalinienne ne faisait qu'affermir son pouvoir, le texte de Mattick, tout en faisant justice de la légende révolutionnaire forgée autour de Lénine et de son parti, permet de définir la nature du marxisme, idéologie mystificatrice du système d'oppression dit soviétique. Mais, paradoxalement, c'est dans cette valeur critique démystificatrice qu'apparaît la faiblesse du raisonnement de Mattick qui surestime l'importance de la politique de Lénine dans son pouvoir de décider du sort du mouvement ouvrier : "Lénine imposa, par la scission et l'intrigue, un cours néo-réformiste au mouvement ouvrier de l'Europe occidentale, un cours qui le conduisit à sa dislocation totale". Tout au plus pourrait-on admettre que l'influence du bolchévisme a rendu apparente et accéléré une décomposition virtuelle, indépendante de la politique bolchévik et liée aux conditions mêmes du développement du capitalisme occidental. De la même manière, en prêtant à Lénine et au parti bolchévik une influence négative par rapport au projet socialiste, Mattick sous-estime la puissance déterminante des conditions objectives sur la politique bolchévik tout en minimisant la nature et le rôle des soviets. Si la Russie à majorité paysanne n'était pas en mesure d'entreprendre l'édification d'une société socialiste, l'adaptation empirique à la situation restait la seule politique conséquente d'un parti de gouvernement. La "soif du pouvoir" de Lénine, sa fidélité ou son infidélité au marxisme révolutionnaire comme la forme du pouvoir d'Etat n'étaient pas en mesure d'imprimer une direction différente à une évolution sociale irrésistible. C'est la prise de possession des terres par les paysans qui a décidé du cours de la révolution. Faire grief à Lénine de ne pas s'y être opposé, à tout le moins de n'avoir pas résisté à cette pression, revient à lui faire reproche de ne pas s'être engagé dans la voie qu'empruntera Staline lors du "Grand tournant". On retrouve un paradoxe de même nature à propos du conflit Staline -Trotski. Prétendre que Staline a emprunté, sinon volé, son programme à l'opposition de gauche, ne revient-il pas à admettre que le trotskisme, le stalinisme et l'opposition de droite s'accordaient sur le problème central de la révolution. En fait, toute l'oligarchie "soviétique" était d'accord sur la nature du but, les divergences n'intervenant que sur les méthodes à em-

ployer pour assurer la croissance de l'accumulation primitive "socialiste". La critique de la politique suivie par le bolchévisme au nom d'une ligne révolutionnaire dont il se serait - consciemment ou non - écarté repose sur un non-sens. Les forces sociales en présence ont décidé du sort de la dualité de pouvoir entre le gouvernement provisoire kérenskien et les soviets, comme de celui entre ces mêmes soviets et le nouveau gouvernement provisoire dominé par les bolchéviks. La dualité de pouvoir s'est poursuivie au-delà d'Octobre sous cette forme modifiée avec les vicissitudes et le dénouement que l'on sait. Le problème demeure de comprendre le rôle qui pouvait échoir à un parti socialiste dans la révolution démocratique bourgeoise en Russie. En s'emparant du pouvoir, en domestiquant les soviets, organes spontanés de la volonté populaire, les bolchéviks s'engageaient à jouer celui tenu par la bourgeoisie en Occident et les discussions qui se sont déroulées dans le cadre du parti sur la "période transitoire" ne laisseront bientôt plus de doute sur la nature sociale de l'"Etat ouvrier". "L'accumulation aux mains de l'Etat de richesses matérielles provenant de sources situées en dehors de l'ensemble de l'économie étatisée" s'effectuera sur la base de l'expropriation de la paysannerie à l'aide de méthodes qui éclipsent les horreurs de l'accumulation primitive capitaliste. En raison de la structure agraire de l'économie russe, de la mentalité de la paysannerie comme des conditions naturelles et de la conjoncture politique mondiale, la "mobilisation de la force productive vivante" ne pouvait être menée à bien en Russie qu'à l'aide des moyens coercitifs et policiers hérités du tsarisme et adaptés aux méthodes d'exploitation les plus raffinées. La mystification fondamentale réside en ce que c'est un parti se réclamant de l'enseignement de Marx qui se livrera à cette entreprise de "militarisation du travail" naturalisant "socialistes" les catégories de l'économie bourgeoise et utilisant l'idéologie marxiste en vue de masquer des rapports de production capitalistes. Elle incarnera avec une logique inflexible la volonté de domination qui a jadis été celle de la bourgeoisie révolutionnaire, instituant un système d'exploitation destiné à lui assurer la mainmise sur l'appareil économique et politique. Comme la bourgeoisie a perverti la volonté d'émancipation de "ses" théoriciens à des fins égoïstes, la bureaucratie russe utilisera la pensée des socialistes pour justifier sa propre domination. Mais dans la mesure où l'œuvre des socialistes et l'enseignement marxien constituent le plus accablant témoignage contre l'exploitation de l'homme par l'homme et les mystifications idéologiques qui servent à dissimuler sa véritable nature, ils peuvent toujours fournir les éléments d'une critique radicale de la barbarie perpétrée en leur nom.

Les cahiers de Front Noir.

février 1967.

LA LEGENDE DE LENINE.

Plus jaune et plus fripée devient la peau de la momie de Lénine, plus grand le nombre de visiteurs à son mausolée, moins les gens s'intéressent au Lénine réel et à sa signification historique.

Le nombre de monuments élevés à sa mémoire, de films tournés dans lesquels il est la figure principale, de livres qui lui sont consacrés augmente sans cesse.

Et cependant l'insipidité des visages des Lénine en sucre d'orge n'est égalée que par l'obscurité et l'incrédibilité des récits à son propos. Bien que l'Institut Lénine à Moscou puisse éventuellement publier ses oeuvres complètes, elles n'ont plus aucune signification indépendante des légendes fantastiques forgées autour de son nom.

Quand les gens commencèrent à s'intéresser aux boutons de col de Lénine, ils cessèrent du même coup de s'occuper de ses idées. Chacun se crée ainsi son Lénine, sinon d'après sa propre image, du moins selon ses propres désirs.

Ce que la légende de Napoléon est à la France et celle de Frédéric le Grand à l'Allemagne, la légende de Lénine l'est à la nouvelle Russie. De même qu'autrefois certaines gens refusaient de croire à la mort de Napoléon et espéraient la résurrection de Frédéric, de même en Russie, il y a encore, de nos jours, des paysans pour qui le "Petit Père le Tsar" n'est pas mort mais continue à manifester son appétit insatiable, en exigeant un hommage toujours renouvelé. D'autres font brûler des lampes éternelles sous le portrait de Lénine : pour eux, c'est un saint, un rédempteur dont on implore l'aide. Des millions de gens contemplant ces millions d'icônes et voient en Lénine le Moïse, Saint Georges, Ulysse, Hercule, le Dieu ou le Diable de la Russie.

Le culte de Lénine est devenu une nouvelle religion qui fait plier le genou même aux communistes athées : elle rend la vie plus facile à tous les égards. Lénine leur apparaît comme le père de la République Soviétique, l'homme qui a rendu possible la victoire de la Révolution, le grand chef sans lequel eux-mêmes n'existeraient pas. Mais ce n'est pas seulement en Russie et dans la légende populaire, c'est également pour une grande partie de l'intelligentsia marxiste dans le monde entier, que la Révolution russe est devenue un événement mondial si étroitement lié au génie de Lénine que l'on a l'impression que sans lui, cette révolution et, partant, l'histoire mondiale, auraient pu prendre un cours essentiellement différent. Pourtant, une analyse réellement objective de la Révolution russe montrera d'emblée le caractère insoutenable d'une telle idée.

"L'affirmation que l'histoire est faite par les grands hommes est, du point de vue théorique, sans aucun fondement." Tels sont les termes dans lesquels Lénine lui-même juge la légende qui fait de lui le seul responsable du "succès" ou du "crime" de la Révolution russe.

A ses yeux, la guerre mondiale était le facteur déterminant à la fois en ce qui concerne la cause directe et le moment de l'explosion de la Révolution.

En fait, sans cette guerre, dit-il, "la révolution aurait sans doute été retardée pour plusieurs décades". L'idée que l'explosion et le cours de la Révolution russe dépendaient, dans une très large mesure, de Lénine, implique nécessairement une identification totale de la révolution avec la prise du pouvoir par les Bolchéviks. Trotski a souligné le fait que tout le mérite du succès du soulèvement d'Octobre appartient à Lénine. Contre l'opposition de presque tous ses camarades de Parti, il fut le seul à imposer la résolution en faveur de l'insurrection. Mais la prise du pouvoir par les Bolchéviks ne donna pas à la Révolution l'esprit de Lénine. Au contraire, Lénine s'était si complètement adapté aux nécessités de la Révolution que, pratiquement, il accomplit la tâche de la classe qu'il combattait ostensiblement.

Bien sûr, on affirme souvent qu'avec la prise du pouvoir d'Etat par les bolchéviks la révolution, démocratique bourgeoise au départ, devenait d'emblée une révolution socialiste - prolétarienne. Mais peut-on croire sérieusement qu'un simple acte politique est capable de remplacer tout un développement historique, que sept mois - de février à octobre - suffisaient à réaliser les conditions économiques d'une révolution socialiste dans un pays qui venait à peine de commencer à se débarrasser de ses entraves féodales et absolutistes, en vue de donner un champ plus libre aux forces du capitalisme moderne ?

Jusqu'à la Révolution, et dans une large mesure jusqu'aujourd'hui, la question agraire a toujours joué le rôle décisif dans le développement économique et social de la Russie. Avant la guerre, sur 174 millions d'habitants, 24 millions seulement vivaient dans les villes. Sur 1000 employés salariés, 719 travaillaient dans l'agriculture. En dépit de leur énorme importance économique, la plupart des paysans menaient encore une existence misérable. Cette situation déplorable était due à l'insuffisance du sol, l'Etat, la noblesse et les grands propriétaires fonciers maintenaient leurs privilèges avec une brutalité asiatique et une exploitation incroyable de la population.

Depuis l'abolition du servage (1861) la rareté des terres allouées aux masses paysannes restait la question autour de laquelle gravitaient tous les autres problèmes de politique intérieure en Russie. Elle était l'objet principal de toutes les tentatives de réforme, qui voyaient en elle la force motrice de la révolution qui approchait et qu'il fallait éviter. La politique financière du régime tsariste, avec ses levées sans cesse répétées d'impôts indirects, aggravait encore la situation des paysans. Les dépenses pour l'armée, la flotte et l'appareil d'Etat atteignaient des proportions gigantesques. La plus grande partie du budget national était utilisée à des fins improductives qui ruinaient totalement le fondement économique de l'agriculture.

Dès lors, "la Liberté et la Terre" devait être l'exigence révolutionnaire des paysans. Sous ce mot d'ordre se produisit une série de soulèvements paysans qui, prirent bientôt, dans la période de 1902 à 1906, une ampleur significative. Conjointement avec les grèves de masse des travailleurs, ils déclenchèrent une secousse si violente au cœur du tsarisme que cette période peut réellement être appelée la "répétition générale" de la Révolution de 1917. La meilleure illustration de la façon dont le tsarisme réagit à ces rébellions est la déclaration de Bogdanovitch, alors vice-gouverneur de Tambiovsk : "Peu d'arrestations. La plupart des insurgés ont été tués." Et l'un des officiers qui avaient pris part à la répression des insurrections écrivait : "Tout autour de nous, le sang coule; tout est en flammes; nous tirons, abattons, tuons."

C'est dans cette mer de sang et de feu que naquit la Révolution de 1917.

En dépit des défaites, la pression des paysans se faisait de plus en plus menaçante. Elle conduisit aux réformes de Stolypine, actes vides de sens, n'allant pas au-delà de promesses creuses qui, en réalité, ne firent pas avancer d'un pas la question agraire. Mais une fois le petit doigt lâché, c'est bientôt le bras tout entier qui sera l'enjeu.

L'aggravation de la situation des paysans pendant la guerre, la défaite des armées tsaristes sur le front, la révolte croissante des villes et la politique irraisonnée et chaotique du tsarisme menant à une impasse générale pour toutes les classes de la société, conduisirent à la Révolution de Février; en premier lieu, elle apporta une solution violente à la question agraire qui avait été la question brûlante durant le demi-siècle passé.

Cependant, le caractère politique de cette révolution n'était pas déterminé par le mouvement paysan, mais celui-ci donna à la révolution toute sa puissance. Dans les premières proclamations du comité exécutif central des conseils des ouvriers et des soldats de Pétersbourg, la question agraire n'était même pas mentionnée. Mais les paysans se signalèrent bientôt à l'attention du nou-

veau gouvernement. En Avril et Mai 1917, las d'attendre que ce dernier passe à l'action dans la question agraire, les masses paysannes déçues commencèrent à s'appropriier la terre. Les soldats du front, craignant de perdre leur propre part dans la nouvelle distribution, abandonnèrent les tranchées et se hâtèrent de retourner à leur village. Ils prirent leurs armes avec eux, n'offrant ainsi au nouveau gouvernement aucun moyen de les retenir. Tous ses appels au sentiment national, toutes ses proclamations sur le caractère sacré des intérêts de la Russie étaient sans effet face à la poussée des masses désireuses de satisfaire enfin leurs propres besoins économiques. Et ces besoins se résumaient en ceci : "la paix et la terre". On a relaté que les paysans que l'on suppliait de rester au front pour empêcher les Allemands d'occuper Moscou, restaient tout ahuris et répondaient aux émissaires du gouvernement : "Qu'est-ce que cela peut nous faire ? Nous appartenons au gouvernement de Tamboff."

Lénine et les bolchéviks n'ont pas inventé le slogan victorieux "la Terre aux paysans"; au contraire, ils ne firent qu'accepter la révolution paysanne qui se déroulait indépendamment d'eux. Profitant de l'attitude hésitante du gouvernement Kerensky qui espérait encore être capable de régler la question agraire par des discussions pacifiques, les bolchéviks gagnèrent la confiance des paysans, réussissant ainsi à chasser Kerensky et à prendre eux-mêmes le pouvoir. Mais cela ne leur était possible qu'en sanctionnant l'appropriation du sol par les paysans, qu'en devenant les agents de leur volonté, et ce ne fut que grâce à leur soutien que les Bolchéviks purent se maintenir au pouvoir.

Le slogan "la Terre aux paysans" n'a rien à voir avec les principes communistes. La division des grands domaines en un grand nombre de petites propriétés paysannes indépendantes était une mesure directement opposée au socialisme et ne pouvait se justifier qu'en raison de la nécessité tactique. Les changements subséquents dans la politique paysanne de Lénine et des Bolchéviks furent impuissants à imprimer une orientation différente aux inévitables conséquences de cette politique opportuniste au départ. En dépit d'une collectivisation limitée surtout à la sphère technique du processus de production, l'agriculture russe est, aujourd'hui encore, fondamentalement dominée par des intérêts et des mobiles économiques privés. Dans le domaine industriel, cette situation implique l'impossibilité d'aller au-delà d'une économie capitaliste d'Etat. Bien que ce capitalisme d'Etat vise à transformer complètement la population paysanne en salariés agricoles soumis à l'exploitation, ce but ne semble pas pouvoir être atteint en vue des nouveaux objectifs révolutionnaires qui pourraient découler d'une telle entreprise.

La collectivisation actuelle ne peut être considérée comme une réalisation du socialisme. Cela devient évident si l'on considère qu'un observateur de la scène russe tel que Maurice Hindus prévoit que "même si le régime soviétique s'effondre, l'agriculture russe demeurera collective et le contrôle en restera peut-être davantage dans les mains des paysans que dans celles du gouvernement". Cependant, même si la politique agricole bolchévique devait aboutir à la fin désirée, et si le capitalisme d'Etat s'étendait à toutes les branches de l'économie nationale, la situation des travailleurs resterait inchangée. Cet aboutissement ne saurait d'ailleurs être considéré en lui-même comme une transition vers le vrai socialisme : les éléments de la population privilégiés par le capitalisme d'Etat défendraient leurs privilèges contre tous les changements, tout comme le firent les propriétaires privés à l'époque de la Révolution de 1917.

Les travailleurs industriels ne formaient encore qu'une faible minorité de la population et étaient, par conséquent, incapables d'imprimer à la Révolution russe un caractère conforme à leurs propres besoins.

Les éléments bourgeois qui combattaient aussi le tsarisme reculèrent bientôt devant la nature de leur propre tâche. Ils ne pouvaient recourir à la solution révolutionnaire de la question agraire, car une expropriation générale du sol pouvait tout aussi facilement entraîner une expropriation générale de l'industrie.

Ni les paysans, ni les travailleurs ne les suivirent, et le sort de la bourgeoisie fut décidé par l'alliance temporaire entre ces deux groupes. Ce ne fut pas la bourgeoisie mais les travailleurs qui menèrent la Révolution bourgeoise à son terme. Le rôle des capitalistes fut assumé par l'appareil d'Etat bolchévik, d'après la devise léniniste : "Puisqu'il faut du capitalisme, allons-y". Certes, les travailleurs des villes avaient renversé le capitalisme, mais seulement pour faire de l'appareil du parti bolchévik leur nouveau maître. Dans les villes industrielles, le combat des travailleurs se poursuivait avec des revendications socialistes, apparemment indépendantes de la révolution paysanne en train de s'accomplir parallèlement, et cependant déterminées par celle-ci d'une manière décisive.

Dans la pratique, les exigences révolutionnaires initiales des travailleurs étaient impossibles à réaliser. Sans doute, les travailleurs étaient capables, avec l'aide des paysans, de conquérir le pouvoir d'Etat pour leur parti, mais ce nouvel Etat prit bientôt une attitude directement opposée aux intérêts des travailleurs. Cette opposition a pris aujourd'hui des formes qui permettent de parler d'un "tsarisme rouge" : suppression des grèves, déportations, exécutions en masse; mais on voit également surgir de nouvelles organisations illégales qui préparent une révolte communiste contre le pseudo-socialisme actuel.

La discussion qui a lieu actuellement sur l'extension de la démocratie en Russie, l'idée d'introduire une sorte de parlementarisme, la résolution, adoptée au dernier congrès des soviets, sur l'abolition de la dictature, tout cela est simplement une manoeuvre tactique en vue de compenser les récents actes de violence du gouvernement contre l'opposition. Ces promesses ne doivent pas être prises au sérieux, elles sont un résultat de la pratique léniniste qui a toujours été calculée de manière à jouer en même temps sur les deux tableaux dans l'intérêt de sa stabilité et de sa sécurité. Les zig-zags de la politique léniniste résultent de la nécessité de se conformer constamment aux changements des rapports de forces entre les classes en Russie, de manière que le gouvernement puisse toujours rester maître de la situation. Ainsi, on accepte aujourd'hui ce qui était rejeté la veille, et vice versa; l'absence de principes a été érigée en principe et le parti léniniste ne vise qu'à une chose, à savoir l'exercice du pouvoir d'Etat à tout prix.

Ce qui nous importe ici c'est de montrer que la Révolution russe ne dépendait pas de Lénine ou des Bolchéviks, mais que son élément décisif était la révolte paysanne. A cet effet, rappelons que Zinoviev, lorsqu'il se trouvait encore au pouvoir aux côtés de Lénine, déclarait au 11ème Congrès du Parti Bolchévik (mars-avril 1921) : "Ce ne fut pas la présence à nos côtés de l'avant-garde ouvrière, mais l'adhésion de l'armée à notre politique de paix, qui fut le facteur décisif de notre victoire. Mais l'armée était composée de paysans. Si nous n'avions pas été soutenus par les millions de soldats paysans, notre victoire sur la bourgeoisie aurait été hors de question." Profondément intéressés à la question de la terre, les paysans montraient peu d'intérêt pour les problèmes de gouvernement; c'est ce qui permit aux Bolchéviks de mener un combat victorieux pour la conquête du pouvoir. Les paysans acceptaient volontiers de laisser le Kremlin aux Bolchéviks, à condition toutefois qu'ils ne fussent pas entravés dans leur propre combat contre les grands propriétaires fonciers.

Mais même dans les villes, Lénine ne fut pas le facteur décisif dans les conflits entre le capital et le travail. Tout au contraire, il était invinciblement entraîné dans le sillage des travailleurs qui, dans leurs revendications et leurs mesures pratiques, allaient bien au-delà des Bolchéviks. Ce ne fut pas Lénine qui mena la révolution, mais la Révolution qui le mena. Alors que, jusqu'au moment du soulèvement d'Octobre, Lénine réduisait son ancien programme radical au contrôle de la production sans abolition générale de la propriété privée et souhaitait s'arrêter à la nationalisation des Banques et des

moyens de transport, les travailleurs ne tenaient plus aucun compte de ses vues et exproprièrent toutes les entreprises. Il est intéressant de rappeler que le premier décret du gouvernement Bolchévique était dirigé contre l'expropriation spontanée et illégale des usines par les conseils ouvriers. Mais ces soviets étaient alors plus forts que l'appareil du parti et ils obligèrent Lénine à publier le décret sur la nationalisation de toutes les entreprises industrielles. C'est seulement sous la pression des travailleurs que les Bolchéviques consentirent à ce changement dans leurs propres plans. Peu à peu, à mesure que le pouvoir d'Etat se renforçait, le pouvoir des Soviets s'affaiblit; si bien qu'aujourd'hui ils n'ont plus qu'un rôle décoratif.

Pendant les premières années de la Révolution, jusqu'à la proclamation de la Nouvelle Politique Economique (1921), il y eut réellement en Russie un certain nombre d'expériences dans le sens communiste. Toutefois, cela ne doit pas être mis au compte de Lénine, mais à celui de ces forces qui faisaient de lui un caméléon politique qui, à un moment, avait une couleur réactionnaire, à un autre une couleur révolutionnaire. De nouveaux soulèvements paysans contre les Bolchéviques amenèrent Lénine à une politique plus radicale, à un respect plus grand des intérêts des travailleurs et des paysans pauvres qui avaient été lésés dans la première distribution des terres. Mais cette politique fait faillite, car les paysans pauvres dont les intérêts sont ainsi favorisés, refusent de soutenir les Bolchéviques et Lénine "se tourne à nouveau vers les paysans moyens". En pareille situation, Lénine n'éprouve aucun scrupule à renforcer les éléments capitalistes privés et les alliés du début, devenus gênants, sont éliminés par les armes, comme ce fut le cas à Kronstadt.

Le pouvoir, rien que le pouvoir : c'est à cela que se réduit finalement toute la sagesse politique de Lénine. Le fait que les voies qui y mènent, les moyens de l'atteindre, déterminent à leur tour la façon dont ce pouvoir est appliqué ne le préoccupait pas beaucoup. Le socialisme était, pour lui, en dernier ressort, une sorte de capitalisme d'Etat d'après "le modèle du service postal allemand". Et il reprit à son compte ce capitalisme d'Etat, car, en fait, il n'y avait rien d'autre à reprendre. La question était simplement de savoir qui serait le bénéficiaire de ce capitalisme d'Etat, et sur ce point Lénine n'accorda la préséance à personne. C'est pourquoi G. B. Shaw, de retour de Russie, avait parfaitement raison quand, lors d'une conférence devant la Société Fabienne de Londres, il déclara que "le communisme russe n'est rien de plus que la mise en pratique du programme fabien que nous prêchons depuis 40 ans".

Personne cependant n'a encore soupçonné les Fabiens de représenter une force révolutionnaire mondiale. Or, Lénine est, naturellement, admiré comme révolutionnaire universel, bien que l'actuel gouvernement qui administre son "Etat" publie des démentis catégoriques, lorsque la presse se fait l'écho des toasts portés à la Révolution mondiale. La légende du rôle révolutionnaire de Lénine a pour origine sa ferme position internationale pendant la guerre mondiale. Il était alors tout à fait inconcevable pour Lénine qu'une Révolution en Russie n'aurait aucune répercussion et serait abandonnée à elle-même, et cela pour deux raisons : premièrement, cette idée était en contradiction avec la situation objective résultant de la guerre mondiale; et deuxièmement, il pensait que le assaut des nations impérialistes contre les Bolchéviques briserait les reins à la Révolution russe si le prolétariat de l'Europe occidentale ne venait pas à son aide. L'appel de Lénine à la révolution mondiale était essentiellement un appel pour le soutien et le maintien du pouvoir bolchévique, comme le prouve son inconsistance sur cette question : tout en lançant des appels à la révolution mondiale, il se fit en même temps le défenseur du "droit à l'autodétermination des peuples opprimés", pour leur libération nationale. Et ce double jeu découlait lui aussi du besoin jacobin des Bolchéviques de se maintenir au pouvoir.

Grâce à ces deux slogans, les forces d'intervention des pays capitalistes dans les affaires russes étaient affaiblies, car leur attention était ainsi

détournée sur leurs propres territoires et colonies. Cela signifiait un répit pour les Bolchéviks. Pour le faire durer le plus longtemps possible, Lénine constitua son Internationale. Celle-ci se donnait une double tâche : d'une part, subordonner les travailleurs d'Europe occidentale et d'Amérique à la volonté de Moscou; d'autre part, renforcer l'influence de Moscou sur les peuples d'Asie orientale. L'action dans l'arène internationale était modelée sur le cours de la Révolution russe. Le but était d'unir les intérêts des travailleurs et des paysans sur une échelle mondiale et de les placer sous le contrôle des Bolchéviks, au moyen de l'Internationale communiste. Ainsi, le soutien de l'Etat bolchévik en Russie serait au moins assuré et dans le cas d'une extension mondiale de la Révolution, la domination mondiale pourrait être conquise. Tandis que le premier objectif était atteint avec succès, le second se révélait irréalisable. La révolution mondiale ne réussit pas à s'étendre comme une imitation élargie de la révolution russe, et les limites nationales de la victoire en Russie faisaient nécessairement des Bolchéviks une force contre-révolutionnaire sur l'arène internationale. A partir de ce moment, l'appel à la "révolution mondiale" fit place à la "théorie du socialisme dans un seul pays". Il ne s'agit pas là d'une perversion du point de vue léniniste - comme Trotski, par exemple, l'affirme aujourd'hui - mais la conséquence directe de la politique pseudo-révolutionnaire suivie par Lénine.

A ce stade, il devint clair, même pour les Bolchéviks, que restreindre la Révolution à la Russie ferait de la Révolution russe elle-même un facteur par lequel la révolution mondiale serait entravée. Ainsi, par exemple, Eugène Varga écrivait dans son livre "Problèmes économiques de la dictature prolétarienne", publié par l'Internationale communiste (1921) : "Il y a danger que la Russie cesse d'être la force motrice de la révolution internationale ... Il y a en Russie des communistes fatigués d'attendre la révolution européenne et qui veulent tirer le meilleur parti de leur isolement national ... Avec une Russie qui considérerait la Révolution sociale dans les autres pays comme une affaire ne la concernant pas, les pays capitalistes pourraient vivre à coup sûr dans un voisinage pacifique. Je suis loin de croire que cette "mise en bouteille" de la Russie révolutionnaire serait susceptible d'arrêter le progrès de la révolution mondiale. Mais ce progrès serait ralenti". Et par suite de l'aggravation de la crise intérieure en Russie, tous les communistes, et Varga lui-même, devaient bientôt partager le sentiment dont Varga se plaint ici. En fait, même avant cette époque, dès 1920, Lénine et Trotski s'efforcèrent de freiner les forces révolutionnaires en Europe. La paix mondiale était nécessaire pour assurer la construction du capitalisme d'Etat en Russie sous les auspices des Bolchéviks.

Nul, parmi les Bolchéviks, ne souhaitait voir cette paix troublée par la guerre, ou par de nouvelles révolutions, car dans les deux cas, un pays comme la Russie était sûr d'y être entraîné.

C'est pourquoi Lénine imposa, par la scission et l'intrigue, un cours néo-réformiste au mouvement ouvrier de l'Europe occidentale, un cours qui le conduisit à sa dislocation totale. En fait, ce fut en termes sévères que Trotski, avec l'approbation de Lénine, jugea le soulèvement d'Allemagne centrale (1921) : "Nous devons dire sans détour aux ouvriers allemands que nous considérons cette philosophie de l'offensive comme le plus grand danger et, dans son application pratique, comme le plus grand crime politique." Et en 1923, dans une autre situation révolutionnaire, Trotski, toujours avec l'approbation de Lénine, déclara au correspondant du Manchester Guardian : "Nous sommes bien entendu intéressés à la victoire des classes laborieuses, mais ce n'est pas du tout notre intérêt que la révolution éclate dans une Europe meurtrie et épuisée et que le prolétariat reçoive des mains de la bourgeoisie rien que des ruines. Nous sommes intéressés au maintien de la paix." Et dix ans plus tard, quand Hitler prit le pouvoir, l'Internationale communiste ne leva pas le petit doigt pour l'en empêcher. Trotski n'est pas seulement dans l'erreur, mais fait preuve

d'un manque de mémoire - résultant sans doute de la perte de son uniforme - quand il caractérise aujourd'hui le refus de Staline d'aider les communistes allemands comme une trahison des principes du léninisme. Cette trahison fut constamment pratiquée par Lénine et Trotski lui-même. Mais selon la formule de Trotski, l'important ce n'est pas ce qu'on fait, mais qui le fait. Pour ce qui est de son attitude envers le fascisme allemand, Staline est, en réalité, le meilleur disciple de Lénine. Les Bolchéviks n'ont pas éprouvé davantage de gêne à nouer des alliances avec la Turquie et à prêter leur assistance politique et économique au gouvernement de ce pays au moment même où les mesures les plus rigoureuses y furent prises contre les communistes - mesures qui éclipsèrent fréquemment les actes de Hitler.

Si l'on considère que l'Internationale communiste, pour autant qu'elle continue à fonctionner, se trouve réduite au rôle d'agence pour le tourisme russe, si l'on considère l'effondrement, dans tous les pays, des mouvements communistes contrôlés par Moscou, la légende de Lénine, révolutionnaire mondial, s'en trouve suffisamment affaiblie pour que l'on puisse envisager sa disparition dans un avenir proche. Et naturellement, aujourd'hui même, les partisans de l'Internationale communiste n'opèrent plus avec la notion de révolution mondiale, mais parlent de la "Patrie des Travailleurs", d'où ils tirent leur enthousiasme aussi longtemps qu'ils ne sont pas obligés d'y vivre eux-mêmes.

Ceux qui continuent à encenser dans Lénine le révolutionnaire mondial par excellence sont, en réalité, excités surtout par les rêves politiques de domination mondiale que Lénine nourrit et qui se sont évanouis à la lumière du jour.

La contradiction entre la signification historique réelle de Lénine et celle qui lui est généralement attribuée est plus grande et en même temps moins discernable que dans le cas de n'importe quel autre personnage ayant influencé l'histoire moderne. Nous avons montré qu'on ne peut pas lui attribuer les succès de la Révolution russe, pas plus qu'on ne peut attribuer à sa théorie et à son action, comme on le fait si souvent, une portée révolutionnaire mondiale. Contrairement à la légende, Lénine n'a pas enrichi ou complété le marxisme. Dans l'ouvrage de Thomas B. Brameld intitulé "Analyse philosophique du communisme" (A philosophical approach to communism), récemment publié par l'Université de Chicago, le communisme est encore défini comme "une synthèse des doctrines de Marx, Engels et Lénine". Ce n'est pas seulement dans ce livre, mais d'une manière générale, et tout spécialement dans la presse du parti communiste, que l'on place ainsi Lénine aux côtés de Marx et d'Engels. Staline a défini le léninisme comme le "marxisme à l'époque de l'impérialisme". Cette appréciation provient d'une surestimation injustifiée de Lénine. Lénine n'a pas ajouté au marxisme un seul élément qui puisse être considéré comme nouveau et original. Les conceptions philosophiques de Lénine se réduisent au matérialisme dialectique développé par Marx, Engels et Plékhanov. C'est à lui qu'il se réfère pour tous les problèmes importants : c'est son critère en toute chose et la suprême instance. Dans son principal ouvrage philosophique, "Matérialisme et Empirio-criticisme", il ne fait que répéter Engels en ramenant les oppositions des différents courants philosophiques à une seule grande contradiction : Matérialisme - Idéisme. Alors que pour le matérialisme la Nature prime l'Esprit, l'idéisme adopte la position contraire. La formule est vieille et Lénine ne fait que l'illustrer au moyen de matériaux supplémentaires tirés des divers domaines de la connaissance. Il n'y a là aucun enrichissement essentiel de la dialectique marxiste de la part de Lénine et, dans le domaine philosophique, il est impossible de parler d'école léniniste.

Dans le domaine de la théorie économique également, aucune originalité ne peut être attribuée à Lénine. Les écrits économiques de Lénine sont plus marxistes que ceux d'aucun de ses contemporains, mais ils ne sont que des applications brillantes des doctrines économiques déjà existantes associées au marxisme. Lénine n'avait nullement la prétention d'être un théoricien original dans le

domaine économique; pour lui, Marx avait déjà dit tout ce qui était essentiel dans ce domaine. Comme il était absolument impossible d'aller au-delà de Marx, il ne voulait pas faire autre chose que prouver que les postulats marxistes étaient en accord avec le développement réel. Son principal ouvrage économique, "Le développement du capitalisme en Russie", est à cet égard un témoignage éloquent. Lénine n'aspirait qu'à être un disciple de Marx, malgré la légende qui parle d'une théorie du "léninisme".

Lénine voulait, avant tout, être un politicien pratique. Ses ouvrages théoriques sont presque exclusivement de nature polémique. Ils combattent les théoriciens et autres, ennemis du marxisme, que Lénine identifie à ses propres aspirations politiques et à celles des Bolchéviks en général. Or, pour le marxisme, c'est la pratique qui décide de la vérité d'une théorie. En tant que militant soucieux de réaliser les doctrines de Marx, Lénine a peut-être réellement rendu au marxisme un énorme service. Cependant, pour le marxisme, toute pratique est sociale et ne peut être modifiée et influencée par des individus que dans une mesure très limitée, jamais de façon décisive. Lénine recherchait constamment l'union de la théorie et de la pratique, du but final et des questions concrètes du moment, et c'est là un fait qui mérite d'être salué comme une grande réalisation. Mais le succès peut seul servir de critère pour cette réalisation et, comme nous l'avons déjà dit, ce succès fut refusé à Lénine. Non seulement son action se montra impuissante à faire progresser le mouvement révolutionnaire mondial, mais elle ne réussit pas non plus à jeter les bases d'une société vraiment socialiste en Russie.

Le succès (tel qu'il s'est présenté) ne le rapprochait pas de son but; au contraire, il repoussait ce but dans un avenir plus lointain.

La situation réelle en Russie et la situation actuelle des travailleurs dans le monde devrait être une preuve suffisante, pour tout observateur communiste, que la présente politique "léniniste" est exactement le contraire de celle qui s'exprime dans sa phraséologie.

Et à la longue, cette situation détruira à coup sûr la légende de Lénine et son caractère artificiel, si bien que c'est l'histoire elle-même qui se chargera d'assigner à Lénine la place qui lui revient dans l'histoire.

Paul Mattick.

New-York - mai 1937.

Traduit par S. R. de "The Human Society".

EN MARGE D'UNE LEGENDE.

Les générations futures trouveront étrange au-delà de toute mesure les problèmes que se sont posés, au nom de Marx, les témoins du bolchévisme. 1936, c'est l'époque des procès de Moscou. Autour du mythe central de Lénine et de son parti confondus dans la même infaillibilité et intransigeance révolutionnaires, les épigones se livrent une lutte acharnée pour la maîtrise du pouvoir d'Etat "soviétique" et la domination de l'appareil communiste international. Staline triomphe et impose son autorité par l'extermination physique des opposants tandis que Trotski accrédite sa version du "Grand Octobre", apportant ainsi son soutien indirect au mythe dominant de la bureaucratie. Tout le mouvement ouvrier organisé est déchiré par cette lutte manichéenne qui a pour but apparent la sauvegarde de l'orthodoxie marxiste-léniniste et pour objet réel la direction du mouvement ouvrier international. Mais avant que le débat sur le contenu du socialisme et la gestion ouvrière soit subordonné au problème de la nature de la direction bureaucratique à imposer au prolétariat, il a fallu que Lénine, Trotski et Staline, unis dans la défense de l'appareil d'Etat "soviétique", éliminent de la scène historique l'unique intéressé à cette transformation révolutionnaire qu'ils entendaient mener à bien. L'auto-émancipation de la classe ouvrière est devenue l'affaire exclusive de l'intelligentsia radicale. De ce point de vue, les formes de domination perfectionnées par Staline restent fidèles à la logique autoritaire du bolchévisme et la conception trotskiste de l'organisation révolutionnaire ne diffère en rien de fondamental du schéma traditionnel. Pour résoudre la crise sociale de l'humanité, il suffit de créer, à partir des modèles déjà existants, un parti de révolutionnaires professionnels muni d'un programme et de mots d'ordre adaptés aux conditions objectives de la lutte de classe et décidé à s'emparer du pouvoir au moment propice. Du radicalisme et de la volonté de cette avant-garde de la révolution mondiale dépend la solution positive des contradictions du capitalisme. Extrême-gauche des bureaucraties "ouvrières", du point de vue de la classe ouvrière peu différenciée de ces dernières, le trotskisme, bureaucratisme mitigé, devait rester sans aucun pouvoir organisationnel et pratique. Mais sur le plan idéologique, il possède l'incontestable mérite pour la bureaucratie étatique de cristalliser tout mécontentement sur des formes d'opposition intermédiaires et d'empêcher ainsi une prise de conscience révolutionnaire des masses. Le trotskisme conserve en commun avec le stalinisme le mythe du "droit d'aînesse du parti" (Trotski), et "l'identification mystique du développement de l'économie capitaliste avec la révolution sociale de la classe ouvrière" (Karl Korsch). Cette identité explique la capitulation successive de toutes les oppositions trotskistes devant l'oeuvre "objectivement révolutionnaire" de Staline. Elle explique également l'exceptionnelle "vitalité" du trotskisme que la bureaucratie peut demain considérer comme un moindre mal pour conserver l'essentiel de ses privilèges. C'est ainsi que les erreurs et l'ambiguïté du trotskisme ont pu servir à la consolidation du régime stalinien et à la justification de ses crimes (1).

Le prestige d'une pensée remise en lumière par la destalinisation au sommet et le retour à Lénine, la vénération intéressée dont l'intelligentsia destalinisée entoure le fondateur de l'armée rouge, la réhabilitation de la "vieille garde" dirigeante victime de la terreur stalinienne, tout concourt à fortifier le mythe de l'élite bolchévique créatrice du grand Octobre et à rejeter dans l'ombre les véritables créateurs des Soviets, les ouvriers, les paysans et les soldats victimes de la dictature de fer instaurée par Lénine, Trotski et la vieille garde bien avant l'avènement de Staline; l'opposition politique de Trotski à ce dernier dissimule leur identité de vue sur les questions sociales fondamentales et la résistance acharnée que la masse des travailleurs et des paysans a opposée au droit d'aînesse du parti bolchévik. Ce mouvement, qui devait

culminer à Kronstadt, suffit à ruiner l'argument spécieux selon lequel les conditions objectives de l'époque ne permettraient pas aux révolutionnaires d'envisager d'autre solution que le ralliement au parti.

Le mérite d'avoir maintenue vivante la tradition révolutionnaire de l'auto-émancipation de la classe ouvrière revient à des petits groupes de penseurs et de militants qui se réclamaient généralement du communisme et du socialisme de conseils. "Notre opposition et notre critique", écrivait Anton Pannekoek, l'un des plus illustres représentants de cette tendance, "remontaient déjà aux premières années de la Révolution russe et étaient dirigées contre Lénine et suscitées par son tournant vers l'opportunisme politique. Ainsi nous restâmes hors des voies du trotskisme; nous ne fûmes jamais sous son influence; nous considérâmes Trotski comme le plus habile porte-parole du bolchévisme qui aurait dû être le successeur de Lénine." En effet, quelle est la signification des concepts marxistes de dictature du prolétariat et de révolution prolétarienne appliqués à un pays économiquement arriéré et dont la population était en majorité paysanne ? C'est à cette question fondamentale que le texte de Mattick tente de répondre tout en ramenant à sa juste mesure historique la pensée et l'action de Lénine et de ses disciples. Le mépris des bolchéviks pour les principes ne s'arrête pas devant la pensée de Marx, mais c'est au contraire du mépris de cette pensée que s'est nourri l'empirisme politique du "parti de la révolution mondiale". De ce point de vue également, rien ne distingue les persécutés des persécuteurs sinon leur situation respective au sein de l'appareil chargé d'encadrer la classe ouvrière et de la transformer en masse de manœuvre d'un parti militarisé et dévoué à ses chefs martyrs ou tout-puissants.

Ce n'est qu'avec la perte de son uniforme que Trotski nuancera quelque peu ses positions pour bénéficier de l'appui d'une intelligentsia radicale désireuse de conserver à l'intérieur du cadre bourgeois "occidental" sa liberté de manœuvre menacée par le stalinisme. Il n'est pas aujourd'hui jusqu'aux anarchistes qui ne rendent hommage à l'accent de certaines déclarations de celui qui ne voyait de remède à la "crise historique de l'humanité" que dans un changement de la "direction révolutionnaire". Dans le domaine littéraire et artistique, la pensée de Trotski aurait échappé à l'étroitesse du jacobinisme léninien qui domine son œuvre politique. "Si, pour le développement des forces productives matérielles, la révolution est tenue d'ériger un système socialiste de plan centralisé, pour la création intellectuelle, elle doit dès le début même établir et assurer un régime anarchiste de liberté individuelle." (Pour un art révolutionnaire indépendant - A. Breton - L. Trotski). C'est dans de telles platitudes pseudo-dialectiques que se trouveraient les germes de la pensée libertaire de Trotski. Mais que signifie en réalité cette curieuse opposition que les co-rédacteurs établissent entre ce "système socialiste de plan centralisé" et le "régime anarchiste de liberté individuelle" ? Le système socialiste de production est donc régi par un plan autoritaire puisque Trotski l'oppose au régime anarchiste qui doit régner dans la création intellectuelle. Soucieux de se concilier les intellectuels hostiles à Staline, mais désireux de rester fidèle à son passé, le théoricien de la "militarisation du travail" se voit contraint de rejeter l'idée marxienne de la corrélation entre la production matérielle et la production spirituelle. En bas, une production régie avec la poigne de fer tant vantée par Trotski, en haut, pour les élites intellectuelles, en échange de leurs services, les cent fleurs. Pour le développement des forces productives matérielles, c'est-à-dire plus précisément pour les producteurs, pour les prolétaires, un plan centralisé, la contrainte sur le modèle léninien; pour la création intellectuelle, la liberté. Dictature dans un domaine, anarchie dans l'autre. Ce n'est donc pas au niveau de la production - et du producteur - que la révolution doit accomplir sa promesse d'émancipation humaine, mais en faveur des intellectuels. Le but immédiat du socialisme n'est pas de surmonter l'antagonisme entre le travail intellectuel et le travail manuel - tare des tares de la société capitaliste - par l'émancipation du producteur, ni l'organisation de la production par les producteurs eux-mêmes;

il consiste à soumettre toute la production matérielle, donc les prolétaires, au plan centralisé élaboré par la révolution, digne euphémisme pour masquer l'autorité absolue exercée par un commissaire à la "poigne de fer". Car si "l'anarchie" s'établit dans la production, si la liberté accompagne l'épanouissement des forces productives matérielles ou spirituelles, quelle fonction échoit au parti - bolchévique ou non - ? D'où la nécessité de conserver une autorité pour maintenir l'ordre, quitte à produire vingt ans plus tard de vibrants manifestes sur la liberté d'expression. Le seul problème pour nous consiste à comprendre le sens et la nature du "système socialiste de plan centralisé" installé par Lénine et Trotski sur les ruines de la démocratie soviétique. Quant à la liberté, en dépit des décrets et des parodies jacobines, elle naîtra du rapport de puissance qui s'établira au moment de la révolution dans les rapports de production. Elle imprènera la nature de tous les rapports sociaux, tant il est vrai qu'il ne peut exister de contrainte dans un domaine et d'anarchie dans l'autre, la sphère de la production matérielle réagissant sur la sphère de la production intellectuelle et vice-versa. Les sophismes de Trotski suffisent pour nous persuader que c'est en nous-mêmes que nous devons chercher le salut. La galerie des sauveurs suprêmes n'est là que pour nous faire oublier l'essentiel : le blanquisme, comme l'affirmait naïvement un auteur surréaliste, est le style propre d'une démarche intérieure. La vérité est une et indivisible; qui croit la posséder se doit de l'imposer à tous et par tous les moyens, et les discussions académiques sur la liberté d'expression dans la société post-révolutionnaire ne sont que des subterfuges dont se sert l'intelligentsia progressiste pour donner le change sur son embourgeoisement et son opportunisme sans limite (2), qui s'accommode toujours avantageusement de la militarisation du travail pour le prolétariat.

Le manifeste de Breton et de Trotski permet de définir avec clarté les raisons profondes de l'alliance de l'intelligentsia politicienne avec l'intelligentsia littéraire et l'appui réciproque et désintéressé qu'elles se prêtent pour s'assurer une fonction privilégiée, détachée des nécessités de la production qu'elles entendent planifier selon leurs besoins personnels. C'est dans cette catégorie d'écrits politico-littéraires qu'il faut rechercher la nature de cette unification de la ligne politique (philosophique) et de la ligne artistique menée à bien par le surréalisme. La soumission de la caste des lettrés aux impératifs publicitaires modernes apparaît alors non comme une déviation ou une dégénérescence, mais comme le produit naturel d'une évolution, une adaptation à sa "mission historique", c'est-à-dire le plein emploi de ses capacités dans le cadre de la fonction sociale que la bourgeoisie ou la bureaucratie assigne aux marchands de phrases et de couleurs dans l'industrie de la pensée. Cette fonction et les privilèges qui s'y rattachent sont demeurés identiques dans tous les systèmes d'exploitation et c'est à tort que nous avons cru devoir interpréter comme un caractère propre à notre époque ce qui constitue la spécificité de l'art de vendre sa pensée.

L'étendue et non la qualité du phénomène est en cause. Depuis que la mode politique est au marxisme - "ouvert", chinois ou destalinisé - et la mode artistique au surréalisme - dégénéré, orthodoxe ou dépassé -, la clientèle militante des bureaucraties ouvrières et des chapelles artistiques ou anti-artistiques s'est augmentée de l'afflux de cette manière de sympathisants, toujours prêts à participer - par délégation de leur signature - à une vie intellectuelle qu'ils sont incapables d'appréhender par eux-mêmes et dans leur vie. Les privilèges de la culture ont façonné d'une façon uniforme la mentalité d'une caste inamovible et quasi héréditaire de lettrés qu'aucune transformation dans la société ne peut affecter au point de remettre en cause ses privilèges. Et Proudhon pouvait s'écrier : "Montrez-moi quelque part des consciences plus vénales, des esprits plus indifférents, des âmes plus pourries que dans la caste des lettrés". L'actualité de ces invectives suffit à nous convaincre d'une remarquable continuité dans l'infamie; et la dissociation que Trotski et Breton ont introduit dans la

révolutionnaire ? C'est la seule question que toute leur subtilité dialectique laissera à jamais sans réponse.

2) - Citons cet échantillon de l'activité politique du progressiste moderne à propos de la répression à Saint-Domingue : " ... le Comité France - République Dominicaine, dans un communiqué signé notamment par André Breton, J.-P. Sartre, Simone de Beauvoir, Claude Bourdet, Alain Resnais, Agnès Varda, M.-P. Fouchet, demande "le retrait immédiat des forces étrangères" et "l'application de la Constitution de 1963". (Le Monde)

=====

S U R V I E D E G E O R G L U K A C S .

=====

Budapest, 10 avril. - L'académicien Georg Lukacs, exilé en Roumanie en même temps que M. Imre Nagy, a regagné la Hongrie, annonce Radio-Budapest.

(Journaux du 11 avril 1957).

Indestructible, Georg Kukacs survit à toutes les terreurs staliniennes. Alors que d'autres intellectuels et politiciens hongrois aux gages de la nouvelle classe dominante ont payé de leur vie ou de leur liberté une faible tentative de se soustraire au diktat de Moscou - le voici de nouveau rendu à son métier de philosophe "marxiste" au service du Parti-Moloch.

L'auteur de Geschichte und Klassenbewusstsein ajoute une nouvelle palinodie à une carrière littéraire toute de reniements et de rétractations. Ce livre fournit la double clef de la pensée et du chemin politique de son auteur. Il explique par surcroît le mystère de la survie de Lukacs au-delà des enfers staliniens.

Ce mystère se dissipe en effet si l'on considère que Lukacs, fidèle à la mythologie de l'Organisation et du Parti élaborée par lui dans les années 20, s'est toujours trouvé en posture de gémissement devant ses maîtres, et quels qu'ils fussent. C'est en rampant qu'il a écrit les nombreux ouvrages de critique littéraire et philosophique dans lesquels il s'est fait le détracteur systématique de tout ce qui ne pouvait s'agglutiner à sa théodicée du Parti, à son évangile du "Grand Octobre".

Son nom reste ainsi indissolublement attaché à l'histoire de l'Inquisition rouge qui lui doit la justification morale de ses oeuvres sanguinaires. Cette justification, Lukacs l'a habilement présentée dans un patois hégélien et pseudo-marxiste qui rend méconnaissables et les liens d'affinité et les points de séparation, que l'on peut à bon droit constater entre Marx et Hegel : Marx aurait, suivant Lukacs, emprunté à Hegel deux "catégories" fondamentales pour les incorporer à sa propre théorie de l'histoire : la "totalité" et la "médiation".

De la "totalité de l'histoire" Lukacs fait un absolu métaphysique qu'il érige en "cause réelle et dernière" des faits historiques. De la "médiation", il fait un instrument "organisationnel" pour passer de l'immédiateté à la totalité historique. C'est dans cet argot (Diebessprache, L. Rudas dixit, dès 1924, à propos du style lukacsien...) que l'auteur de "Histoire et Conscience de classe" formule sa dialectique monstrueuse du communisme et de la révolution, dont il attribue la paternité à Marx, et dont Lénine (Staline restant encore à découvrir...) aurait tiré les conséquences politiques adéquates, alors que Rosa Luxembourg, par exemple, n'aurait pas été capable de comprendre la signification

véritable de l'action et du rôle du parti bolchévik. +

Car la conception du Parti, aux dires de Lukacs, est la "question spirituelle suprême" de la révolution. Il en est de même du problème de la discipline. Le parti, médiateur entre la singularité et la totalité, entre l'homme et l'histoire, doit être séparé "organisationnellement" de la masse, "afin que le prolétariat puisse contempler directement sa propre conscience de classe comme une figure historique" (p. 329).

Le Parti-Moloch, véhicule et incarnation de la conscience du prolétariat, se doit d'intenter un procès idéologique à tous ceux qui osent s'écarter de la "lignè", décrétée "marxiste" par l'organisation détentrice de la vérité révélée. L'instructeur de ce procès, ce sera Lukacs. A Rosa Luxembourg, il fait la leçon post mortem, l'accusant d'avoir surestimé le "caractère organique du développement historique", autrement dit d'avoir manqué d'esprit "dialectique" dans son appréciation du rôle du Parti dans la révolution, et de la liberté de la critique de ceux qui pensent autrement que ... l'Etat.

Cet Etat n'est pas un Etat comme les autres, pas plus que le parti communiste de Lénine (plus tard de Staline) n'est un parti ordinaire, comparable aux partis bourgeois. L'Etat, c'est l'Etat du Parti, le Parti étant "la volonté totale consciente". Se soumettre consciemment à cette volonté totale, c'est être libre. Cette soumission doit aller sans restriction, c'est la "personnalité totale" qui s'affirme ainsi dans l'obéissance à l'Etat et au Parti. Mais écoutons le sermon du Grand Prêtre de la Dialectique disciplinée :

"... La discipline du parti communiste, l'immersion de la personnalité totale de chaque membre dans la pratique du mouvement (est) la seule voie possible vers la réalisation de la vraie liberté. Cela ne vaut pas seulement pour l'ensemble (...), mais aussi pour l'individu considéré comme tel, pour chaque membre du Parti, qui ne peut aller vers la réalisation de la liberté pour lui-même qu'en prenant ce chemin" (p. 322).

Voilà bien le secret de la survie de Lukacs entièrement révélé. En 1922, il pouvait encore protester de sa bonne volonté en opposant sa théologie de la discipline à ceux qui auraient vu là une exhortation au Kadavergehorsam, à l'obéissance du cadavre due au Parti-Etat. Mais l'histoire du Parti et la biographie de Lukacs nous ont appris qu'il s'agissait bel et bien, alors comme maintenant, de s'abandonner perinde ac cadaver au Grand Tout du Parti, de l'Organisation et de la discipline.

Ainsi, au fétichisme de la Marchandise et de l'Argent, analysé et dénoncé par Marx dans les premières pages du Capital, Lukacs a substitué, tout en reprenant à son compte l'idée marxienne de la réification (Verdinglichung) et de l'aliénation (Entfremdung), les idoles du Parti et du Chef charismatique, le mythe de l'Unité préétablie du prolétariat et de l'Appareil. Du matérialisme historique, érigé en dialectique objective de l'histoire, il a fait la religion de l'Etat communiste, dont il a codifié les commandements dans tous les domaines de l'activité intellectuelle, fournissant ainsi aux directeurs et managers de la Pensée officielle leurs critères et leurs normes de censure et de "liquidation"; cela lui a valu, de la part de l'Organisation, l'extraordinaire faveur de n'être ni censuré ni "liquidé". Nul auteur stipendié du régime soviétique n'a fait autant que lui - dans la sphère de la critique littéraire et philosophique - pour raffermir les assises idéologiques du Système. Nourri de culture "bourgeoise" jusqu'aux dernières fibres, mais forcé de renier son passé, mystificateur mystifié, Lukacs a fourni à la nouvelle classe dominante une doctrine frelatée, inauthentique, où l'on sent comme une nostalgie des valeurs trahies.

Dans les amales du totalitarisme stalinien, Georg Lukacs figurera à la

fois comme le dialecticien de l'Inquisition rouge et comme le modèle de la vertu d'obéissance au Parti-Moloch. Toute son œuvre sera un jour comprise comme la plus monstrueuse entreprise de délation intellectuelle, comme une prétentieuse mystification littéraire au profit d'une nouvelle classe de maîtres, d'exploiteurs et d'usurpateurs qui ont su récompenser les services rendus par leur philosophe à la cause commune du Capital d'Etat et du Parti. En le laissant vivre, ils savent que Lukacs continuera à écrire, et que chaque trait de sa plume sera explicitement ou implicitement consacré à la gloire du "Grand Octobre" et de l'épuration permanente, pour le plus grand bien du capitalisme d'Etat et de ses maîtres.

+ Voici, transposés à grand peine en français, quelques échantillons de l'argot lukacsien que d'aucuns, obnubilés par de fausses prouesses verbales, considèrent comme la fleur du style allemand :

"Il est de l'essence de la méthode dialectique que les faux concepts -faux dans leur abstraite unilatéralité- parviennent à s'y annuler". (Geschichte und Klassenbewusstsein, p. 11)

"Ce n'est que lorsque la prise de conscience signifie le pas décisif que le processus historique doit faire vers son propre but, formé par la volonté humaine, mais indépendant de l'arbitraire humain, non inventé par l'esprit humain; c'est seulement lorsque la fonction historique de la théorie consiste à rendre ce cas pratiquement possible; c'est seulement lorsqu'une situation historique s'offre dans laquelle la juste connaissance de la société est, pour une classe, la condition immédiate de son affirmation de soi dans la lutte; c'est seulement lorsque, pour cette classe, la connaissance de soi signifie en même temps une juste compréhension de la société toute entière; lorsque par conséquent, pour une telle compréhension, cette classe est à la fois sujet et objet de la compréhension et que, de cette manière, la théorie intervient immédiatement et adéquatement dans le processus révolutionnaire de la société : c'est alors que l'unité de la théorie et de la praxis, condition de la fonction révolutionnaire de la théorie, devient possible." (p. 15).

Ce charabia "philosophique", piètre parodie de la logomachie hégélienne, dissimule cependant une "vérité" qui ne sera révélée que plus loin :

"Le postulat possède ici, également, une réalité. Autrement dit, l'état du processus historique, qui confère à la conscience de classe du prolétariat un caractère de revendication, un caractère "latent et théorique", doit prendre la forme de la réalité adéquate et intervenir comme telle dans la totalité du processus. Cette forme (Gestalt) de la conscience de classe prolétarienne, c'est le Parti." (p. 53).

Extrait de "Le Contrat Social"

mai 1957.

PORTRAIT D'UN FONCTIONNAIRE DE LA LIBERTE.

Théoricien attitré du parti totalitaire dont il a été le précieux auxiliaire dans son entreprise de délation intellectuelle et d'extermination physique, Georg Lukacs compte toujours parmi les représentants marquants de la bureaucratie d'Etat post-stalinienne. Ce court portrait permet de situer la carrière intellectuelle du prétendu penseur "maudit" du marxisme. Loin de renouveler le marxisme, Histoire et conscience de classe contient la première formulation d'une théodicée de l'Etat et du parti prolétarien qui pourra servir, avec les retouches d'usage, à toutes les inquisitions d'Etat. Epurée de ses inconséquences et de ses déviations idéalistes, la théorie de l'organisation médiatrice est devenue le credo politique de toutes les élites dirigeantes détentrices de la conscience socialiste en vertu des privilèges que leur confère la mainmise sur un parti de fonctionnaires et de militants religieusement dévoués. Aussi la destalinisation n'a-t-elle pas démis Lukacs de sa fonction de penseur officiel d'une "organisation médiatrice" qui, en Russie comme en Chine, continue à "faire l'histoire" au même titre que les élites politiciennes du monde libre. L'inébranlable faveur dont jouit le grand prêtre de l'Inquisition rouge ne se limite d'ailleurs pas à ses disciples ès-infamie et aux officiants de moindre envergure. Ce sont tous les groupes désireux de construire l'organisation médiatrice qui saluent dans la virtuosité dialectique de Lukacs à faire passer le vrai pour le faux et le faux pour le vrai l'incomparable justification de leur vocation d'élite dirigeante. Que Goldman, qui s'est fait un métier de traduire les révélations de l'oracle, n'ait pas craint de comparer cette livrée sanglante à Karl Kraus peut permettre de mesurer la valeur que le monde de l'intelligence accorde aux "critères terrestres de la morale et de la raison". Dans l'optimisme de commande qui suivit la Libération, Goldman, fidèle en cela à Lukacs plutôt qu'à Kraus, n'a pas voulu apporter de fausse note : "Karl Kraus était au fond un réactionnaire ... mais un grand réactionnaire". Fondée sur le pessimisme, sa position "était fausse". "Aujourd'hui, après la défaite des fascismes, tous les hommes de bonne volonté savent que l'avenir est possible et qu'il sera réalisé même si le chemin qui y mène est dur et difficile". Puisque pour la sottise grandiloquente de Goldman c'est le peuple "toujours généreux" qui peut, en dernière instance, rendre au réactionnaire Karl Kraus sa véritable place, souhaitons que sa générosité sache juger à sa juste mesure l'auteur de ce parallèle étonnant : "Autant le dire de suite : avec Georg Lukacs, Karl Kraus nous semble la figure la plus importante de la vie spirituelle de langue allemande au cours de ces soixante dernières années." Autant le dire de suite, cette "mise au premier plan de deux noms" dont l'un représente un rare exemple de perversion intellectuelle et morale et de servilité sans défaillance et l'autre un rare exemple d'incoercible révolte, participe de la confusion mentale pure et simple. Le "grand polémiste" Karl Kraus n'a pas eu besoin de connaître Lukacs pour comprendre le rôle des "fonctionnaires de la liberté" et des prétendus "dialecticiens matérialistes" dont "les jeux emuient la nature" et dont "le jargon est, certes, incompréhensible au prolétariat, mais, aussi, dangereux", mais il est hors de doute qu'il lui aurait accordé une place d'honneur parmi ces nouveaux techniciens de la journalle et de la phrase; et l'on peut penser que sa générosité n'aurait pas été moindre pour ceux qui s'imaginent lui faire honneur en le mettant sur le même plan que ses irréconciliables adversaires.

+ dialectiques

MATERIAUX POUR UNE THEORIE DE LA DERIVE POLITIQUE.

Pour se faire une idée suffisante de la nature du scandale organisé dans le cadre de la vie universitaire strasbourgeoise par l'Internationale Situationniste, groupe de la petite gauche issu de la frange la plus éculée de l'isouïsme, on se reportera utilement à la note critique des camarades d'ICO : "Car cette critique saignante des études et des étudiants est faite ... par des étudiants. Du coup, on voit mieux tout ce que cette attaque a de purement verbal. Aux détails près, le yé-yé Dutronc exprime les mêmes idées "Plus on apprend, plus on ne sait rien", "on nous cache tout, on ne sait rien". Toute la brochure donne l'impression regrettable d'être inutile si l'on songe que tout ce qui est proposé en fin de compte pour "dépasser" le système universitaire, c'est de dégouter des "bourses d'études" et d'entrer à la "recherche" (p.II). Le projet de critique sociale se réduit à un coup de pied au cul bien ajusté. Mais, c'est le même monde en gros (les rédacteurs n'ont-ils pas éprouvé le besoin d'envoyer leur brochure aux "intellectuels de gauche" qu'ils traitent de tous les noms). Au mieux on aboutira à une réforme du langage ...".

Aussi n'est-ce pas la valorisation publicitaire de quelques concepts détournés de leur signification primitive qui importe, mais la mentalité qui transparaît dans les propos de ces buromantiques qui, anticipant sur le socialisme de R. Borde qui "mettrait la puissance de l'Etat au service du plaisir et du repos", se seraient déclarés satisfaits de "travailler anonymement dans un ministère des loisirs d'un gouvernement qui se préoccupera enfin de changer la vie, avec des salaires d'ouvriers qualifiés".

Il s'agissait hier encore de "dégénérescence des directions ouvrières" et des succès de la lutte des colonisés contre l'impérialisme qui "aggravent les contradictions de l'économie capitaliste et, principalement, dans le cas de la révolution chinoise, favorisent un renouveau de l'ensemble du mouvement révolutionnaire". Hier, les ressources de l'époque permettaient la "réalisation" de "nouveaux désirs", "mais la structure économique retardataire" se révélait "incapable de mettre en valeur ces ressources". Dans les "pays du camp anticapitaliste" et dans les "Etats ouvriers" bien comus soumis à une "réaction staliniste" et à une "pensée marxiste profondément altérée", on pouvait néanmoins s'applaudir du fait que Brecht avait "réussi à résister à la sottise du réalisme-socialisme au pouvoir".

Comment un intellectuel créateur pouvait-il être révolutionnaire ? "En travaillant aux côtés des partis". Aussi, la tâche immédiate consistait-elle à "soutenir, auprès des partis ouvriers, ou des tendances extrémistes existant dans ces partis, la nécessité d'envisager une action idéologique ...".

Après l'immanquable couplet sur les bons et les mauvais loisirs, la mauvaise et la bonne utilisation de la télévision et du cinéma, et sur le "noyautage d'organisations parallèles", l'accent était mis sur le nerf de la guerre : puisque "le manque de moyens matériels de réalisation a gravement limité l'ampleur du surréalisme ... nous devons inciter les personnes qui détiennent certaines des vastes ressources qui nous font défaut à nous donner les moyens de réaliser nos expériences, par un crédit analogue à celui qui est engagé dans la recherche scientifique, et tout aussi rentable".

Déduites empiriquement des possibilités de succès offertes par une situation politique donnée, ces voltiges dialectiques répondent à la nécessité de ne pas se laisser dépasser dans l'outrance et le radicalisme sous peine de perdre une clientèle déjà fortement sollicitée. Aussi, à la suite de l'appel aux partis politiques aujourd'hui dépassé, l'appel au pouvoir absolu des Conseils se devait

de couronner cet édifice opportuniste pour le rendre cohérent, en tant que détournement d'une théorie "politique" nouvelle et plus à gauche, c'est-à-dire mieux adaptée qu'un gauchisme débile à la situation créée par la destalinisation. La règle surréaliste de l'unification poésie - révolution trouve ainsi dans le cadre de la bataille des loisirs une application moderniste. Ce processus d'adaptation permet de comprendre pourquoi des révolutionnaires très rigoureux n'hésitent pas pour réaliser leur programme à faire appel aux moyens de réalisation détenus par les techniciens des spectacles et autres possesseurs de "ces vastes ressources qui nous font défaut"; s'ils ne se sont pas gênés de participer à la mascarade à grand spectacle organisée par Sartre autour du "noble" manifeste des l21, ces idéologues des loisirs se sont montrés incapables d'intégrer à leur bredouillage théorique la plus légère critique de la position politique du surréalisme, du milieu dont ils est issu et dans lequel ils parquent après lui.

Ces ex-protégés d'Henri Lefèvre, stalinien et déiste sans histoire pour ceux qui n'ont jamais partagé ses idées, ne pouvaient manquer de bénéficier de son appui désintéressé dans leurs attaques du surréalisme qui, vers 1930, avait déjà parfaitement situé le rôle caractéristique de ce critique de la vie quotidienne.

Sauter, dans l'espoir de donner le change, des "pays du camp anticapitaliste" au monde éthéré du socialisme de conseils ne dispense d'ailleurs pas de continuer à diffuser, avec une orchestration terminologique nouvelle, les mêmes mythes crétinisants. En harmonie avec les nouveaux canons de la vérité officielle, la révolution chinoise qui hier portait la promesse d'un renouveau révolutionnaire devient "la bureaucratie la plus gigantesque des temps modernes", laissant loin derrière la bureaucratie plus subtile donc moins "gigantesque" des pays industrialisés. L'incapacité de comprendre le sens véritable de la critique révolutionnaire du bolchévisme se traduit par la surestimation ridicule de la critique de Rosa Luxembourg dans le seul domaine où elle soit montrée nettement insuffisante, tant en regard des possibilités objectives de l'époque - la critique en acte de la théorie léniniste de l'organisation - que de la critique théorique des socialistes et communistes de conseils. Le luxembourgeoisisme, nous dit ICO, "ne développa jamais des conceptions nettement opposées au socialisme d'Etat; il ne constituait qu'une opposition au sein du vieux parti, du point de vue de la base, ce courant ne se distinguait pas clairement de l'ensemble". Mais qu'importe cette nuance puisque dans l'immédiat le projet est, visiblement, de détacher la théorie des conseils du mouvement pratique qui lui a donné naissance en omettant de mentionner l'existence des groupes et des penseurs qui, en dépit des persécutions, ont maintenu vivante la tradition de l'auto-émancipation de la classe ouvrière. La critique de l'"inexistence" d'ICO, formulée par un groupe hier encore à une curieuse école, prend une valeur révélatrice. C'est la volonté de rester fidèle à l'éthique impersonnelle du mouvement ouvrier, partant le refus d'employer les méthodes de propagande traditionnelles, qui deviennent une marque d'inexistence en regard de l'existence publicitaire recherchée par les exhibitionnistes d'une théorie des Conseils livrée, sous cette forme très spéciale, en pâture aux...étudiants. Le secret de cette attitude nous est dévoilé par le sauvetage en extremis du mythe de la fonction médiatrice de l'organisation révolutionnaire, partant du rôle des élites dirigeantes chargées de faire marcher le prolétariat au pas de leur réalité d'avant-garde. L'appel au pouvoir absolu des conseils ouvriers ne va pas jusqu'à envisager le retour au glorieux anonymat de la classe ouvrière qui aurait pour premier résultat "concret" de les mettre au chômage et les livrerait à cette inexistence redoutée. Entendons-les bien: comme l'a bien vu Lukacs (mais pour l'appliquer à un objet qui n'en était pas digne: le parti bolchévique), l'organisation révolutionnaire est cette médiation

nécessaire entre la théorie et la pratique, entre l'homme et l'histoire, entre la masse des travailleurs et le prolétariat constitué en classe". Cette restriction signifie en réalité la conservation intégrale de la théorie léniniste de l'organisation mais appliquée à un parti plus digne de cet honneur que le parti bolchévik; on ne vous laisse que le soin de deviner qui prétend à sa succession. La dialectique lukacsienne ne demande qu'à être remise sur ses pieds. Reste à comprendre comment une théorie élaborée à partir de l'exaltation de l'expérience bolchévique contre sa critique par Rosa Luxembourg peut servir à une fin opposée, en dépit du lien de réciprocité absolue entre Lukacs, sa théorie et son application contre-révolutionnaire.

Au hasard, on peut constater à tous les niveaux la même confusion affligeante : mise à l'honneur des shop-stewards; mention de "deux systèmes" dont l'un, "l'exploitation bureaucratique" diffère apparemment du second, le "capitalisme moderne"; malheureusement cette mention d'un "nouveau mode d'exploitation" qui sévirait à l'Est sous les auspices d'une "nouvelle classe dirigeante" contredit l'ensemble du raisonnement pour autant qu'il s'agisse de raison dans un texte révolutionnaire où l'on n'est pas gêné de s'étonner du fait que "depuis quarante-cinq ans, en France, le parti dit communiste n'a pas fait un pas vers la prise du pouvoir" (c'est en effet l'évènement qui méritait d'être mentionné !). Le capitalisme d'imitation russe, qui a naturalisé "socialistes" toutes les catégories de l'économie bourgeoise et fonctionne d'après le schéma tracé par Marx d'un capital où "le capital national tout entier ne formerait plus qu'un seul capital entre les mains d'un seul capitaliste ou d'une seule compagnie de capitalistes", n'avait que faire d'un "nouveau" mode d'exploitation pour assurer la croissance du capital : les anciens modèles lui suffisaient, les sophismes sur les "Etats ouvriers" et leur "nouveau mode d'exploitation" étant laissés à charge des "idéologues" pressés de faire le plein des poubelles de l'histoire.

Il est vrai que le "dit", les Conseils et le reste sont des découvertes d'assez fraîche date pour que tout paraisse encore nouveau. Le tour de force qui consiste à récupérer la théorie des conseils en la rattachant à la critique luxembourgistes sans même mentionner ses authentiques défenseurs préfigure à l'échelle microscopique le processus de réduction que les démagogues de la civilisation du loisir ne peuvent manquer d'intenter à cette théorie. On peut maintenant comprendre comment la mentalité de l'arrivisme plébéen s'adapte opportunément à la destalinisation et à la phraséologie révolutionnaire pour marcher au pas de la nouvelle réalité. La permanence de la structure organisationnelle forgée par les bolchéviks avec son bric-à-brac d'exclusives, sessions plénières et comité central, résolutions et manifestes, nous rassure sur le sort de la hiérarchie dans les mouvements qui peuvent s'applaudir de l'"accumulation de plus en plus grandiose des moyens matériels et techniques" sans comprendre la nature de sa relation avec l'"insatisfaction de plus en plus profonde de tous".

Les Cahiers de Front Noir.

décembre 1966.

Les Cahiers de Front Noir sont en vente :

Le Monde Libertaire -

La Vieille Taupe -

=====:

Envoi sur demande :

Numéros 3 à 9 de Front Noir : 10 F.

Poésie et Révolution : 3 F.

N° 7 des Cahiers de Discussion pour le Socialisme de Conseils

=====:

En préparation :

N° 8 des Cahiers de Discussion pour le Socialisme de Conseils

Rédition des numéros 1 à 6 des Cahiers de Discussion pour le Socialisme de Conseils.

Poésie et Révolution II (Recueil de textes parus dans Front Noir et dans les Cahiers de Front Noir.)

=====: